

Bibliothèque numérique

medic@

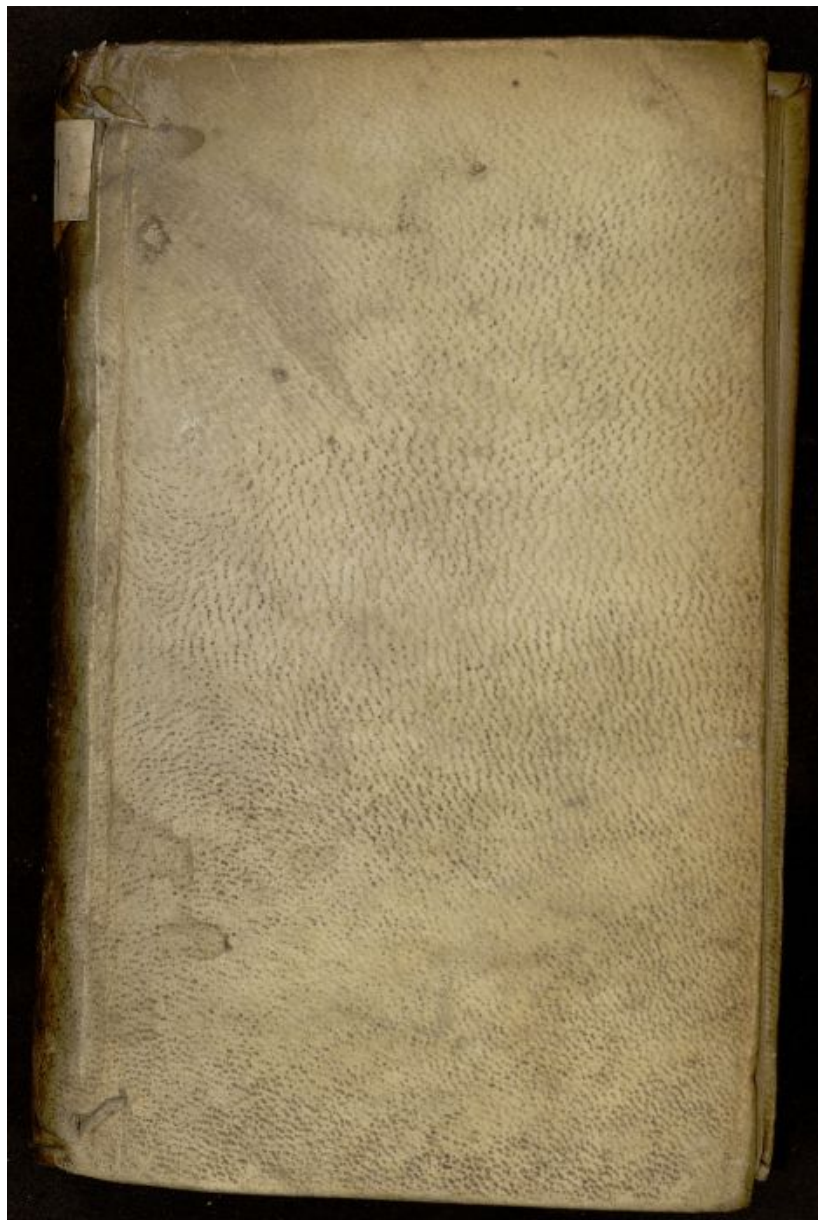
**Ablancourt, Nicolas Frémont d'.
Dialogues de la santé**

*A Paris, chez Pierre Auboüin, 1683.
Cote : 39271*



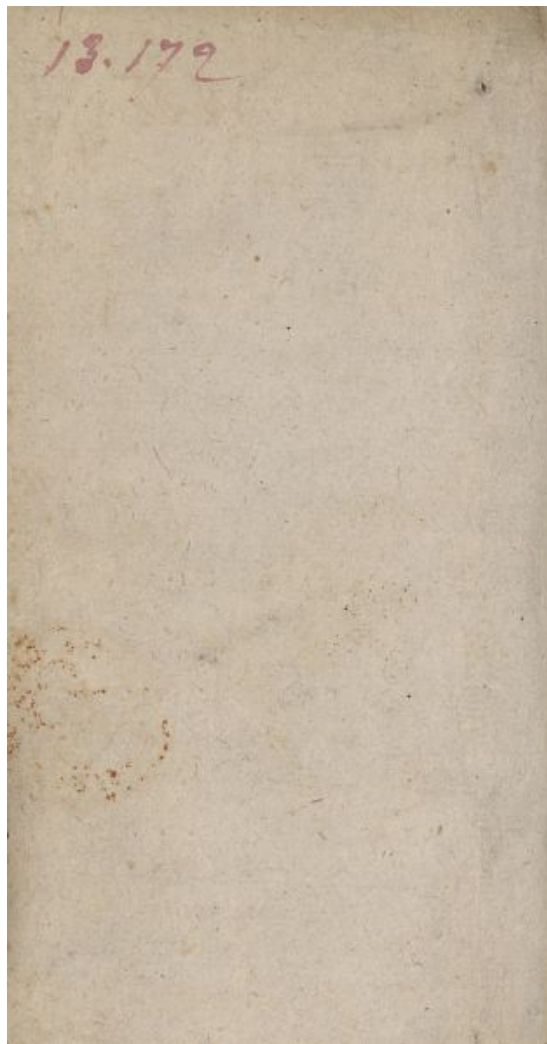
Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé
(Paris)

Adresse permanente : <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?39271>









39271

DIALOGUES

DE LA

SANTÉ.¹

DE M^R DE ***.

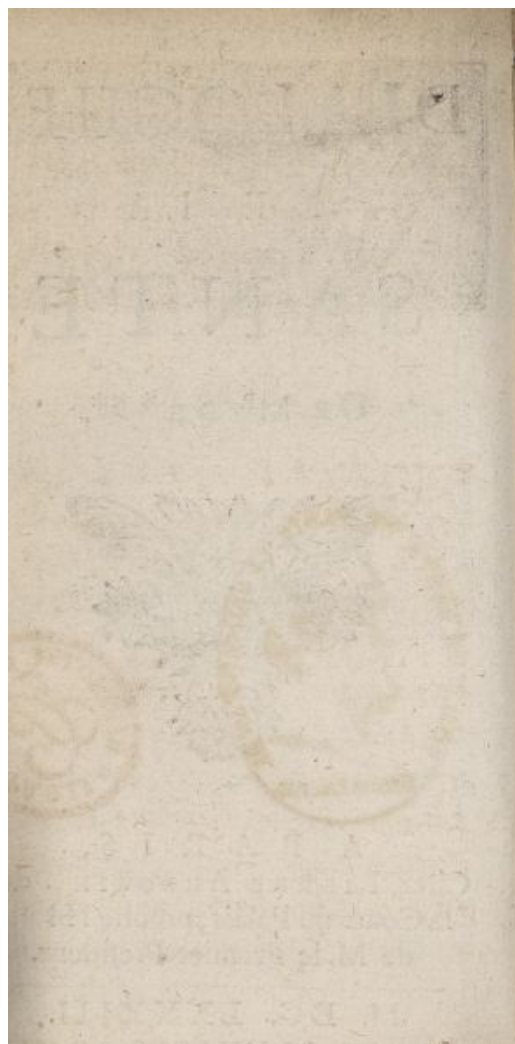


A P A R I S,

Chez PIERRE AUBOUIN, dans
la Court du Palais, proche l'Hostel
de M. le Premier President.

M. DC. LXXXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





PREFACE.



*E n'avois dessein
en commençant cét
Ouvrage , que de
railler quelques
Personnes , que
j'avois veu Boire & Manger
par excéz ; & qui pour reparer
les suites fâcheuses de leur
Intemperance , s'estoient aban-
données aux Remedes. Mais il
est si difficile d'arrester le cours
de la Raillerie , quand les Gens*

à ij

PREFACE.

qu'elle attaque, l'entendent bien
Et s'en divertissent ; qu'il m'a
pris envie de rire aussi de Ceux
qui sont Malades de la peur de
le devenir : Et je n'ay pas mes-
me épargné les Docteurs , qui
fortifient ces Visionnaires dans
leurs foiblesses. Cela m'a in-
sensiblement engagé à dire des
Medecins & de leur Art, ce
qu'en pensent Ceux qui les con-
noissent à fonds, Et qui ne s'en
servent jamais. Au lieu donc
d'une simple Bote que je voulois
porter à la Crapule ; j'en suis
venu aux prises avec la mau-
vaise Pratique de la Medecine :
Sans néanmoins passer du Fleu-
ret à l'Epée, car il n'est question
que d'un Assaut, Et non d'un

PREFACE.

Combat. J'avouë de plus ; que je n'aurois pas poussé la Plaisanterie si loin , si j'estois le premier qui eût ouvert cette Carrière ; mais venant après beaucoup d'autres , j'avois besoin de toute la liberté que j'ay prise , pour donner un air de nouveauté à un sujet si rebatu. Tout cecy, cependant ne va qu'à conclure, que pour peu qu'un Homme d'un bon temperament , soit patient & sobre ; il peut , sans se servir d'Apoticaire ni de Chirurgien , jouir d'une Santé parfaite toute sa Vie.

Ces Dialogues n'ont rien de commun avec les Comedies qui réjouissent depuis quelques Années le Public aux dépens des

PREFACE.

Médecins. On fait parler icy le Cœur, l'Estomac & d'autres Personnages Allegoriques; à peu près, comme nos vieux Roman- ciers ont mis en jeu les Vices & les Vertus. Ou pour mieux dire, comme la Fable feint, que les divers Membres du Corps, se plaignent tous de la Teste. Mais si l'invention n'est pas tout à fait nouvelle, du moins l'ar- rangement n'est pas ordinaire: car le sujet qui tient ces Dialo- gues enchaînez les uns aux au- tres, en a fait comme autant de Scenes d'une Comedie en Prose. Or quoy que dans les premiers, on ne debite souvent que des Ba- gatelles, dépourveuës de graces & d'enjouement: Elles ne renfer-

PREFACE.

ment pourtant rien qui ne convienne à celuy qui parle, & qui ne tende au but où il vise, sans sortir de l'Allegorie. Il sera aussi fort aisé de remarquer que plus on entre en matiere, & plus on dit de choses qui demandent quelque attention. Si bien que les derniers Dialogues sont assez diferens des premiers : ce qui ne contribuera pas peu, si je ne me trompe, à réveiller l'attention du Lecteur. Le Dixième est rempli d'imaginations nouvelles, qui demandent de l'application, & l'Onzième pousse la raillerie, contre la mauvaise pratique des Medecins, aussi loin que l'honnesteté le peut permettre. Pour le dernier, j'ay cru le devoir

PREFACE.

prendre encore d'un ton plus haut que ceux cy, parce qu'il s'agissoit de faire parler la Nature des parties les plus sublimes de la Physique. Peut-estre que quelque Philosophe, jaloux de son opinion, après avoir déclamé contre cette inégalité de stile, trouvera estrange que j'aye prononcé aussi hardiment sur la Philosophie, que sur la Medecine. Si cela arrive, j'en seray bien fâché; mais je le supplie de se souvenir, qu'en ces occasions, chacun a la liberté de prendre le parti qu'il luy plaît. Ainsi je n'ay pas cru devoir trahir mes sentimens, pour satisfaire des Gens que je ne connois pas.

Au

PREFACE.

Au reste, si on doit croire ceux qui ont lû ces Dialogues, je n'avance rien de contraire au bon sens, & qu'on ne puisse pratiquer sans scrupule & sans complaisance : Ils veulent mesme que ie sois un exemple vivant des Maximes que je propose pour vivre sain, & indépendant de tout Remede. Enfin ils concluent que ce petit Ouvrage est assez vif & assez réjoüissant, pour s'insinuer de luy mesme dans le Monde, & pour s'y maintenir, sans avoir besoin de Protecteur à sa Teste, ni d'Apologie à sa suite, parce qu'ils sont persuadez, que tout ce qui se dit en riant, doit estre pris de mesme.

DILOGUE

é

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Fontainebleau le 9. Septembre 1683. Signé par le Roy en son Conseil D A L A N C E : Il est permis au Sr De ***. de faire imprimer par tel Imprimeur & Libraire que bon luy semblera les *Deux Dialogues de la Santé*, qu'il a composé, en telle marge, formes, grandeurs, caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps de six Années, à commencer du jour qu'ils seront achevez d'imprimer la premiere fois, défenses à tous Libraires & Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de les imprimer, faire imprimer, vendre ni debiter durant ledit temps en aucun lieu de l'obéissance de Sa Majesté, sans le consentement de l'Exposant, ou de Ceux qui auront droit de Luy, sous quelque pretexte que ce soit, à peine de mil livres d'amende contre chacun des contrevenans, de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts: Comme il est plus au long porté par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de cette Ville, le 16. Septembre 1683.

Signé C. ANGOT, Syndic.

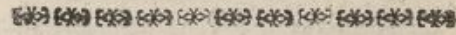
Ledit Sr De ***. a cédé & transporté son droit dudit Privilege aux Sieurs Pierre Aubouin & Jacques Villery, pour en jouir pendant tout le temps porté par lesdites Lettres; & les Sieurs P. Aubouin & J. Villery ont associé avec eux les Sieurs Jean de la Caille & Charles Cloufier.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois,
le 25. Octobre 1683.*

DIALOGUES



DIALOGUES DE LA SANTÉ.



DIALOGUE PREMIER.

*On suppose que ce Dialogue commence
sur la fin d'un grand repas.*

LE COEUR. L'ESTOMAC.

LE COEUR.



ON. Je ne puis plus
souffrir vostre intempe-
rance, ni vos excès; Je
vous l'ay dit cent fois.
Sous pretexte de me rendre fer-

A

2 DIALOGUE

vice, vous rompez toutes mes mesures : & vous troublez de telle sorte mes ordres & mon œconomie, que je prévoiy que nous allons tomber dans de grans maux; qui fomentez par les contre-tems des Medecins, dégènereront en des douleurs insupportables, qui nous forceront à toute heure, de souhaiter la mort, & pour comble de misere elle sera sourde à nos cris.

L'ESTOMAC.

Helas ! Je croyois que ce fût à moy à me plaindre, car dans ces festins, je suis si peu en possession de faire mes volontez, qu'on n'écoute, ni mes remontrances, ni mes exclamations.

LE COEVR.

Quand vous avez pris ce qu'il nous suffit, que ne dites-vous à l'Apetit de fermer la porte ? Et si on l'importune, qu'il réponde que les passages sont bouchés, & qu'il

n'y entre plus rien. Un Estomac qui fait vivre, ne se doit pas régler à table, sur la capacité de son Voisin, mais sur la sienne.

L'ESTOMAC.

Cela se feroit comme vous le dites, si on ne commençoit point par enyvrer le Portier. Avant la fin du premier service, il avoit déjà perdu la tramontane. Depuis ce temps-là je n'en ay plus esté le maître; il souffre qu'on le sollicite avec des ragouts violens; & ce qui est de plus fâcheux, il les laisse tous passer, sur l'assurance qu'on luy donne, qu'ils ne tendent qu'à réjouir & à fortifier le Cœur.

LE COEUR.

A ce mot vous rendez aussi les armes; & vous vous laissez persuader?

L'ESTOMAC.

Il est vray. Puis-je m'opposer à ce qui vous est bon? Et que diriez-

A ij

4 DIALOGUE

vous de moy, si je refusois l'entrée à ce qui a ordre d'aller droit au Cœur? Ce qui me confirme dans ce sentiment est, que vous donnez lieu de croire en ces occasions, que vous ne haïssez pas le bon vin, ni les liqueurs.

LE COEUR.

On me connoît mal. Je n'aime de ces breuvages, que la joye qu'ils inspirent; & si je tolere quelquefois l'excès du vin, c'est qu'il n'est pas si dangereux pour vous, d'estre plein de liqueur, que de viandes solides.

L'ESTOMAC.

Quoy qu'il en soit, nous sommes fort à plaindre, & il seroit à souhaiter pour vous & pour moy, que sous pretexte d'un honneste repas, on ne nous engageât point dans tous les déreglemens de l'ivrognerie & de la gourmandise.

LE COEUR.

C'est bien mon intention d'em-

PREMIER.

pescher que toutes ces débauchés ne nous puissent plus nuire , & il faut sans diferer davantage ; renoncer à tous les abus qui procedent de cette quantité de viandes & de breuvages qu'on nous presente, & qu'on nous force de prendre. Car ces excés sont venus à un tel point, que tout ce que l'Eau & la Terre d'une Contrée produisent de bon à boire & à manger, se trouve aujourd'huy confondu sur une mesme table, avec tout ce que l'Orient & l'Occident ont d'épiceries & de douceurs.

L'ESTOMAC.

Il est certain que la quantité & la diversité des viandes nous détournent fort du droit chemin de la Santé.

LE COEUR.

Croit-on, pour avoir encheri sur la simplicité des vivres de nos Peres, estre plus habile dans l'a

6 DIALOGUE

prest des alimens, que la Nature
mesme, qui donne dans tous les
divers temps de l'année, ce qui
convient à chaque Saison;tempe-
rant les fruits avec tant de justes-
se, qu'on peut dire, qu'ils sont tels,
qu'ils doivent estre, pour ceux
qui en ont besoin, sans qu'il soit
necessaire d'en rien ôter, ni d'y
rien ajouter, pour les rendre plus
sains, ou meilleurs.

L'ESTOMAC.

Je suis persuadé de ce que vous
dites, Mais....

LE COEUR.

Quoy, mais? Si on croid que
le sucre soit d'un grand secours
au Nord, on se trompe; & un
Pruneau de Tours réjouiit plus un
Lapon, qu'une Gorge-d'ange ne
fait un Gennois; le vin mesme,
& l'eau de vie, seroient inutiles
entre les Tropiques, si l'habitude
& l'intemperance ne s'en estoient
fait une necessité.

L'ESTOMAC.

Si nous prenons les choses de si loin, nous nous embarquerons dans un voyage de long cours. Quelques justes, que soient vos sentimens, sur l'abus de rassembler dans un plat les productions des quatre parties du monde, & de se gorger dans un mesme repas des liqueurs les plus exquises, Croyez-moy, contentons-nous d'y apporter quelque moderation; car si on s'aperçoit que nous passions d'une extrémité à l'autre, on nous tournera en ridicule.

LE COEUR.

Les Hommes ont donc perdu l'Esprit?

L'ESTOMAC.

Au contraire, ils prétendent en avoir de reste, & soutiennent que les premiers hommes n'estoient que des bestes, s'ils se contentoient, pour toute nourriture, de

A iij

2 DIALOGUE

Glands, de Nefles, & d'autres fruits semblables, tant ils sont prévenus que la Nature ne fait qu'ébaucher les alimens, & qu'il faut que l'art les perfectionne. D'où ils concluent aussi, Que les Alimens étant les Loix fondamentales de la Société des hommes, ils ne peuvent trop souvent boire & manger ensemble, puis que c'est avec la nourriture, qu'on apprivoise toutes sortes d'animaux.

LE COEUR.

Ils devroient du moins en cela observer les regles de la Tempérance?

L'ESTOMAC.

Affurément. Mais ils s'imaginent que de suivre ces maximes, ce n'est pas tant vivre que languir; Que si la nouveauté, & l'aprest des viandes, les portent au delà des bornes de la Sobriété, ils ont dequoy reparer ces petits

PREMIER. 9

desordres par de promptes digestions ; qui ne soulagent pas seulement la Nature , mais qui la réveillent , & la rendent plus forte, qu'elle n'a accoustumé d'estre, quand on la tient contrainte dans l'Equilibre de la Sobriété.

LE COEUR.

Voila de grans Docteurs, & qui parlent bien hardiment, de ce qu'ils n'entendent guere.

L'ESTOMAC.

Cependant je ne me plaindrois point de leur ignorance, & je souffrirois patiemment qu'on me surchargeast quelquesfois de viande & de breuvage, sous quelque figure que le caprice de l'Officier, les pût déguiser, à la priere des Débauchez & des Parasites; si ces crapules n'estoient point si frequentes, & qu'elles fussent suivies de quelque diete, car par ce moyen je pourrois m'en sauver & me restablir. Mais ce qui me

des fere, c'est que le lendemain
d'une débauche, comme celle-
cy, on me fait le receptacle de la
Casse & du Sené, accompagnez
de Rhubarbe & de Scamonnée;
Et si cela n'opere tout ce que la
Faculté s'en promet, on me con-
damne au * Crocus, c'est à dire à
la question ordinaire & extraor-
dinaire, qui me met à deux doigts
de la mort.

LE CŒUR.

Vous n'êtes pas le seul qui
souffrez, & qui vous plaignez de
ces contre-temps, pour y apporter
un prompt remede, commençons
par déclarer la guerre à tous ces
Ennemis de la Santé; qui sous
pretexte de venir à nostre secours,
nous épuisent de forces & d'Es-
prits, de sorte qu'il faut des sie-
cles entiers pour nous remettre
du mauvais estat où nous nous
trouvons, au sortir des mains de
ces Empoisonneurs, & de ces

* Vin Emetique.

Assassins, autorisez par le luxe,
& soufferts par le Magistrat.

L'ESTOMAC.

En effet, quand par le moyen
des Medecins, on guerit d'une
maladie, on meurt souvent de
leur guerison : Vous ne sauriez
croire, combien je suis aise d'en-
tendre la proposition que vous
me faites : Mais pensez-vous,
que ce soit assez de vous & de
moy, pour combattre de si puis-
sans ennemis ?

LE COEVR.

N'en doutez-point. Il suffit
qu'on les méprise pour en triom-
pher.

L'ESTOMAC.

Voilà qui est bien pour les en-
nemis de dehors, mais comment
réduirons-nous ceux qui sont au
dedans ?

LE COEVR.

Ce que vous dites n'est pas sans
difficulté, & je prévoiy comme

vous, qu'il ne fera pas aisé de surmonter la Prevention dont nôtre Raïson est obsédée. Car cette folle l'a fait declarer avec tant d'emportement en faveur de la Crapule, & des remedes, qu'il semble qu'elle n'ait pris à tâche de ruïner nôtre santé, que pour enrichir de nos dépouilles, le Traïtteur & le Medecin.

L'ESTOMAC.

Vous parlez de la Raïson, comme si vous la croyez capable de se laisser gouverner. Je voudrois avant que d'aller plus loin, que vous eussiez eu sur tout cecy, un éclaircissement avec elle.

LE COEUR.

C'est ce que j'ay resolu, mais il seroit à souhaiter que cet éclaircissement se pût faire en presence de la Reflexion; & comme on ne les trouve plus ensemble, c'est ce qui fait mon embarras.

L'ESTOMAC.

Ce qui fait presentement le mien, c'est que je creve, & n'en puis plus. Cependant, l'Odorat m'avertit, qu'on me menace d'un ragoust bizarre. D'un autre costé, j'entens qu'on se dispose à me regaler d'une Rafade, dont je ne pourray jamais sortir à mon honneur sans crever.

LE COEVR.

C'est se piquer d'honneur bien à propos, de vouloir se noyer sans necessité? Ne vous appercevez-vous pas qu'on prend à tâche de vous faire depositaire de ce qui reste de bouteilles au Buffet? comme s'il s'agissoit de sçavoir au juste, ce que vous estes capable de contenir.

L'ESTOMAC.

Je ne puis plus resister au mal qui me presse. Je succombe. Secourez-moy.

Dans les maux extrêmes, il faut d'extrêmes remèdes. Un soulèvement est d'un grand secret en ces occasions. Quand on devroit dire que j'en suis l'Auteur... Courage, nous voilà délivrés de ce qui nous pesoit le plus.

L'ESTOMAC.

Ha! que je suis soulagé.

LE COEUR.

Je viens d'ordonner au Dégout, en attendant que l'Appetit, qui est perdu revienne, de se tenir à la porte, avec ordre de ne rien laisser entrer chez vous de tout le jour. De mon costé je seconderay fort bien l'opiniâtreté de ce nouveau Portier: Je ne demanderay rien du tout, & quoy qu'on me puisse offrir, je le refuseray. Cependant, pour empêcher les Entrailles de nous causer quelque interruption, je viens d'ordonner au Fiel, l'en-

tière évacuation de la place.

L'ESTOMAC.

Ha ? Servez-vous de quel-
qu'autre que de luy, car si les Mé-
decins, qui fouillent par tout, s'ap-
perçoivent qu'il soit mêlé dās nos
affaires, ils me tiendront atteint
d'un *Colera-morbus*, & il n'en fau-
dra pas davantage pour les porter
à faire de moy, en un moment,
une boutique d'Apoticaire.

LE COEUR.

Ne vous inquietez de rien ;
Tenez-vous seulement en repos,
Je vas rappeler les Esprits des Or-
ganes, pour les reparer, & pour
les temperer, pendant un long &
tranquille sommeil. Nous pren-
drons ensuite les mesures que
nous jugerons à propos, pour ne
plus tomber dans de pareils in-
conveniens.

L'ESTOMAC.

Je consens à tout, & m'aban-
donne avec plaisir au Sommeil;

16 DIALOGUE

Que le Cœur ne peut-il comme moy, goûter ses douceurs ! Mais quoy ! Quand on est environné d'ennemis, & qu'il faut que le Soldat repose, c'est une nécessité que le General veille.

LE COEUR.

Dites plutôt, que dans une Ville assiégée, & ouverte de toutes parts, ce n'est que durant le sommeil, & dans l'obscurité, qu'on peut reparer ses breches,



DIALOGUE



77
DIALOGUE DEUXIÈME.

*La Raison ne voulant pas répondre
aux mouvemens du Cœur, se sert
de la Prevention pour luy parler.*

LA PREVENTION. LE CŒUR.

LA PREVENTION.

NE m'en parlez plus ?
Vous ne me persuade-
rez jamais, que nous
soyons capables de con-
noître ce qui est bon pour la
Santé du corps, & encore moins
ce qu'il faut faire, pour la con-
server, ou pour la rétablir, lors
qu'elle est altérée, ou perdue.

LE CŒUR.

Si la Raison estoit icy, elle
tiendrait un autre langage.

B

LA PREVENTION.

J'en doute fort. Car si les Medecins, tout habiles qu'ils sont, en appellent bien d'autres à leur secours, quand ils sont malades; comment une simple Raison, sans étude, & sans caractère, pourroit-elle connoître les maladies, en débrouiller les accidens, & ordonner de leur guérison?

LE COEUR.

Si le caractère faisoit l'habileté, les Medecins dont vous parlez, connoistroient leurs propres maladies, & se gueriroient eux-mêmes. Rien ne marque tant leur ignorance, que le secours qu'ils implorent. Un Avocat peut-il mieux sçavoir un fait que la Partie? Il ne s'agit point dans ces rencontres de dorer la pilule, mais de plaider sa cause. La chose en vaut bien la peine. Il y va de la vie, ayons-nous rien.

de plus précieux ? Concluez donc avec moy, que le Corps & la Raison ne composant qu'une seule personne, c'est une nécessité quand celui-là souffre, que celle-cy travaille à sa guérison.

LA PREVENTION.

Ces unions chimeriques étoient bonnes, du temps que le Mary & la Femme, n'étoient qu'un Corps & qu'une Ame ; Ce temps-là n'est plus, & la Raison est confirmée que personne ne se connoissant soy-mesme, il faut absolument confier sa santé, à ceux qui travaillent jour & nuit pour trouver à chaque maladie, un Specificque qui luy convienne.

LE COEUR.

Hé ! où sont les Medecins, qui étudient à trouver des Specificques aux maladies ? Ce sont des Oyseaux dont le savoir faire

B ij

ne consiste, qu'en un ramage, qui ne signifie rien.

LA PREVENTION.

Ce ramage pourtant a de tels charmes, qu'on peut dire que c'est une chaîne d'or, qui tient l'oreille du Malade attachée à la bouche de son Medecin.

LE COEUR.

Que de fausses démarches vous faites faire à la Raison : Que vous l'écartez du chemin que la Nature luy avoit prescrit, pour jouir d'une santé parfaite. Qu'il est dangereux d'estre prevenu, & de ne voir que par les yeux d'autrui. Pour nous avoir livré à la Faculté, nostre Estomac en est-il meilleur ? En suis-je moins flétri ? Nos Pieds ne peuvent plus nous porter, & les Nodus de nos doigts, nous privent de l'usage de nos mains : Voilà comme les Specifiques ordonnances de vos Docteurs, ont achevé de ruiner,

ce que vos débauches avoient
commencé avec plaisir.

LA PREVENTION.

Nous connoissons mieux que
vous, vos maux & leurs causes.
Ils n'ont jamais procédé que de
vostre mauvais temperament, &
de la complication de vos infir-
mités. Pouvoit-on éteindre le
feu de vos Entrailles, sans refroi-
dir vostre Estomac? ny restablir
celuy-cy sans échauffer vostre
Poitrine?

LE COEUR.

Dites plutôt, que toutes nos
calamités, ne procedent que de
l'épuisement de nos veines, & de
divers poisons dont on nous a
abreuvez. De-là vient que nous
souffrons dans le milieu de nostre
carrière, tout ce qu'il y a de cha-
grinant & de douloureux, dans la
caducité de la vieillesse la plus
disgraciée.

LA PREVENTION.

Si vous souffrez , prenez-vous en aux malignes influences de vôtre Ascendant , & non pas à vôtre Medecin , qui a toujours fait concourir ses remedes avec les Signes & les Aspects, les plus favorables. Taisez-vous donc, où parlez avec plus de circonspection.

LE COEUR.

Quand la Raison me parle, & me conseille , je l'écoute, & luy obeïs. Mais tant qu'elle ne me parlera que par vôtre organe , & en langage d'Almanac, je ne consulteray que la Nature , la Patience, & la Sobriété, avec l'exemple de ceux qui vivent sous leurs loix ; & de tout cela, je m'en feray des experiences , qui s'accordant avec l'Estomac , vaudront mieux que toutes les rêveries de vos Charlatans-Astrologues.

LA PREVENTION.

Nous voilà d'accord; car qu'avons-nous fait jusqu'icy, que de suivre le penchant de la Nature, & d'accorder au Cœur & à l'Estomac tout ce qu'ils ont demandé?

LE COEUR.

Ce n'est pas la Nature, mais vos inclinations vicieuses que vous avez suivies: & c'est pour vos Appétits desordonnez, & non pour l'Estomac & pour moy, que vous avez eu de la complaisance: Tout cela ne seroit point arrivé, si vous n'aviez point fait sortir la Raison de ses limites; Mais puis qu'en cela, elle a oublié ses fonctions, il est de mon devoir, de vous en instruire, pour l'en faire ressouvenir.

LA PREVENTION.

Quelle insolence? Mais quoy? Le Cœur aime à se soulager.

LE COEUR.

Apprenez-donc que la Nature

voulant à la naissance d'un Enfant continuer son ouvrage, & l'amener à la fin qu'elle s'est proposée : ordonne tout de nouveau à l'Estomac, de demander des Alimens, & aux Entrailles, d'en faire un bon usage. Or, comme la Nature prévoit qu'ils demanderont plus de matériaux, qu'ils n'en pourront mettre en œuvre, sans alterer, ou défigurer son ouvrage ; Elle enferme en même temps avec eux, en forme d'Inspecteur, & de Conservateur, ce qu'on appelle Raison, avec pouvoir de moderer les Appetits, & d'exciter doucement toutes les diverses parties du corps, à ne se point relâcher dans leurs fonctions, sous peine de suspension, & même de privation de Santé.

LA PREVENTION.

A quoy aboutira cette ennuyeuse speculation ?

A vous faire comprendre; Que quand la Raïson, d'indépendante, devient esclave, confiant à d'autres, le depost qu'on a commis à sa garde; à mesme temps tout s'altère, tout se détruit. Que la Santé, qui faisoit la beauté de la vie, en se retirant nous rend difformes; il n'y a plus de beaux jours pour nous, & malgré les vains efforts d'une Raïson qui se détrompe trop tard, nous devenons la proye des infirmités & de la mélancolie.

LA PREVENTION.

La Raïson peut-elle remédier à tout? Où elle ne peut estre en personne, ses Lieutenans font la guerre sous ses auspices; & c'est en combattant de la sorte qu'elle a triomphé de plusieurs maladies, sous le commandement des Medecins.

Si cela est, vous avez grand tort, de n'avoir point encore érigé de Trophée à la Faculté: Cette reconnoissance estoit due à l'efficacité de ses remedes, & à l'habileté qu'elle a fait paroître en les dosant, & en les dispensant avec tant de justesse & de circonspection, qu'il n'a pas tenu à Elle, ny à vous, que nous ne soyons, comme on dit, guéris de tous nos maux.

LA PREVENTION.

Ne raillons point tant. Il est certain que sans l'heureuse hardiesse que les Medecins ont eue, d'épuiser tout vostre mauvais sang, & de vous affranchir de la malignité de vos entrailles, dans les temps prefix, par les Astres, & par la Nature, vous ne pourriez pas vous vanter, que la Faculté vous a fait un corps neuf.

LE COEUR.

Un Corps neuf, que l'on tient de la Faculté, n'en vaut pas un vieux, qui n'auroit point passé par ses mains. Je ne disconviens pas pourtant, que les Medecins, ne puissent guerir de quelque petit mal, par hazard, quand ils travaillent sur un bon temperament, mais il faut avouer aussi, qu'on paye bien cher leur guérison.

LA PREVENTION.

Qu'importe, pourveu qu'on vive?

LE COEUR.

Est-ce vivre, au sortir des mains de ces Docteurs, de traîner une vie si fragile & si languissante, que pour peu qu'on s'écarte du regime étroit qu'ils nous prescrivent, & qu'ils ne peuvent observer eux-mêmes, on tombe dans des rechutes pires que le mal. Pour vous détrom-

C ij

per donc par un seul mot , de la grande opinion que vous avez de la vaste étendue de leur savoir, & de l'infailibilité de leurs Ordonnances. Sachez....

LA PREVENTION.

Que pouvez-vous dire sur cela, que je ne sache ?

LE COEVR.

Que vos Medecins , après avoir épuisé sur un pauvre Malade , toute la capacité de leur petite routine , sans le pouvoir tuer , ni guerir : Ils ne se contentent pas d'accuser de ce malheur , les malignitez occultes qui regnent dans les Elemens , ils prennent encore à partie le Ciel & les Astres. Enfin , pour se tirer d'intrigue , cessant d'ordonner , ils conseillent au Malade de se mettre au lait , & s'il ne s'en trouve pas bien , ils luy disent d'aller aux Eaux , & ensuite à l'air natal ; Car ils sont ravis qu'on aille mourir

hors de connoissance. Cependant le Malade profite de leurs Echappatoires, Et recouvrant sa liberté, il reprend le chemin de la Nature, & se sauve par là de leur tyrannie.

LA PREVENTION.

Je ne puis souffrir plus longtemps ces faillies fréquentes & injurieuses, contre une Faculté, à qui le Cœur qui la blâme, a une obligation toute particulière.

LE COEUR.

Qu'a-t-elle donc fait pour moy ?

LA PREVENTION.

Estes-vous encore à vous apercevoir, Ingrat, qu'elle a rejeté la Speculation des Urines, pour n'en croire plus que les mouvemens du Cœur ? Que ce sont eux qui luy inspirent tous les Oracles qu'elle prononce ? Ne contez-vous cela pour rien ?

Encore pour quelque chose de moins, si cela se pouvoit.

LA PREVENTION.

Dans la verité, les Medecins ne fondent plus leurs conjectures, que sur les consequences qu'ils tirent des demarches du pouls, & n'ordonnent plus rien que sur les qualitez qu'ils remarquent dans le sang qu'on tire des veines.

LE COEVR.

C'est inutilement que le Medecin me consulte, s'il n'entend pas mon langage : Peut-il tirer de bonnes consequences de mes mouvemens, s'il en ignore la cause ? Sait-il que je reçois à tous momens des ordres imprévus, qui me portent à diversifier ma marche ? Savent-ils que la Nature veut que j'aile lentement dans le beau chemin, c'est-à-dire quand le Sang est subtil, & quand il est épais, que je dou-

ble le pas. En un mot, il en est de mes mouvemens comme des visages, qui sont tous semblables & ne se ressemblent point. Du reste, quel jugement le Medecin peut-il faire d'un sang exposé à l'air, qui perd en voyant le jour, ce qu'il avoit de plus essentiel avec celui qui est resté dans les veines? Puis, pour voir mon Sang tantost d'une façon & tantost d'une autre, en fait-il mieux pour cela ce que la Nature en veut faire?

LA PREVENTION.

Il faut bien qu'il le sache, puis qu'il rectifie la Nature & la tourne comme il veut.

LE COEUR.

Cela est aisé à dire, & seroit difficile à prouver. Croyez-moy, un Medecin est plus capable d'irriter la Nature, que de la rectifier. Mais ce qui est de consolant, pour ceux qui n'ont point de commer-

ce avec luy, c'est qu'il ne peut détruire les intentions d'une bonne Mere pour ses Enfans, qui se plaît à reparer leurs fautes, quand ils se confient en elle.

LA PREVENTION.

Qui doute que la Nature ne soit secourable, & infallible dans ses operations, & qu'il ne faille l'écouter, & agir de concert avec elle? Mais quand on a besoin de remedes, à qui peut-on mieux s'adresser qu'aux Physiciens, qui sont ses Enfans?

LE COEVR.

A la Nature, vous dis-je, qui en inspire à ceux qu'elle gouverne, qui sont d'autant plus agreables, & meilleurs, qu'ils sont souhaitez ardemment, & preparez de sa propre main. Ce n'est que par ce moyen qu'on se fait une santé solide, qui dure, jusqu'à ce que la Nature dénotiant le fil de nostre vie, nous rend la mort aus-

si douce que le Sommeil. Au lieu que vos Physiciens, après nous avoir déchiré, durant le cours d'une longue maladie, nous livrent à la mort à travers mille tourmens douloureux.

LA PREVENTION.

Ne laisserez-vous jamais en repos, des gens que vous ne fauriez trop réverer ? sans eux jouiriez-vous de ce Sang frais, qu'ils ont la bonté de renouveler à chaque Lune. Sans cette precaution vous ne seriez abreuvé que d'un Sang aduste, qui vous mettroit en colere à tous les momens du jour. Enfin, il y a long-temps que vous seriez englouti sans eux, par les vapeurs de vostre ratte & de vostre Mesentere.

LE COEVR.

O Ciel ! quel jargon ? Qu'est-ce que j'entens ?

LA PREVENTION.

Qu'est-ce que j'entens moy-

meſme ? Taifez-vous pour la dernière fois, & vous ſouvenez que c'eſt à la Raiſon que je repreſente de commander, & à vous de m'obeïr.

LE COEVR.

Helas ! quelle conduite ! que deviendrons-nous ?





DIALOGUE TROISIÈME.

Le Cœur mal-satisfait de la Prevention, se ligue avec l'Estomac, pour rentrer sous les Loix de la Nature.

L'ESTOMAC. LE COEUR.

L'ESTOMAC.

D'Où procedent tant de Soupirs, & tant de Sanglots? D'où vient ce grand abbatement? Quel mal vous presse? Ne peut-on vous soulager en rien? J'ay fait mes Fonctions: Je suis libre, & sans embarras; en estat d'exécuter, quoy que foible, tout ce que vous pouvez de-

sirer de moy. Commandez-donc ce qu'il faut que je fasse: Parlez? Il semble que vous ayez oublié, que la tristesse est le poison du Cœur. Il faut à quelque prix que ce soit, que je vous réjouisse.

LE COEUR.

Ha! Je crève de dépit, je n'en puis plus, je suis au désespoir. Serrait-il dit, que le Cœur dépendra toute sa vie, d'une Raison qui ne s'explique que par l'entremise d'une folle, la plus emportée du monde? Non. Il faut de toute nécessité, ou qu'elle se déface de cette Prevention, ou que je secoue le joug de son Empire. Ha! Prevention, que tu nous as fait de mal, & que tu nous en feras.

L'ESTOMAC.

Vous m'avez déjà parlé de cette Prevention. Dites-moy, si vous le savez, qui elle est?

LE COEVR.

C'est la fille de ce Fameux
Glouton, qui a tenté mille fois
de vous faire crever à table.

L'ESTOMAC.

Quoy de ce Parasite, dont les
Frians recherchent l'approbation
sur un plat, avec plus d'empres-
sement, qu'un Poëte affamé de
gloire, ne fait la permission de
mettre au jour les ridicules En-
fans de sa Muse?

LE COEVR.

De luy-mesme.

L'ESTOMAC.

Mais encore. De qui vostre
Débauché a-t-il eu cette Folle?

LE COEVR.

De la Fille aînée de la Faculté.

L'ESTOMAC.

Quoy, de cette puante Phar-
matie ? Sœur jumelle de la pâle
Phlebotomie ? qui a eu de ses
vieux Maris, l'Epilepsie, la Pa-
ralysie, & l'Apoplexie, sans par-

ler de la Phtisie, de l'Hydropisie
& de la Jaunisse, dont la meilleure
des six ne vaut rien.

LE COEUR.

D'elle-mesme, aux enseignes
qu'elle ne la porta que trois mois,
ce qui fit qu'on la nomma Pre-
vention.

L'ESTOMAC.

Que trois mois! Cela est in-
oüy, & ne peut estre: Ou elle a
crû qu'il en estoit de la grosseffe,
comme de certains remedes qu'
elle donne, qu'on rend dès qu'on
les a pris.

LE COEUR.

Je ne say. Mais il est certain
qu'avant cela, les Medecins s'é-
toient contentez de dire, qu'un
enfant peut vivre à sept mois, &
par miracle à cinq. Aujourd'huy
en faveur de la parenté, ils ont
conclu que celui-cy pouvoit vi-
vre à trois mois; fondez sur ce
qu'il n'y avoit que ce temps-là

que le mariage estoit celebré.

L'ESTOMAC.

Voulez-vous rien de plus convainquant ? Suivant cet Aphorisme, l'Enfant pouvoit vivre à huit jours, comme à neuf mois. Mais dites-moy. Comment s'est-on pris pour élever ce prétendu Avorton ?

LE COEUR.

D'abord qu'il fut né la Faculté s'en saisit.

L'ESTOMAC.

Il ne faut point s'en estonner, ce n'est pas d'aujourd'huy que les Gran-peres & les Gran-meres, sont idolâtres de leurs petits-enfans.

LE COEUR.

La premiere nourriture qu'on donna à celuy-cy fut une Medecine, sous pretexte de le purger d'un venin que nous aportons en naissant, qui nous met, disent ces Docteurs, tost ou tard en danger de mort. Cette prévoyan-

ce n'a pas empêché, que la Prevention ne soit presentement une petite glorieuse, une teste legere; en un mot, une Estourdie, qui se plaît à dire des sotises & à les soutenir. Cependant, comme elle tient de son pere d'estre divertissante à table, & de sa mere d'estre flatueuse dans ses maladies; elle a si bien fait valoir ces petits talens auprès de la Raison, que celle-cy en a fait sa Favorite.

L'ESTOMAC.

Sa Favorite ?

LE COEUR.

Oüy, sa Favorite, & tellement sa Favorite, que je ne puis plus entendre, que par cet Organe, les sentimens de la Raison.

L'ESTOMAC.

Nous nous sommes assez bien gouvernez, sans la Raison, pendant les premieres années de notre vie, pour croire que nous pourrons, de nous-mesmes, continuer.

tinuer à achever nôtre course,
sans son entremise.

LE COEUR.

Il ne faut pas nous flater, si nous
avons joüy de la fleur d'une san-
té parfaite, dans nôtre tendre jeu-
nesse, c'est que la Nature nous
gouvernoit encore alors, & nous
servoit de guide, dans l'enfance
de la Raison. Et comme nous
n'avons pas atteint l'âge, où l'Ha-
bitude l'emporte sur la Raison &
sur la Nature, ce seroit une ne-
cessité d'obeir à la Raison, si
elle agissoit directement avec
nous, & qu'elle écoutast favora-
blement nos plaintes. Mais la
voyant opiniâtée à ne pas lever
le Masque de la Prevention, &
à ne nous pas vouloir gouverner
sans déguisement; j'ay resolu, à
mes perils & fortune, de ne la
plus reconnoître; si je puis m'as-
surer de vous, comme je le suis
déjà d'une bonne partie des au-

D

tres membres de nôtre Empire.

L'ESTOMAC.

Contez sur moy , autant & plus , que sur pas un autre.

LE COEUR.

Mais avant que de vous déclarer contre la Faculté , considerez si vous pouvez vous défaire tout à coup de l'habitude de prendre des Medicamens ; Car je say qu'on ne vous laisse guere sans vous donner du Preservatif-purgatif , puis du Digestif-corroboratif , & enfin de l'Aperitif-carminatif.

L'ESTOMAC.

En effet , ce pauvre Corps se croit trop heureux , quand il passe un jour sans saignée , ou sans grosse medecine ; & qu'il en est quitte pour le service du soir & du matin. C'est-à-dire pour deux Lavemens , avec des Pilules à l'entrée des repas , sans quoy on pretend que nous ne pourrions

vivre. Jugez de nostre joye, si nous pouvons nous afranchir de toutes ces servitudes?

LE COEUR.

On pretend mal, & toutes ces terreurs paniques, ne font peur qu'aux petits enfans. Nous remedirons à toutes ces craintes, par le feul retranchement des excés de la Bouche. Mais il n'y a point de temps à perdre, il faut nous mettre promptement en estat de surmonter les efforts, que fera la Prevention pour nous asservir, du moment qu'elle saura que nous sommes revoltez contr'elle.

L'ESTOMAC.

Qui vous empêche de me dire ce que vous avez pensé sur cela?

LE COEUR.

Pour n'estre point interrompus dans la confidence que je vous en veux faire, & dans les mesures qu'il nous faudra prendre;

D ij

Empêchez vostre Apetit d'aboyer, & fermez si bien les portes, que rien ne nous puisse interrompre. Prenons-garde, sur tout, que le Foye ne s'apperçoive de rien. J'ay sujet de me défier de luy.

L'ESTOMAC.

Et moy de m'en plaindre. Cependant l'ordre est donné, vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaira; J'écoute.

LE COEUR.

Sachez-donc que j'ay eu un grand éclaircissement avec la Prevention, & j'en suis sorti si mal-satisfait, que j'ay résolu de ne plus reconnoître le gouvernement de cette Favorite. J'ay plus fait. J'ay engagé dans nos interêts les Parties-nobles, & généralement tout ce qui est compris dans l'étendue de la Circulation. Ensuite j'ay si bien ménagé les Sens, par l'entremise du

Sens-commun, qu'ils ne veulent plus ni voir, ni ouïr les Medecins, & encore moins sentir, toucher, ni goûter, quoy que ce soit qui vienne de leur part, si bien qu'ils se sont tous declarez en nostre faveur.

L'ESTOMAC.

Voilà qui est bien avancé.

LE COEUR.

Ce n'est pas tout, j'ay tant fait auprès du Cerveau, irrité de tous les déreglemens que luy cause la Prevention, qu'il suivra tous mes mouvemens. Et j'ay porté l'affaire si loin, que le Sommeil, qui dispose de tout le corps alternativement avec la Raison; & si on l'ose dire plus absolument qu'Elle, m'a promis, pour faciliter nôtre entreprise, d'anticiper le plus qu'il pourra sur le temps prescrit à la Raison, afin d'abreger la durée de son Regne. Je ne vous dis rien des Songes, quoy que je

les conte pour beaucoup. Car vous sçavez qu'ils ne souhaitent pas moins que nous, de faire revivre le Siecle d'or, dont ils gardent encore toutes les façons de faire.

L'ESTOMAC.

Suposé que chacun face ce qu'il promet. Qui sera chargé du gros de l'affaire?

LE COEUR.

La Nature, de qui on prendra les ordres.

L'ESTOMAC.

Cela est bon : Mais songez que la Nature est quelque chose de bien simple pour le Peuple, qui veut voir, comme on dit, * des Dieux qui marchent devant luy. C'est pourquoy il seroit à propos, outre ce Pilote, de donner encore une Anchre au Peuple, où il puisse attacher ses Espérances, dans la tourmente des maladies.

* Ex. 32. 1.

C'est ce que je feray dans la fuite, car je pretens remettre en honneur les Experiences, dont nos ennemis ont rendu le nom *odieux. Par ce moyen on ramenera la Medecine à son principe, & on la rendra si familiere, & si naturele, que personne n'aura besoin d'autre Medecin que de soy-mesme, pour s'apliquer, ce qu'il jugera convenir à son mal.

L'ESTOMAC.

Ce Plan est bon, & la disposition m'en plaît. Mais comme les Estats ne passent pas sans peril d'une forme de gouvernement à une autre, ne seroit-il point à propos de subordonner quelqu'un à la Nature, qui luy fût agreable, & qui prit soin de nous conduire, & de nous gouverner dans ce premier abord?

* Empirique.

La Nature y a pourveu en m'inspirant de me servir de la Sobriété & de la Patience, qui entendent parfaitement la conduite du Corps. Car si elles ne font pas les Meres de la Santé, elles en font du moins les Nourrices, & les Gouvernantes; & de plus, je vous les donne pour les ennemies déclarées des Indispositions, & mesme de la plûpart des Maladies.

L'ESTOMAC.

Je le fay, & je me souûmets volontiers à leur discipline; Pour vous faire voir comme j'en suis bien persuadé, je vous demande en grace, que la Sobriété vienne presentement établir chez-moy le Siege de son Empire. Vous savez que c'est l'endroit le plus ouvert, & le plus à la bien-seance de nos ennemis. Ainsi on
ne

ne peut trop bien le fortifier , ni trop - tost le mettre en défense. Avec elle je tiendray l'Apetit en bride, & j'en feray mes fonctions plus à mon aise , & plus à l'avantage de ceux qui y ont interest.

LE COEUR.

Je suis ravi que vous m'ayez prevenu. Puis-donc que la Raison neglige d'occuper le poste de l'Estomac quand on mange , & de se rendre au Cœur, quand elle veut executer ce qu'elle a pensé de grand dans la Teste; Je trouve à propos que la Sobriété reside chez-vous , & que la Patience soit chargée de faire teste à la Raison, de quelque costé que la Prevention la tourne : Avec les frequens secours que nous enverrons à la Patience , il ne sera pas aisé de la pousser about.

E

Si la Patience est aussi-bien secondée des autres, que la Sobriété le sera de moy, contez que nous remporterons la victoire,





DIALOGUE QUATRIÈME.

*L'Estomac pressé de la faim, parle de
bonne chere, La Sobriété le souffre
pour mieux venir à ses fins.*

LA SOBRIÉTÉ. L'ESTOMAC.

LA SOBRIÉTÉ.



ENTENS, comme vous,
le murmure de vos En-
traîles, & je conçois
fort bien les importu-
nitez de vostre Apetit: mais il faut
resister avec fermeté à leurs pres-
santes sollicitations, jusqu'à ce que
l'heure soit passée, que vous avez
accoutumé de satisfaire à leur en-
vie: après cela ils ne vous impor-
tuneront plus. Courage: Parlons

E ij

des plaisirs qui accompagnent la
Santé.

L'ESTOMAC.

Tout ce que vous dites est bon : mais considérez aussi qu'un Ventre affamé n'a point d'oreille. L'heure de manger, est quand on a faim : On me déchire, je n'en puis plus, je me meurs.

LA SOBRIETE'.

N'avez-vous point de honte, de crier à la Faim comme un Enfant ?

L'ESTOMAC.

Considérez, que j'ay un Foye si grand & si chaud, qu'il ne peut se contenter de tous les amusemens, dont la Diète se sert, pour tromper la Faim-canine qui me devore. Du pain, du vin, ou je suis mort.

LA SOBRIETE'.

Voulez-vous faire revivre ce fameux Glouton de l'antiquité,

qui ne trouvant personne qui luy tint teste tout un jour, à boire & à manger, faisoit ses quatre repas, avec quatre bandes de differens Goinfres.

L'ESTOMAC.

Il ne s'agit point de quatre repas, mais d'un, qui dure autant que mon Apetit: Ne souffrez pas, je vous prie, que le Jeusne échauffe davantage ma bile, si vous ne voulez me voir entrer en fureur, ou tomber en defaillance.

LA SOBRIETE'.

Est-ce là l'effet des promesses que vous venez de faire au Cœur? Mais je ne m'alarme point de ces petites foiblesses: Il faut que mes ordres s'exécutent, & tous les moyens que vous employez pour me persuader, sont autant de motifs qui me portent à n'en rien faire: Si vous estes échauffé, prenez de l'Eau.

E iij

L'ESTOMAC.

De l'Eau?

LA SOBRIETE'.

Oüy, de l'Eau.

L'ESTOMAC.

Encore si vous disiez de l'Eau-de-vie, mais de l'Eau-cruë; le moyen d'en goûter sans mourir?

LA SOBRIETE'.

Vous en goûterez & n'en mourrez pas. Elle vous convient bien mieux, en l'estat où vous estes, que l'huile que vous voulez jeter sur le feu, qui acheveroit de consumer tout.

L'ESTOMAC.

Helas! Ou est le temps, que je commençois ma journée par un grand bouillon, ou par du pain trempé au pot: que cela estoit suivi, quelques heures après, d'une Bisque succulante, composée d'une couronne de Pigeonneaux; où les Crestes, les Beatilles & les

Pistaches tenoient lieu d'Escar-
boucles, de Perles, & d'Eme-
raudes?

LA SOBRIETE.

Quoy? Vous regardez encore
en arriere. Avez-vous oublié,
que ce que vous regrettez est la
cause de tous vos maux? Que le
moindre suplice, que l'excès de
la bonne chere fasse endurer à
ceux qui s'y abandonnent, est de
les charger de cent livres de
graisse inutile, qu'ils sont forcez
de porter toute leur vie? Ces cra-
pules ne sont pardonnables qu'à
un vieillard Scythe, qui souhai-
te de devenir gras, afin que ses
parens le mangent avec plaisir.

L'ESTOMAC.

Si vous tirez ces consequences
d'un Bouillon, & d'un Potage,
que diriez-vous, si vous voyiez ce
mesme Potage, flanqué de qua-
tre autres, moins grans à la veri-
té, mais accompagnez dans les

E iij

intervalles, d'autant d'Entrées & de Hors-d'œuvre, qui étallent aux conviez tout ce que la Saison fournit de propre pour le premier Service.

LA SOBRIÉTÉ.

Je dirois que tous ces plats, & toutes ces assietes, sont autant de pièges tendus à la Santé, & je regretterois ces délicieux Repas, qui ne consistent qu'en un plat rempli d'une simple viande, dont chacun prend à proportion de ses besoins. Car je ne demande pas qu'on ramene l'usage de donner à chacun sa portion. Je veux que ce soit le bon Sens, & non la Necessité, qui coupe les morceaux à l'Appetit.

L'ESTOMAC.

Il y en a beaucoup qui ne se soucient pas non plus que vous, de tous ces Preludes, & qui attendent à manger tout de bon, qu'ils voyent paroître une mon-

tagne tremblante, d'un Bœuf exquis, préparé avec grand art.

LA SOBRIÉTÉ.

Je louë ceux qui en ces occasions perilleuses, commencent & achevent par là leur repas.

L'ESTOMAC.

Le moyen d'en demeurer - là. Comme ces viandes sont servies à demi-digérées, pour peu qu'on les humecte d'un vin à la glace, elles ne font que passer chez nous, sans s'y arrêter. Et cela fort à propos. Parce que le Rosti & les Salades, toutes couronnées de fleurs & de verdure, se présentent ensuite d'un air si ragoûtant, & avec tant de disposition à suivre ce qui a précédé, qu'on a de la peine à se déterminer, auquel de tous ces derniers mets, on accordera la grace d'entrer le premier. C'est donc proprement en cette occasion qu'on peut dire, que la Viande prie les gens.

Vous luy faites dire tout ce qui vous plaît. Comme vous la desirez vous allez au devant d'Elle, & avant qu'elle se presente à la Bouche, les yeux luy ont déjà frayé un chemin à l'Estomac.

L'ESTOMAC.

Cela peut estre. Quoy que je ne sois pas toujours en estat de recevoir tout ce que les yeux devorent.

LA SOBRIETE'.

En effet, je ne conçois pas, comment tant de viandes, peuvent trouver place dans un si petit réduit.

L'ESTOMAC.

Ce ne seroit pas sans peine, si elles n'estoient point precedées d'un Fumet ravissant, que l'Odeur devore; & si dans la suite, elles ne venoient pas armées de pointes de Citron & d'Orange, fortifiées de l'acrimonie du Sel,

& du feu des Epiceries. En cet estat, vous voyez bien qu'il leur est aisé de forcer tout ce qui est devant elles, ou à se ranger, ou à prendre la fuite.

LA SOBRIETE'.

Je comprends parfaitement que les derniers venus, chassent les premiers, mais comme cela ne se fait pas en un instant, comment conciliez-vous le cuit & le crû; le brûlant & le glacé; le poivre & le sucre? Car il est impossible que tant de diferens hôtes, puissent compatir ensemble.

L'ESTOMAC.

Rien n'est plus vray. Ces divers Alimens, qui sont tirez de climats opposez & d'Elemens contraires, souffrent avec impatience la contrainte où ils sont réduits. Jugez de mon tourment, quand cela va dans l'excès comme cela arrive presque toujours, parce que les Loix de la Table

se rient de mes plaintes.

LA SOBRIÉTÉ.

Comme vous en parlez, je croy voir chez-vous une Armée de diferentes Nations, plus portée à la revolte, qu'au bien du service.

L'ESTOMAC.

C'est bien dit. Mais si dans ce triste estat j'avois à me comparer à quelque chose, ce feroit à la Barque de Caron, après une sanglante bataille, parce que tous ces diferens peuples que vous dites, fondent chez-moy, dé-membrez, déchirez, moulus de coups, après avoir eslué toutes les rigueurs du fer & du feu.

LA SOBRIÉTÉ.

Le Breuvage ne les met-il pas d'accord?

L'ESTOMAC.

Non pas tout-à-fait, quoy qu'ils souhaitent tous ardemment d'estre humectez, & qu'ils

QUATRIÈME. 61

regardent le Breuvage comme l'adoucissement de leurs peines. De-là vient, que plus on boit, & plus on demande du vin pur & sans eau.

LA SOBRIÉTÉ.

D'où vient cet empressement de boire sans soif, & sans eau, veu que les honnestes Débauchez ne vouloient point autrefois, que Bacchus allast sans ses Nymphes? Que gagne-t-on à s'enivrer?

L'ESTOMAC.

C'est qu'il n'y a que les Breuvages qui enyvrent, capables de soulager les ennuis & les miseres de la vie: Et quand le vin ne dissiperoit pas tout-à-fait le chagrin des malheureux, du moins il le suspend. Car si le vin n'acquiesce pas le Debiteur, il luy donne des Lettres de Répit. Aussi a-t-il l'insolence d'attaquer la Raison, & même d'en triompher: Et de

sa pleine puissance, il ôte la liberté au Maître & la donne à l'Esclave.

LA SOBRIÉTÉ.

Le Vin, comme vous le représentez, est une Epée dans la main d'un furieux.

L'ESTOMAC.

C'est néanmoins un moyen sûr pour connoître la trempe des Esprits, & pour tirer les secrets du Cœur.

LA SOBRIÉTÉ.

Où il faudroit défendre le vin, ou le réduire dans les bornes de la joye & du plaisir.

L'ESTOMAC.

On est si persuadé de ce que vous dites, de la fureur du vin, & de la moderation qu'il y faudroit apporter, qu'on le donne en garde aux Valets, pendant le repas; avec ordre de n'en point donner qu'on n'en demande; si bien qu'il ne s'en fait point d'ex-

es, tant que les Maîtres sont retenus par la honte, & les Valets par la crainte. Mais si le vin se sert avec tant de circonspection; Il n'en est pas de même des Mousserons, des Morilles, des Trufes, des Foyes-gras, des Poix-verds, des Saucissons, des Mortadelles. Sans parler des Fritures, des Pâtisseries, & en general de tout ce que la Saison fournit de ragoûtant & de délicieux pour les Entre-mets.

LA SOBRIÉTÉ.

Que ne bannit-on des Tables, tout ce que la Nécessité ne demande pas, comme venant à la Feste sans en estre prié?

L'ESTOMAC.

Bien loin de rebuter ce qui se presente, on envoie chercher des choses qu'on ne devoit jamais servir, comme l'Echalote, la Rocambole & le puant Fromage, qui desesperent tous l'O-

dorat, & ne plaissent qu'à un Goust
asc.

LA SOBRIETE'.

Ce que je ne comprens point,
est, que n'ayant pas le talent de
ruminer, vous puissiez distinguer
une chose de l'autre dans le de-
sordre & la confusion, où on
vous les envoie, & je ne puis
m'imaginer ce que vous pouvez
faire, en ce déplorable estat, pour
vostre soulagement.

L'ESTOMAC.

J'ay recours d'abord aux Glaces
de toutes les couleurs, qu'on
sert avec le fruit, dont l'humidi-
té & la fraîcheur temperent la
chaleur du vin, & le feu des Epi-
ceries. Je goûte aussi à petits traits
de quelque Liqueur agreable, qui
faisant l'arriere-garde, force les
Traîneurs à doubler le pas, Mais
comme ces amusemens adoucif-
sent plutôt le mal qu'ils ne le
guerissent, il en faut venir aux
grans

grans remèdes, Je veux dire que je m'accorde de ces Breuvages bouillans, que les Estrangers ont mis en usage; qui pénétrant ce grand amas de mangeaille, le rompent, le dissolvent & l'entraînent, dans les lieux, dont je ne prens point de connoissance.

LA SOBRIÉTÉ.

Quoy, vous ne craignez point de précipiter vostre digestion?

L'ESTOMAC.

Non. Je ne puis ni humecter trop tost, ni trop chaudement, ni même trop abondamment. Car ce qu'il y a de plus fluide chez-moy s'estant écoulé d'abord; J'ay souvent expérimenté, si je ne m'humecte de ces breuvages chauds, que le reste demeure à sec, comme un Navire sur le sable, quand la Mer s'est retirée.

F

Quand cela vous arrive que n'attendez-vous l'autre Marée pour remettre votre Navire à Flot?

L'ESTOMAC.

J'aurois trop long-temps à souffrir, car cette masse pesante & indigeste, n'étant composée que de ce que j'ay dévoré pour estourdir la grosse faim, on entend encore le Bœuf qui mugit, & le Pourceau qui gronde, les Corps n'étant jamais si bien décomposés, qu'ils ne gardent le caractère de leur dernière spécification.

LA SOBRIÉTÉ.

Vos voisins n'accourent-ils pas à ce bruit? Et ne font-ils rien pour votre soulagement?

L'ESTOMAC.

Ils se tourmentent assez, & le Foye sur tout; Mais si par foiblesse, ou pour quelque autre sujet, il ne fait pas tout ce qu'il

doit à mon égard; le Fiel, ou la Rate suppléent à son défaut, Avec tout cela, il faut que j'avouë que dans les grans accablemens, le Cœur est le plus prompt de tous à me soulager.

LA SOBRIETE'.

Peut-on trouver mauvais, connoissant tous ces déreglemens, que je fuie les grans repas, où la Santé est plus en peril, qu'un Enfant-perdu en un jour de Bataille. Tous ces recits me font horreur. J'excuse pourtant ce que vous m'en avez dit. Car il est naturel quand on a faim, de parler de bonne-chere. Me voila donc plus confirmée que jamais dans mes maximes, & je vous supplie tout de nouveau, de ne prendre d'aujourd'huy qu'un peu de rôti, & quelques verres d'eau rougie.

L'ESTOMAC.

Je n'eusse pas crû tantost qu'il

F ij

68 DIALOGUE, &c.

m'eust esté aisé de vous obeïr,
tant je me sentoïſ pressé des Pa-
raſites, qui mangent d'ordinaire
à ma Table: Mais à preſent qu'ils
ſont retirez, je n'ay beſoin de
rien, je ſuis dégoûté; & je m'a-
perçois, que c'eſt moins par ne-
ceſſité, que par habitude, que l'on
mange par excès.





DIALOGUE CINQUIEME.

*La Prevention qui aime la Crapule,
ne peut souffrir la Sobriete.*

LA SOBRIETE. LA PREVENTION.

LA SOBRIETE.

QU je me trompe, ou
voicy nostre Ennemie ?
Que chacun se tienne sur
ses gardes.

LA PREVENTION.

Quoy ? Vous avez l'insolence
de trancher icy de la Souveraine ?
Miserable avorton du Jeusne &
& de la Diete ; Qui n'osez boire
ni manger que par poids & par
mesure ; Est-ce que vous pre-
tendez donner des Loix où je
suis ?

Qui estes-vous ?

LA PREVENTION.

Qui je suis ? C'est assez que je sois autorisée de la Raison , pour vous forcer à me reconnoître , & à m'obeir.

LA SOBRIETE'.

Je fais gloire de reconnoître la Raison , & de luy obeir. Mais si elle vous a mis son autorité en main , faites-le moy paroître , en ordonnant , en faveur d'un Corps surchargé de graisse , une suspension de forte nourriture , & de frequens remedes , cela ne peut produire dans la suite que de bons effets. Premièrement.....

LA PREVENTION.

Premièrement , taisez - vous. Secondement , retirez - vous ; Je n'aime ni les Harangues ni les Harangueurs. Holà ! Que l'Apetit se réveille , que les Sens le

solicitent , & que tout le Corps se dispose à un grand repas.

LA SOBRIETE'.

Dites plutôt qu'il se dispose à la mort.

LA PREVENTION.

Quoy, je vous entens encore, Squelette vivant , Avez-vous oublié que vous estes bannie des maisons comme celle-cy , ou regne la joye , & l'opulence ? Sortez d'icy tout à l'heure , où je vous en feray chasser à coups de verres. Il n'appartient qu'à ceux qui menent , comme vous , une vie miserable , à songer à la mort. Apprenez à reverer la Raison en ma personne.

LA SOBRIETE'.

Si vous avez le pouvoir de la Raison , vous n'en avez pas le langage , ou vous luy faites jouer le rôle de la Gourmandise & de l'Yvrognerie. Jamais Baccante fut-elle agitée de passions plus

violentes, & d'importemens plus déreglez?

LA PREVENTION.

Quoy, vous ne vous taisez pas?

LA SOBRIETE'.

Non. Au contraire, écoutez-moy plutôt que l'Intemperance qui vous empoisonne l'oreille. Réfléchissez sur le peu de Santé qui nous reste, & ne nous mettez pas au hazard de le perdre. Il est impossible de concilier une Volupté déreglée, avec une Santé parfaite.

LA PREVENTION.

Vous moralisez en vain, on ne vous écoute pas. Je veux tout à l'heure, mais tout à l'heure, que l'Estomac se repare avec ces potages succulents; Que la Langue goûte avec plaisir de tous ces differens plats, & que le Palais se parfume de ces vins délicieux. Courage, mes Sens, tous ces services exquis, sont autant de
Sacrifices

sacrifices que je consacre à vos desirs.

LA SOBRIÉTÉ.

Si vous aviez affaire à un Enfant, & que vous en fussiez la Nourrice, je ne trouverois pas étrange, que vous prissiez à tâche de le remplir de menageaille, afin de pouvoir vous divertir durant son Sommeil. Mais que peut faire la Raison, dans un corps surchargé de viande & de Breuvage?

LA PREVENTION.

Elle triomphe de l'Inanition, nostre mortelle Ennemie.

LA SOBRIÉTÉ.

Quelle dépravation ! Il faut, s'il se peut, en empêcher les suites. J'ay pourveu à tout.

LA PREVENTION.

D'où vient qu'on ne m'obéit pas ? Pourquoi l'Estomac repugne-t-il à mes ordres ? Et qui peut

G

obliger le Cœur, à se soulever
contre les viandes?

LA SOBRIETE'.

Voilà qui va bien.

LA PREVENTION.

Au Medecin, vite au Medecin : Il faut aller au-devant du mal. Voilà les beaux effets de la ridicule suffisance de la Sobriété.

LA SOBRIETE'.

Vous me direz tant d'injures qu'il vous plaira. Mais pourquoy faut-il que ce pauvre Corps, après s'estre sauvé par miracle, des mains du Cuissinier, & du Sommelier, soit livré aujourd'huy au Chirurgien, & à l'Apoticaire. Pretendez-vous qu'il en soit de la vie comme d'un Torrent, qui au sortir d'un precipice se perd dans ses débordements?

LA PREVENTION.

Si on vous en croyoit la Belle Discoureuse, je serois comme ces Danceurs de corde sans con-

trepoids, qui ne peuvent faire un pas sans se mettre au hazard de se rompre le cou. Je renonce à toutes ces circonspections ; Il aime mieux une vie courte & bonne, que de languir, comme Tantale, sans boire, ni manger, au milieu de l'abondance.

LA SOBRIÉTÉ.

Cependant, ceux qui soupent avec moy s'en trouvent bien le lendemain. Vous ne sauriez quitter ce chemin sans vous perdre. Mon dessein n'est pas de priver le Corps d'Alimens, mais de le remettre dans le bon usage qu'il en doit faire ; Car je n'ignore pas, qu'il est plus dangereux de trop jeûner, que de manger par excès ; C'est la Raison qui m'a appris ces maximes, du temps qu'elle avoit mis l'Apetit dans ma dépendance.

G ij

LA PREVENTION.

Ce temps-là n'est plus, la Raison alors estoit bien servie, aujourd'huy on la trahit. Mais tost ou tard elle s'en vengera. Car, estant maistresse de la Teste, elle reduira les Rebelles, quand l'envie luy en prendra, & peut-estre plutôt qu'on ne pense, à mener une vie purement animale.

LA SOBRIETE'.

A la bonne heure : Nous nous y soumettrons. Bien loin de prendre, ce traitement pour une injure, nous le recevrons comme une grace. Je ne puis même vous assurer, que nous ne souhaitons rien tant que ce que la Raison soit toujours dans la Teste, car nous en administrerons mieux tout ce qui sera necessaire aux organes de la Raison, & il ne tiendra pas à nous qu'elle ne s'acquite agreablement de ses fonctions.

Vous n'avez pas trouvé vos Dupes, si nous nous retranchons volontairement dans la Teste, ce ne sera pas sans nous precautionner contre les fluctuations qui peuvent nous accabler dans ce réduit. Mais si la Betoine ne suffit pas pour nous en garentir, nous aurons recours au Tabac, & même à l'Euphorbe. Enfin nous ne laisserons rien d'intenté pour nous mettre à couvert de vos insultes.

LA SOBRIETE'.

Songez-vous à ce que vous dites ? Vos inutiles precautions me font pitié. Pour éviter une dépendance naturele, & sans aucune mauvaise suite, vous allez tomber dans une mortelle servitude, qui vous conduira à travers mille corruptions à des horreurs que je n'ose vous exprimer.

G iij.

Je me ris de ces Pronostics.

LA SOBRIETE'.

Je ne sçay si vous en rirez toujours : Mais ne vous imaginez pas que la Nature souffre que vous salissiez le Siege de son Empire, par le commerce honteux que vous voulez avoir avec ces drogues.

LA PREVENTION.

Vous en savez bien des nouvelles ? C'est bien à vous que la Nature revele ses intentions ?

LA SOBRIETE'.

J'en say assez pour vous dire, que la Nature veut, que le Siege où elle établit la Raïson, ne soit ni chaud, ni froid ; ni sec, ni humide, mais que toutes ces qualités s'y rencontrent, sans que l'une predomine sur l'autre. Or, si vous pretendez troubler cette dispo-

sition, je vous declare au nom de la Nature, & de toutes les parties du Corps, qu'elles employeront toutes leurs forces pour l'empêcher; & tant qu'elles auront une goutte d'humidité, elles la feront plutôt remonter du talon à la teste, que de manquer à la purifier de vostre Tabac.

LA PREVENTION.

Je ne souhaite rien, avec plus de passion, que de luy voir faire ce manège. Comme je ne travaille que pour épuiser l'eau du corps, si j'en puis venir à bout à force de Tabac, nous verrons ce que fera la Nature pour en avoir d'autre.

LA SOBRIETE'.

Sachez que rien n'est impossible à la Nature, quand il s'agit de nostre conservation, si quelque obstacle interieur interrompt le cours de nostre santé, &

G iiij

que pour la rétablir, il manque à la Nature de l'eau ou de l'air, elle en demande; & si on luy en refuse, elle convertit les alimens que nous prenons en ce qui luy convient. Que si l'humeur maligne, est en quelque partie du Corps, où l'air, l'humidité, & la transpiration ordinaire ne soient pas assez efficaces; la Nature force ces impuretez à se rassembler en un endroit, où estant sagement disposées, & meuries, cette même Nature commande à la peau de leur ouvrir la porte par où elles sortent. Voilà comme elle nous délivre des mauvaises humeurs, en quelque région du Corps qu'elles se rencontrent.

LA PREVENTION.

Hé bien! Imitons la Nature.
Vien cher Tabac: Vien par des
Eternuëmens redoublez, ouvrir
la porte au torrent de la Fluxion,

dont on veut inonder le cerveau;
Peut-on, cher Tabac, vivre sans
toy? Et sans toy la vie peut-elle
estre heureuse?

LA SOBRIETE'.

Ce que vous faites-là n'est pas
soulager le Corps, mais le détrui-
re. C'est changer l'ordre de la
Nature, & rendre les excremens
par la bouche & par le nez. A-
près l'avis que je viens de vous
donner, cela ne me regarde plus;
mais souvenez-vous, s'il en mes-
arrive, comme je ne le prevoy
que trop, que ce sera à vous seu-
le d'en répondre.

LA PREVENTION.

A la bonne heure.

LA SOBRIETE'.

Adieu. J'eumeine avec moy,
ce qui nous reste de santé, & de
joye, avec l'Estime des honnestes
gens; & je ne laisse avec vous, que
la mal-propreté & la puanteur,
avec l'aversion des personnes

82 DIALOGUE, &c.
bien nées. Vous nous regrette-
rez, quand vous ne nous verrez
plus; car on ne connoît la va-
leur d'un bien, qu'après l'avoir
perdu.





DIALOGUE SIXIÈME.

*La Prevention fait tous ses efforts,
pour détacher le Cœur & l'Estomac
du party de la Sobriété.*

LA PREVENTION.
LE COEUR. L'ESTOMAC.

LA PREVENTION.

DITES-moy, je vous prie,
l'un & l'autre. D'où vient
que vous n'obéissez plus
aux ordres de la Raison? Avez-
vous oublié ce qu'elle a fait pour
vous? Répondez-moy.

LE COEUR.

Comme je ne dissimule point,
je vous diray ingénuement, que

§4 DIALOGUE

nous n'avons pas sujet de nous louer de la conduite de la Raison , depuis qu'elle s'est abandonnée aux excès de la Bouche & des Remedes.

LA PREVENTION.

Il n'est pas question de Medecine , quoy que vous en ayez grand besoin tous deux , il s'agit de sçavoir , surquoy est fondé le refus que vous faites de prendre des alimens ; Est-ce que l'Estomac pretend ne digerer plus rien, pour donner sujet à ceux qui attendent après ses digestions, ou dissolutions, de mettre le trouble & le feu par tout ?

L'ESTOMAC.

Est-ce que vous croyez vous-mesme , qu'il en doit estre de l'Estomac , comme d'une Halle, ou d'un Marché. Qu'on n'estime qu'à proportion des denrées qui y entrent , & qui en sortent ?

L'abstinence nous a-t-elle fait manquer à nos fonctions, & à remplir nos devoirs ?

LA PREVENTION.

Non. Mais vous vous en acquitez si languissamment tous deux, que pour peu que vous persistiez dans votre nonchalance, il ne faudra plus conter sur notre vie. Est-ce là le moyen de restablir le Ventre & les Reins, qui ne vont plus depuis longtemps qu'à force de Remedes. Que peut répondre à cela l'Estomac ?

L'ESTOMAC.

Je n'ay rien à me reprocher, que de m'estre opposé trop tard à vos déreglemens. N'avez-vous point de honte d'avoir fait un si mauvais usage de votre faveur ? Vous estes cause qu'on a élevé l'Appetit en Enfant gâté, & qu'on a rendu indépendans du Cœur, &

de moy , un Aveugle qui devoit demeurer soumis à nos ordres.

LA PREVENTION.

Parlez mieux de l'Apetit ? Sans luy, que feriez-vous ?

L'ESTOMAC.

En mon particulier , je paye bien cher la fuite de sa legereté, & de son inconstance ; il souhaite ardemment un nouvel objet, & à peine l'a-t-il touché qu'il l'abandonne pour s'attacher à un autre ; cependant je demeure chargé de tout.

LA PREVENTION.

Je vous trouve bien hardi d'oser contrôler ses actions, se n'est pas à vous qu'il doit en rendre conte , mais c'est à vous à me rendre conte des vôtres. Répondez donc précisément à ce que je vous demande.

L'ESTOMAC.

Je ne vous dois rien , ni mesme à la Raison, quand elle s'écarte
des

des maximes de la Nature, & qu'elle agit contre ses ordres. Ainsi c'est vous, & la Raison qui estes en faute, & non pas moy. Pour contenter cet Apetit desordonné dont vous prenez follement la défense, vous m'avez fait consumer plus de viandes en dix ans, qu'il n'en faudroit à un homme sobre, pour vivre un Siecle; & toutes les fois que j'ay témoigné de la repugnance pour ces excès, on m'a abandonné aux Remedes.

LA PREVENTION.

Que de mensonges vous entassez les uns sur les autres.

L'ESTOMAC.

Il n'est que trop vray, que j'ay tant pris de drogues & en tant de façons, que c'est une merveille que je n'en sois pas mort. Car il n'y a point de receptes dans toute la Pharmacie, dont on n'ait fait sur moy une douloureuse

experience ; Et comme s'il ne
fussait pas pour meriter le titre
glorieux de Martyr de la Faculté,
de m'avoir mille & mille fois
abreuvé d'amertumes , & d'avoir
autant de fois répandu nostre
Sang , ou nous a rempli d'eau
chaude en Esté, & en Hyver d'eau
froide. On nous a.....

LA PREVENTION.

On ne vous a rien ordonné
dans ces deux Saisons que sur de
tres bons indices. Voudriez-vous
que des gens aussi éclairez , &
aussi desintéressés que les Mede-
cins , vissent une Santé en peril ,
sans luy tendre la main ? Cette
maniere d'agir officieuse &
honneste a tellement pénétré la
Raison par mon entremise, qu'elle
luy a fait surmonter l'aversion
naturelle qu'elle avoit eu jusqu'a-
lors pour la Medecine.

LE

LE COEVR.

Comment se peut-il faire que la Raison ait eu de l'aversion pour la Medecine, & qu'elle nous ait sacrifié aux Medecins?

LA PREVENTION.

Elle auroit eu sans moy assez de peine à s'y resoudre, car de son naturel elle est fort irresoluë; Et vous savez que l'Irresolution, n'est pas une maladie, dont on guerisse avec l'âge.

LE COEVR.

Pour en guerir, il n'en falloit croire que son experience; aussi bien ne se fait-on guere sage par celle d'autrui.

LA PREVENTION.

De quelle utilité peuvent estre les Experiences, s'il n'arrive jamais deux choses tout-à-fait sem-

H

blables? Ce qui fit du mal hier, fait du bien aujourd'hui. Telle chose est salutaire dans l'Enfance, qui est mortelle dans la Vieillesse. Tout est singulier dans le Monde. Ainsi les conséquences qu'on tire du passé, ne peuvent servir de rien pour l'avenir.

LE COEVR.

Ces Experiences toutefois, sont bien moins fautives, que les Conjectures, puis qu'on juge bien mieux d'une Maladie, par l'effet d'un remede; qu'on ne fait des maux, par leurs causes, qui nous sont inconnuës.

LA PREVENTION.

Je voy où vous en voulez venir; Tout ce qu'un habile Medecin debite, quoy que fondé sur le bon sens; & sur une pratique d'un temps immemorial, passe chez-vous pour un Remede qu'un Aveugle ordonne, & qu'un

qu'un Ignorant prepare ; qui n'a rien de certain que les Douleurs qu'il cause, & la Mort qu'il donne. Au lieu que si l'on vous en croit, une Recette bizarre, donnée par le premier venu, passe auprès de vous pour un Specifique immancable, & un Remede à tous maux. Mais il en est de ces Specifiques ordinaires, & de ces Medecines universelles, comme d'un Eclair dans une nuit obscure, qui après nous avoir fait entrevoir les objets, nous laisse dans une plus grande obscurité qu'auparavant.

LE COEUR.

Ne prevenez pas mes pensées,
Je sauray bien me defendre sans
vous ; Sachez donc que par le
mot d'Experience, je n'entens
parler, que des façons de vivre
natureles & agreables qui sont
pratiquées par des Nations entie-
res avec succès.

H ij

C'est-à-dire que suivant ces Aphorismes , vous boiriez le matin du Café avec les Turcs , & l'après-dinée du Thé avec les Chinois. Le soir du Chocolat avec les Mexicains , & du Vin dans tous vos repas avec les Peuples de l'Europe.

L'E C O E U R.

Que n'ajoutez vous pour achever le tour du Monde connu , que je boirois du lait avec les Tartares & les Africains , de l'Hydromel avec les Moscovites , & du Sorbet avec les Turcs ; Mais comme ce n'est pas une nécessité , à une même personne , d'user de toutes les productions de la Nature , ni de tous les raffinemens de l'Art ; Il suffit que chacun en particulier , se fasse de petites expériences , de

ce qui luy convient ; Rien n'est plus aisé. Car il n'en est pas de l'Estomac, comme de la Palette d'un Peintre, qui doit estre chargée des principales couleurs, si on veut qu'il represente toutes sortes d'objets au naturel ; puis que d'un simple aliment, la Nature en fait de la chair, & des os, & en compose les Lys & les Roses du Teint, aussi bien que l'Or & l'Azur des Yeux & des Cheveux.

LA PREVENTION.

Toutes ces expressions Poétiques ne font rien au sujet. La question est de sçavoir, si on vouloit reduire l'Estomac à la vie animale que vous affectez, s'il renonceroit à tout ce que l'art perfectionne, pour prendre des mains de la Nature, des Herbes & des Viandes cruës, & s'il mangeroit le Ry & le Bled, au sortir de l'Espy :

Dans l'estat déplorable, où l'on a réduit ma constitution, qui estoit tres-bonne, je ne passerois pas sans peine, d'une extrémité à l'autre ; Mais en y apportant quelque leger temperament, je me rangerois, avec plaisir, du costé de la Nature. Car les Viandes les plus simples sont aisées à trouver, & se digerent facilement ; A quoy bon ces massacres de Bœufs, de Moutons, de Volailles, & de Gibbier ? Cette foule d'Officiers, cette quantité de machines & d'apprets pour les déguiser en cent façons ; quand nos Jardins nous fournissent des Fraises, des Melons, des Figues & des Muscats ? Je ne laisse pas toutefois d'estre persuadé, qu'on peut se porter fort bien, en goûtant de tout, pourveu qu'on ne se saoule de rien.

Je fouscriray à ce fentiment, pourveu qu'on ne nous oblige point à goûter de Medecines, & qu'on nous permette de renoncer aux Boüillons , & à la Tifane.

LA PREVENTION.

Que vous me fatiguez tous deux , par vofre averfion fans fujet, pour la Medecine. Ce ne fera pas de vous, que la Raifon aprendra à vivre , & fi elle a à changer de Methode , elle en confultera de plus entendus, & de moins opiniaftres que vous.

LE COEVR.

Tant que la Raifon n'agira que par vofre caprice , elle ne nous inspirera pas la reconcilia-tion, C'eft une affaire d'un trop grand poids pour eftre conduite par une Teſte auffi legere que la vofre.

96 DIALOGUE, &c.

LA PREVENTION.

Toute legere qu'elle est, si les
Boyaux m'en veulent croire,
vous ne ferez pas long-temps sans
vous repentir de m'avoir offen-
cée sans sujet.



SEPTIÈME



DIALOGUE SEPTIÈME.

*La Prevention propose aux Boyaux
d'entrer dans un parti , qu'elle
veut opposer à celui du Cœur.*

LA PREVENTION. LES BOYAUX.

LA PREVENTION.

E vous trouvez dans une grande tranquillité , ne craignez-vous point que ce calme vous menace d'une prompte tempeste ?

LES BOYAUX.

Est-ce qu'on fait là haut une consultation des trois ordres de la Medecine ?

LA PREVENTION.

Vous l'avez deviné, & on a déjà resolu par avance de vous faire servir de tuyau de cheminée. On oblige pour cela la Bouche & les Poumons à vous remplir de * fumée de Tabac, & si cela n'opere rien, du moins la peur que vous en aurez, vous servira de remede.

LES BOYAVX.

Vous nous contez des contes à la * Cigogne: Qui a jamais ouy parler d'un lavement de fumée?

LA PREVENTION.

Vous seriez trop heureux, si vous en estiez quitte pour cela. Il se passe bien d'autres affaires.

LES BOYAVX.

Que nous pourroit-il arriver de pis?

* Remede d'Angleterre.

* On dit que cet Oyseau se donne des Lavemens, & que c'est pour cela que la Faculté en a trois dans ses Armes.

Quoy vous ne vous estes pas encore aperçûs, que le Cœur & l'Estomac se sont revoltés contre la Raison, à dessein de se rendre Maistres du Corps pour le gouverner à leur fantaisie?

LES BOYAVX.

Voulez-vous parler de ce Manifeste qu'on fit il y a quelques années, qui porte pour titre * *Pleines & Reproches de l'Estomac*?

LA PREVENTION.

Non. Il s'agit d'une guerre toute nouvelle, & d'une bien plus grande consequence que celle dont vous parlez.

LES BOYAVX.

C'est donc du *Medecin de soy-même*, ou pour mieux dire, de *l'Homicide de soy-même*, puis qu'il est plus dans les remèdes que la Faculté même.

* *Ventriculi querela & opprobria.*

LA PREVENTION.

Vous croyez tout savoir , & vous ne savez rien du tout. Il n'est point question, vous dis-je, de ces deux Livres , mais de la revolte du Cœur & de l'Estomac, contre la Raison.

LES BOYAVX.

Dequoy se plaignent-ils? Qu'on ne leur donne pas assez à manger?

LA PREVENTION.

Ils se plaignent au contraire, qu'on leur fait trop bonne chere. Voyez , je vous prie, le beau sujet de guerre. Cependant, s'ils continuent comme ils ont commencé , dans peu de temps le Corps ne sera plus qu'un sac rempli d'os, & un Cadavre animé.

LES BOYAVX.

Que gagneroient-ils à trop afamer le corps, ils en souffriroient les premiers. Il y a du plus, ou du moins en cette affaire; pour en

bien juger, il faut les entendre.

LA PREVENTION.

Quand ils seroient - là tous deux, ils ne feroient que vous confirmer, qu'ils se sont liguez avec la Sobriété & la Patience, pour priver l'Apetit de ses fonctions, & pour défendre à la Bouche, de rien prendre sans un ordre exprés de leur part. Ils ont eu mesme l'insolence de publier que quiconque voudra se joindre à leur parti, on luy donnera pour recompense la Santé. Jugez de leur extravagance, de promettre ce qu'ils n'ont pas. Aussi ont-ils beau dire, qu'ils ont le Cœur sur les lèvres, & qu'ils parlent à Cœur ouvert. On ne les en croit pas sur leur parole.

LES BOYAUX.

Voilà un étrange desordre, & qui peut avoir de dangereuses suites.

LA PREVENTION.

Il n'y a pourtant du tout rien à craindre pour vous, quand mesme il seroit vray que vos ennemis se soient rendus maistres de la Bouche; Car les Medecins ne manquent pas d'expediens pour faire subsister le Corps sans elle.

LES BOYAVX.

Quoy sans la Bouche?

LA PREVENTION.

Oüy, sans la Bouche. Car par le seul moyen de l'Odorat ils peuvent nous faire vivre comme les Divinitez, de la fumée des parfums & des Sacrifices.

LES BOYAVX.

Voilà qui est bon, pour ceux qui se repaissent de fumée. Mais pour nous, il faut quelque chose de plus solide.

LA PREVENTION.

Outre cet expedient, la Faculté a encore le Nombriil & les Pores du cuir, pour jetter de tous

costez du secours dans la Place, par la voye des Humectations, Frictions, & Ambrocatations; & quand tous ces moyens luy manqueroient, vous savez qu'elle dispose d'un passage par où elle peut faire entrer tous les vivres nécessaires pour soutenir un long Siege; Et vous n'ignorez pas aussi qu'on peut alimenter le Corps, par autant d'endroits qu'on le purge.

LES BOYAUX.

Tout ce que vous dites est une chanson. Rien ne profite au Corps que ce que l'Estomac reçoit par la Bouche. Mais n'admirez-vous point, comme ces graves Docteurs, passent brusquement du blanc au noir. A peine a-t-on déclaré la guerre, qu'ils parlent d'en venir aux dernières extremitez. Nous concluons-donc, que si le Cœur & l'Estomac ne veulent rien exiger de nous, que de jeuner quelquefois, & de nous don-

ner de temps en temps dequoy nous amuser , que nous sommes resolu de suivre leur parti.

LA PREVENTION.

Quoy ? Vous croyez pouvoir subsister long-temps , sans recevoir au moins deux fois le jour de solides alimens , & en abondance ?

LES BOYAVX.

Rien n'est plus ordinaire aux animaux carnaciers comme nous, que de passer des jours entiers sans manger.

LA PREVENTION.

Le bel honneur , que ce seroit, à un Fleuve de long-cours de demeurer à sec.

LES BOYAVX.

Ce n'est pas ce qui nous embarrasse d'estre à sec , si on ne s'en inquietoit pas plus là haut , que nous faisons icy bas , nous n'aurions pas à essuyer deux fois le jour les violentes marées du flux

& reflux de l'Océan de la Médecine, qui interrompent tout le cours de nostre navigation.

LA PREVENTION.

Est-ce-là le remerciement qui est deu aux rafraîchissemens qu'on vous envoie ? Vous faites les entendus, fondez sur le commerce que vous faites au Mesenterie, par le moyen d'une infinité de petits vaisseaux. Mais nous verrons bien-tost si vous ferez autant de bruit avec la Lezine que vous avez accôûtumé d'en faire avec la bonne chere.

LES BOYAVX.

Vous estes trop heureux là-haut, que nous fassions un si bon usage de tous vos déreglemens, & que par nostre continuelle application, à separer le pur de l'impur, nous amassions dequoy augmenter vostre Embompoint, & les vives couleurs qui vous rendent le Teint si fleury.

LA PREVENTION.

Si le plaisir que vous nous faites est grand, nous n'en sommes pas ingrats ; car il n'y a pas un de nous qui ne fasse un Dieu de son ventre.

LES BOYAVX.

Si en cette qualité vous nous avez fait quelque Sacrifice, vous en avez eu tout le plaisir, & nous toute la peine. Aussi ne l'avons-nous pas soufferte sans en murmurer.

LA PREVENTION.

Ne vous plaignez pas de vostre condition. Il n'y en a point parmi nous de plus digne d'envie : Vostre Domination s'étend d'un bout à l'autre de nostre Empire. Vous estes les Maistres des entrées & des sorties les plus fréquentes du Royaume. Toutes les parties de l'Estat ne travaillent que pour vous. Ainsi vous devez par justice, & par reconnoissance, vous

declarer en faveur de la Raison que je représente. Les Reins, le Foye, le Pancreas, & beaucoup d'autres sont dans nos interets, & nous avons déjà, suivant le sentiment des Anciens, reconnu le Foye pour le principe du Sang, & par conséquent de la Vie : Si bien qu'il a esté résolu qu'en cette qualité, il dominera sur tout le Corps immédiatement après la Raison.

LES BOYAVX.

Ce n'est pas la première fois, qu'on a eu pour Roy une souche.

LA PREVENTION.

Cette Souche ne se laissera pas tourner en ridicule par les Grenouilles. Comme la Punition & la Recompense, sont les grands Pivots surquoy roulent les Estats les plus florissans ; le Foye a résolu, de nourrir & d'abreuver d'un sang pur, les parties qui s'aquite-

ront bien de leurs fonctions, & répandra sur les Nonchalans & sur les Rebelles, la fureur de sa Bile, qui est une foudre redoutable, dont la Nature l'a armé.

LES BOYAVX.

Et que deviendra le Cœur?

LA PREVENTION.

On continuëra à le faire travailler jour & nuit sans relâche, à frelater le sang, comme les Cabaretiers font le vin, en le faisant passer d'un Vaisseau dans un autre.

LES BOYAVX.

Avoüez qu'il y a bien du fiel dans vostre parti; Aussi ne serez-vous pas long - temps sans vous apercevoir que vostre Commandant à des duretez mortelles.

LA PREVENTION.

Le Cœur n'a-t-il pas les siennes? Cela est comme inseparable du gouvernement. Si le Cœur n'a pas du Fiel, il a ses chagrins, qui

ne valent pas mieux. Ne diferez donc pas davantage à vous ranger dans le bon parti, pour peu que vous hésitez, vous estes perdus.

LES BOYAVX.

Vous ne nous ferez pas peur. Tout ce que nous pourrions faire pour vous, ce seroit de demeurer neutres, laissant les passages libres aux deux partis; si vous prétendez de nous quelque chose de plus, nous vous déclarons, que nous demeurerons attachés aux intérêts du Cœur, qui va nuit & jour, pour animer & pour réjouir tout ce bas Empire.

LA PREVENTION.

Je connois mieux le Cœur que vous ne le connoissez. C'est un Fanfaron, qui se prevalant du poste avantageux, où la Nature l'a mis, se croit en droit, de menacer de-là tout le monde. Mais égratignez-le, il est mort. Dites-

luy une parole fâcheuse , il entre en fureur. Voit-il son sang , il s'évanouit. Passe-t-il son heure de manger , il tombe en foiblesse. Les moindres surprises luy causent des Palpitations. A-t-il envie de quelque chose , il met le trouble par tout , sans écouter la Raison , dans le temps mesme qu'il n'y a aucun sujet de s'en plaindre , & oubliant ce qu'il est , ou il assouvit ses appetits brutaux à la ruine du Corps, ou il se donne luy-mesme en proye à ses passions qui le déchirent, & le consomment. Enfin, c'est un fou , ennemi du repos , & qui n'en laisse point prendre aux autres , & dont les caprices sont si bizarres & si rebutans , que nous voulons pour luy apprendre à vivre , qu'il soit dans la dépendance du Foye aussi bien que de l'Estomac.

SEPTIÈME. III

LES BOYAUX.

Vous pensez avoir dit des merveilles. Mais à dire vray , vous n'êtes , ni assez plaisante pour réjouir , ni assez habile pour nous porter à changer de sentiment.

LA PREVENTION.

Si je ne say pas persuader , je say me faire obeïr. Avec la Canaille , il faut que la Force tienne lieu d'Eloquence. Déterminez-vous donc tout à l'heure à suivre le parti que je vous propose , ou je vous traiteray en misérables rampans , dont je sauray bien quand je voudray reprimer les mouvemens* Vermiculaires.

LES BOYAUX.

Nous ne vous craignons point. Nous sommes* six Freres invin-

* C'est que les Boyaux se remuent comme les Vers de terre.

* Il y a six sortes de Boyaux qui tiennent tous ensemble.

TIT 2 DIALOGUE

cibles, parce que nous sommes
inséparables.

LA PREVENTION.

J'admire l'insolence de cette
lie du Peuple, que je verray au
premier jour reduite au **Misereve*.
Car ils sont tellement taciturnes
& hypocondriaques, qu'ils s'é-
trangent eux-mêmes.

LES BOYAVX.

Quand nous nous estrangle-
rons, vous n'en souffrirez pas
moins que nous. Et pour ce qui
est de nous déterminer, sachez
qu'il suffit que vous soyez d'un
Parti, pour faire que nous soyons
de l'autre.

LA PREVENTION.

Vous vous imaginez, qu'il
vous fera fort avantageux de voir
estrecir vos canaux, & d'y laisser
faire des Ecluses, dans l'opinion
que vous avez qu'il vous sera
permis de les ouvrir & de les fer-

* Maladie.

mer,

mer, quand l'envie vous en prendra. Mais ne vous y trompez pas, vous ne pourrez jamais surmonter ces obstacles, quoy que la Diete & la Patience vous le promettent, sans le secours de la Faculté. Ainsi ne marchandez pas davantage, joignez promptement vos interets aux siens. Vous savez qu'elle vous a toujours considéré comme la baze & le fondement de son Art; si vous la refusez, elle vous laissera plutôt crever mille fois, que de vous soulager un moment.

LES BOYAUX.

Que pourra-t-elle faire contre nous à Guerre ouverte, si en pleine Paix elle exerce sur nous le fer & le feu. Aussi nous menaçons-nous de toutes ses menaces & des vôtres. Autant en emporte le vent.

LA PREVENTION.

Quoy, vous grondez, & vous

K

avez l'insolence de contrefaire
les roulemens du Tonnerre. Je
ne suis plus surpris, si dans le
Monde vous estes en mauvaïse
odeur. Mais vous avez beau
vous cacher, on saura bien vous
trouver, dans l'obscurité de vostre
retraite, & nous verrons si vous ne
changerez point de langage à la
veuë du Canon, Quand on aura
attaché le Petard à la porte.





DIALOGUE HUITIÈME.

On suppose que la Prevention sort de chez un Medecin, qu'on ne voit pas, & qu'elle luy dit, au sortir de la porte.

LA PREVENTION.
LA PATIENCE.

LA PREVENTION.

REPOSEZ-VOUS-EN SUR MOY.
Tout s'exécutera de point en point, comme vous me le prescrivez. Mais ne manquez pas de venir demain matin voir les effets de ce que vous me promettez. En attendant recevez ces marques de ma reconnaissance. Sur tout... Ho. Ho. Du moment qu'ils ont touché

K ij

nostre argent , ils ferment la porte , & ne nous écoutent plus. Ce qui me console , est qu'il m'a mis en main dequoy me vanger des Rebelles. Courons-donc sans perdre de temps , mettre les fers au feu.... Mais voici la Patience, agissons comme si elle estoit dans nos interets , de peur qu'elle ne nous eschape.

LA PATIENCE.

Vous allez bien viste.. Dites-moy , je vous prie : Ou courez-vous ? Qui vous presse ?

LA PREVENTION.

Ce n'est pas vous, Landore, qui voudriez que chacun allât comme vous à pas de Tortuë.

LA PATIENCE.

Mais encore ? Quel papier mettez-vous dans vostre sein avec tant de joye

LA PREVENTION.

C'est un papier d'une grande vertu , il va rendre à un Malade

désespéré, l'Appetit & les forces qui luy manquent; En un mot, il luy va donner des pieds & des mains, & le ramener de la mort à la vie. Si vous en doutez, lisez-le.

LA PATIENCE.

Rien n'est plus aisé à dire, ni plus difficile à faire, je n'ay jamais veu d'écriture si bizarre, ni de Ieroglyphes si extravagans. Cela sent bien sa Magie-noire: Il faut que ce soit un Sort, ou un Caractere; & s'il produit l'effet que vous en attendez, ce ne sera pas sans que le Demon s'en mêle.

LA PREVENTION.

Bon, bon. Les Sorts & les Pactes dont vous parlez, ne sont pratiqués que par les gens * d'Outre-Mer, qui pour avoir la connoissance du Specifique, qu'ils

* Sentiment d'un Medecin celebre, touchant le Remede Anglois de Tabor.

nous ont apporté , ne se sont pas contentez de se donner au Diable, ils se sont encore engagez d'y livrer ceux qui s'en serviroient. Après cela, vous jugez bien que nos Docteurs ne debiteront pas un Remede, sans l'avoir dépoüillé de ses Sortileges, & sans l'avoir travesti à leur mode.

LA PATIENCE.

Quoy, vos Docteurs craignent les Sortileges? Il faut les envoyer au Parlement, pour les guerir de la peur des Sorciers; Mais pour en revenir à ce papier, où je ne comprens rien, dites-moy qui l'a griffonné, car je ne puis me persuader qu'il soit écrit de la main d'un homme sage.

LA PREVENTION.

Il a esté pourtant écrit de la main d'un homme si sage, qu'il merite d'estre adoré.

Qu'a-t-il d'adorable ?

LA PREVENTION.

Y a-t-il rien de plus divin que de voir par le moyen de cette Ordonnance, renfermer dans une petite Pilule, cinq ou six Specifiques; qui entrant tous sans dégoût, & sans peine dans l'Estomac, commencent par éteindre un foyer, qui jettoit par intervalle, des fumées plus épaisses, qu'une fournaise ardente. Après avoir bien nettoyé & fortifié le * Ventricule, ils en sortent, & se dispersent çà & là pour exécuter leurs différens ordres. L'un s'attache au Chyle, & le suivant dans ses longues revolutions, fait tant qu'il arrive par les Veines lactées dans le Cœur; qu'il récrée, & qu'il rafraîchit d'une manière si salutaire, que la circulation en est plus prompte &

* L'Estomac.

meilleure. Au sortir de là ils se partagent en une infinité de parties, & s'attachant à la fortune des Arteres, il laisse derriere luy, à la disposition des Glandes, toutes les Serofitez, dont il a delivré le Sang. Au sortir de là, il se réunit au Cerveau, où il raffine de forte le Sang, qu'il le transforme en un suc nerveux, puis en Esprits Animaux, qui écartent & dissipent les nuages, qui forment les vertiges, & le delire. Les autres Specifiques cependant ne dorment pas. L'un prend à tâche d'évacuer le Fiel, & ne luy laisse de Bile, qu'autant qu'il luy en faut, au jour la journée, pour servir de ferment & de vehicule, au marc des Alimens. De là il passe par les Lobes du Foye, où il visite & repare les Cribles, & les Estamines du Sang. Dans ce Voisinage, l'un combat de pied ferme au Mesentere pour estouffer un

un second Foyer, composé de soufre & de poix, dont la malignité fait les Hypochondriaques. Un autres'exerce à faire rendre gorge à la Ratte, malgré ses gonflemens, & facilite avec adresse le cours du suc Pancreatique, qu'une obstruction inveterée avoit corrompu. Après avoir à l'envi les uns des autres, forcé les grosses Humeurs, à prendre la fuite, par le grand chemin des Boyaux, & achevé par ce moyen, de domter l'intemperie des entrailles, ils se rassemblent tous dans la region des Reins. Mais avant que d'y entrer, ils épuisent, en se jouant, les Capsules Atrabillaires de leur humeur mélancolique. Enfin traversant les Reins, sans y rien laisser d'impur, ils se rendent par la voye des Ureteres dans la Vescie, d'où ils sortent victorieux, à plein canal, menant avec eux en triomphe tout

L

ce qui s'oposoit à arrester le cours de leur victoire.

LA PATIENCE.

Que vous battez de païs, & que vous m'en avez fait voir? Que vous estes savante dans la Geographie du Petit-monde? Et que vous mettez dans un beau jour les exploits de vos Heros? Qu'un Historien qui auroit vos talens, seroit capable d'en imposer aux Esprits credules. Il n'y a pourtant que la Patience capable d'ouïr tant d'absurditez, sans vous interrompre. Peut-on inventer des Fables si grossieres? Et comment ose-t-on les donner pour des veritez?

LA PREVENTION.

Je ne dis rien que je ne sache, pour l'avoir veu cent & cent fois. Ainsi vous m'en devez croire.

LA PATIENCE.

Puis que vous répondez dans un si grand sérieux, il faut que

j'en use de mesme. Je suppose que pour avoir les connoissances dont vous vous vantez, vous avez dissecté, avec grande application, en la compagnie de vos Docteurs, un nombre infini de Cadavres, & d'Animaux vivans. Qu'avez-vous découvert dans ce travail? La situation & l'arrangement des parties les plus apparentes. Qu'avez-vous appris en les voyant? Les simples Lettres de l'Alphabet d'une véritable Anatomie. Par conséquent, vous estes fort éloignée de pouvoir rien comprendre dans le livre du Corps humain. Pour preuve de cela. Ouvrez ce Livre en quel endroit vous voudrez, & vous trouverez que la Nature qui l'a composé, se divise & subdivise d'abord, en tant de parties si petites, & si imperceptibles, qu'elles échappent aussi-tôt aux doigts les plus souples, & à la vue la plus fine. Si

L ij

bien que vos Docteurs adorables
meriteroient d'estre bernez, s'ils
soutenoient qu'on pût venir à une
certaine connoissance des choses,
par la voye de ces minuties.

LA PREVENTION.

Il n'est point question d'Ana-
tomie, mais de Specifiques, dont
je vante les vertus, & les effets,
parce que je les connois.

LA PATIENCE.

Comment connoîtriez-vous la
vertu des Specifiques, que vos
Docteurs ne savent pas encore
pourquoy le Sené purge la Bile,
ni pourquoy le Cerfeuil purifie le
Sang? Mais je suppose que vous
connoissiez la vertu des Simples,
& des Drogues. Qui vous a as-
suré, qu'en les meslant, leurs di-
fferentes vertus ne se détruisent
point l'une par l'autre? Et quand
elles ne se détruiroient pas dans la
pilule, qui est-ce qui les dé-
brouille dans l'Estomac? Qui les

guide dans les diverses regions du corps, où la Faculté les destine, où vous les suivez pas-à-pas, & d'où vous revenez avec elles en triomphe ?

LA PREVENTION.

Vous ne feriez pas toutes ces difficultez, si vous sachiez comme moy, que la Nature reçoit avec une joye extrême, tout ce que sa chere fille la Faculté luy envoie. C'est cette bonne Mere qui dégage les Specifiques de la contrainte, où le passage de la gorge les avoit réduits, & qui les met en estat de produire chacun son effet, comme je vous le viens de dire.

LA PATIENCE.

Je m'estois imaginée, qu'ayant pris vostre serieux, vous ne diriez plus que des choses solides; vous voilà cependantre tombée dans le Romant, pour ne pas dire dans le ridicule de la Mede-

L iij

cine : Avez-vous oublié que c'est au Medecin habile , à ayder la Nature , & non pas à la Nature à seconder les caprices d'un ignorant ? Pour estre de vostre avis , il faudroit renoncer au bon sens, ou estre convaincu que la Nature radote.

LA PREVENTION.

J'en entre point en connoissance si la Nature radote , ou non ; mais je soutiens que les Medecins ne se trompent en rien , dans tous les procedez qu'ils ont avec elle.

LA PATIENCE.

Comment vos Maistres auroient-ils pû vous instruire à fonds de ce détail de la Nature ; Eux qui ne sont pas encore certains, si le Sang se fait au Foye, ou dans le Cœur. Qui traitent la Ratte de partie inutile, & qui ne peuvent conjecturer quel est l'usage du Pancreas.

LA PREVENTION.

Qu'importe en effet, où le Sang se fasse, & que nous soucions-nous de connoître la nécessité, ni l'usage des parties dont vous parlez. C'est à nous à voir quand la Maison est sale, comment on se doit prendre pour la bien nettoyer. Pourveu qu'on vous oste un fardeau de dessus les épaules, que vous importe par qui, ni comment, cela se fait; fust-il que vous en soiez déchargée.

LA PATIENCE.

Pardonnez-moy, il importe beaucoup de savoir comment vous vous prenez pour nettoyer une maison. Car il ne faut pas avec les ordures, jeter les meubles par les fenestres, comme cela vous arrive tous jours; & encore moins avec le fardeau nous enlever la peau des épaules, comme font vos pretendus Specifiques, travestis en Medecine.

L iij

Je ne comprends rien à ce que vous dites , parlez plus clairement, si vous voulez qu'on vous réponde.

LA PATIENCE.

Je vas me faire entendre. Voyez donc comme cela se fait. On n'a pas plutôt signifié à l'Estomac, qu'il doit prendre une Medecine le lendemain, que tout le Corps est faisi de tristesse, & d'horreur, en sorte qu'il ne goûte plus ni plaisir, ni repos. L'heure est-elle venue qu'il faut boire le Calice, à peine la Repugnance donne-t-elle un moment d'intervale à la Bouche pour prendre la Medecine, que le Cœur se soulève en faveur de l'Estomac, pour l'en delivrer; & quand le Cœur n'en peut venir à bout, tout s'émeut, tout s'alarme, le Hoquet mesme sonne le toxin.

LA PREVENTION.

Voilà qui est bien ridicule.

LA PATIENCE.

Dans ce trouble, & dans cette agitation, les bonnes Humeurs qui sont irritées, se mettent en mouvement, & s'avancent où l'ennemi paroît, à dessein d'arrêter ce poison à sa source, pour le forcer à rebrousser chemin. Mais quand le Vomissement a manqué son coup, & que par malheur le gros de la Medecine a déjà gagné les Boyaux, les humeurs changent de batterie, poussent devant elle la Medecine, & la precipitent en bas avec tant d'ardeur, que la plupart se perdent avec elle. Cependant le Docteur accoutumé à en imposer, encore qu'il voye bien par là le mal qu'il cause; il chante sa victoire, tandis que le Malade déplore ses pertes, quoy qu'il soit victorieux du poison.

LA PREVENTION.

Vous parlez d'humeurs & de Medecine comme un Aveugle des Couleurs.

LA PATIENCE.

Je sçay pourtant par experience, qu'une Medecine ne sert pas tant à chasser les mauvaises humeurs qu'à corrompre les bonnes. Aussi une Purgation produit-elle les mesmes effets dans un corps sain & dans un malade.

LA PREVENTION.

Quoy que vous en puissiez dire, je soutiens, que c'est la Medecine qui chasse les mauvaises humeurs du corps : & non pas les bonnes humeurs qui chassent la Medecine.

LA PATIENCE.

Il n'est pas question de différentes humeurs, quand on a une Medecine dans le corps, car elle les rend toutes mauvaises : Il en est donc d'une Medecine dans le

corps, comme de la poussiere qu'on jette sur un Limaçon qui marche. Ce pauvre Animal pour se delivrer de cet obstacle impreveu, se renferme aussi-tost dans sa coquille, & aux dépens de sa sueur, il en ressort delivré de l'obstacle qui l'empeschoit de continuer son chemin.

LA PREVENTION.

Vous en direz ce qu'il vous plaira, mais il faut que vous conveniez que la Medecine rend au Malade l'Appetit qu'il avoit perdu.

LA PATIENCE.

Si l'Apetit revient au Malade, il ne faut point en savoir gré à la Purgation, mais à la Nature, qui voyant, au fortir du combat, que je viens de décrire, que la plupart des forces du Malade sont épuisées, ordonne au Goût, à l'Odorat & à l'Apetit, de prendre tout ce qu'on leur presentera,

pour reparer promptement la perte qu'on vient de faire, afin de remettre incessamment par ordre, ce que le poison de la Medecine a dérangé.

LA PREVENTION.

Vos Fictions ne sont guères moins Romanesques que les miennes, & ce qu'on peut conclure, est, que vous autres Rebelles, ne pouvez souffrir de Medecins.

LA PATIENCE.

Au contraire, nous voulons que chacun ait le sien : Mais il n'en est pas de nos Medecins, comme des vôtres, qui font la pluie & le beau temps, dans vos maladies. Nous voulons que nos Medecins deferent en tout & par tout à la Nature, & que leur principale fonction soit de faire un fonds de Joye, dont nous puissions assaisonner toutes choses. Car nous ne prenons rien, & nous

ne faisons rien qu'il n'y entre de la Joye, si bien que nous vivons, & mesme, j'ose dire, que nous mourons avec joye. La Joye est une monnoye, qui a le mesme cours parmi nous qu'elle l'avoit au Siecle d'or : car nous n'estimons les choses, que sur le pied de la joye qu'elles donnent. Enfin la Joye est une Quintessence, sans laquelle rien ne nous semble bon dans la vie, & nous tenons pour constant, que la Joye recrée l'esprit, qu'elle augmente les forces du Corps, qu'elle conserve la Jeunesse, & qu'elle prolonge la Vie.

LA PREVENTION.

Qui doute que la Joye n'ait toutes ses vertus que vous luy attribuez ; la difficulté est de savoir où on la trouve, & comme on la prepare.

LA PATIENCE.

Vous pouvez croire que ce n'est pas chez vos Drogistes

qu'on la trouve, ni chez vos Apothicaires qu'on la prepare. Mais informez-vous de tous les plaisirs innocens qui sont dans le monde; c'est dans ces sources pures, que la Nature veut que nous prenions la Joye, que chacun de nous accommode, selon son goût, à tous ses besoins.

LA PREVENTION.

Si vostre santé n'est pas plus solide que vos remedes, je vous croy fort en danger quand vous estes malade. Pour moy je m'en tiens au gros de l'Arbre, je trouve que la Faculté gouverne si bien la Machine de l'homme, que je ne croy pas qu'on le puisse confier à de meilleures mains.

LA PATIENCE.

C'est tout ce qu'un Horloger habile pourroit dire d'une Montre, après en avoir examiné les pieces l'une après l'autre. Mais un Medecin en peut-il faire de

même de votre prétendue machine du Corps? Après l'avoir démontée, peut-il la remettre en mouvement?

LA PREVENTION.

Vous n'auriez pas tort, si la machine, dont il est question, estoit faite comme une Montre; c'est assez que nos Docteurs ayent de notre Machine, la Clef qui ouvre, & qui ferme la porte à la Santé & aux Maladies.

LA PATIENCE.

En effet, je croy que vos Docteurs, ont la Clef qui ouvre la porte aux Maladies, & qui la ferme à la Santé, avec un front rebarbatif.

LA PREVENTION.

Que dites-vous de rebarbatif? Y a-t-il rien de plus réjouissant pour un Malade que l'abord de son Medecin?

LA PATIENCE.

Un Malade qui se réjouit à la

veuë de son Medecin, a l'Esprit plus malade que le Corps : Et tout Malade qui prend volontairement ce que son Medecin luy ordonne, s'il n'est homicide de soy-mesme, il est du moins complice de sa mort.

LA PREVENTION.

Hé, qui peut obliger un Malade à prendre quelque chose malgré luy?

LA PATIENCE.

Une Mere, une Femme, un Enfant, un Ami, un vieux Domestique, qui seduits ou intimidés par une foule de Medecins, changent leur amitié & leur tendresse en persecution & en tyrannie, se declarant tous pour des Medecins qu'ils n'aiment point, contre un mourant qu'ils adorent. Ainsi dans l'envie qu'ils ont de sauver le malade, ils le perdent; ne luy donnant point de repos, qu'il ne se soit livré, pieds &
mains

maines liez , au Chirurgien , & qu'il n'ait avallé le Qui-pro-quo de l'Apoticaire ; car chacun fait que l'écriture du Medecin se connoist, mais qu'elle ne se lit pas.

LA PREVENTION.

Vous me faites souvenir de mon ordonnance , rendez - la - moy, je vous prie, que je la mette entre les mains de gens , qui en sachent faire un meilleur usage que vous.

LA PATIENCE.

La voilà. Rien ne m'est plus inutile : Mais je ne comprends pas , comment une personne , qui n'ose confier sa bourse à son ami , abandonne sa vie à un Medecin , qu'il ne connoist point ?

LA PREVENTION.

Je vous répondray une autrefois. Je n'ay déjà que trop perdu de temps avec vous : Adieu l'Ennemie des Medecins.

M

LA PATIENCE.

Vous vous trompez, je n'en veux qu'à leur mauvaise pratique.

LA PREVENTION.

Et moy, telle qu'elle est, je la revere, & je suis si persuadée qu'elle produit de bons effets, que je fuis avec ma chere ordonnance, & ne vous écoute plus.

LA PATIENCE.

Elle est déjà si éloignée, qu'elle ne sauroit plus m'entendre; il faut que je profite de son absence, & du Rendez-vous que m'adonné la Reflexion, pour tâcher de rétablir la paix dans nostre petit Empire. Une plus longue mes-intelligence acheveroit de tout perdre, & nous enveloperoit tous dans un commun malheur.





DIALOGUE NEUVIÈME.

*La Réflexion réconcilie la Raison
avec le Cœur, & l'Estomac : Et ils
prennent tous ensemble la Résolu-
tion de renoncer à la Médecine.*

LA REFLECTION. LE COEUR.
LA RAISON. L'ESTOMAC.

LA REFLECTION.

QUE le Cœur & l'Estomac ne blâment plus la conduite qu'a tenu depuis quelque temps la Raison. Elle a esté prevenüe, il est vray, mais comme c'est une grande sagesse de savoir oublier une faute, ne parlons jamais du passé ; & qu'il n'y ait plus entre
M ij

nous tous, ni animosité, ni rancune.

LE COEVR.

A la fin la Raison avouë donc, qu'elle n'est pas infallible?

LA REFLECTION.

Aussi n'est-elle pas si coupable que vous pensez. Considérez qu'il estoit difficile, qu'elle en usast autrement qu'elle n'a fait, dans les bouillons de la jeunesse; Elle estoit seule de son parti, sans expérience, environnée de mauvais exemples, sollicitée par les Appétits, autorisée par l'Usage, & flatée par les Sens, le moyen de résister à tant de puissances?

LE COEVR.

Si elle en estoit demeurée-là, elle seroit en quelque façon excusable; Mais au sortir d'un Abîme, falloit-il se précipiter dans un autre?

LA REFLECTION.

Je croy, comme vous, que pour

remédier aux excès de la Bouche, qu'elle eut mieux fait de consulter la Nature, que les Médecins : Mais il y a de certaines choses qui sautent aux yeux, dont l'abord est si charmant, que nous les embrassons avec plaisir, dans la certitude que nous croyons avoir, que la suite répondra au commencement.

LE COEUR.

Voilà ce qui arrive à ceux qui sont prevenus ; ils s'imaginent que le chemin frayé est le plus sûr.

LA REFLECTION.

Qui s'en peut défendre, la Raison en se laissant aller au Courant de la Médecine, a esté emportée, comme un million d'autres en pleine mer, contre son attente & son envie.

LE COEUR.

Elle qui inspire aux personnes sages, de ne naviger que le long

des bords, que ne regagnoit-elle le rivage?

LA REFLECTION.

Est-on capable de quelque chose, la première fois qu'on est battu des vents & de la tempeste. Ainsi il ne faut point s'étonner si dans le trouble, elle a abandonné le timon du vaisseau.

LE COEVR.

Mais à qui l'a-t-elle abandonné?

LA REFLECTION.

A des gens qu'elle croyoit sincères & habiles, parce qu'ils s'offroient, avec une extrême confiance dans le danger; mais le temps ne luy a que trop fait connoître, qu'ils ne cherchoient qu'à profiter de son mal, & à s'instruire à ses dépens.

LE COEVR.

Bien loin aussi de la servir, je fay que leurs doutes & leurs irre-

solutions luy ont fait voir la mort de plus près, que les vagues, ni les tourbillons dans leur plus grande fureur.

LA REFLECTION.

En effet, ces ignorans Pilotes l'ont mise en un bien plus grand peril, par leur mauvaise manœuvre, que si elle n'avoit eu à essuyer simplement les gros temps & la tourmente.

LE COEUR.

Cela ne pouvoit estre autrement.

LA REFLECTION.

Quoy qu'il en soit, ne sachant plus les uns ni les autres ce qu'ils faisoient, ils se sont abandonnez à la mercy des ondes, & de l'orage, qui après s'estre long-temps jouëz de leur vaisseau, l'ont enfin jetté tout fracassé sur le rivage, ceux qui estoient restez en vie, n'estoient plus reconnoissables, car ils ne diferoient presqu'en rien des Morts.

LE COEUR.

Que dit sur cela la Prevention?

LA REFLECTION.

J'avois oublié à vous dire, que dans une forte bourasque, un coup de vent l'emporta, & la mer l'engloutit, au grand contentement de tout le monde. Si bien qu'elle n'a esté pleurée de personne.

LE COEUR.

C'est la destinée des mauvais Favoris, qui ne sont pas mesme regrettez de ceux à qui ils ont fait du bien; la Raison doit estre fort contente de se voir delivrée à même temps d'une indigne Favorite, & guerrie de la Maladie des Medecins.

LA REFLECTION.

Le plaisir d'un peril passé n'est doux, qu'à ceux qui ne sont plus en danger de tomber dans un autre. La Raison ne s'applique presentement qu'à trouver les
moyens

moyens de donner des forces à un corps languissant, & de recouvrer la Santé à quelque prix que ce soit.

LE COEVR.

Aparemment, elle s'en entretient avec l'Estomac, puis qu'ils n'entrent point dans nostre conversation.

LA REFLECTION.

Cela peut estre. Cependant dites-moy, je vous prie, ce qu'il vous semble de ce changement.

LE COEVR.

Comme je croy qu'on vous est plus obligé qu'à la Raison, de la resolution qu'elle a prise, c'est vous proprement qu'il faudroit remercier. Mais comme ceux qui meritent le plus de loüange, sont ceux qui aiment le moins à les entendre, je me contenteray de vous témoigner, que tous nos conseils, ne vont, qu'à supplier la Raison, de garantir le Corps de

N

LA REFLECTION.

Pour executer cela, que faut-il faire ? Car voilà bien de la Tablature en peu de mots,

LE CŒVR.

Quelle tente toutes sortes de voyes, pour nous réconcilier parfaitement avec la Nature; Qu'elle l'engage à nous rendre la Santé, & à nous en laisser jouir toute nostre vie; car nous ne vivons, qu'autant que nous sommes sains, Pour cela, commençons à luy sacrifier, par l'entremise de la Sobriété & de la Patience, ces excès de chair & de graisse, dont les parties du Corps sont surchargées, accompagnant ces sacrifices de quelques * Libations, De peur que le feu ne consume le neccessaire, avec le superflu.

* Liqueurs qu'on répandoit à l'honneur des Dieux dans les Sacrifices.

LA REFLECTION.

Que fera la Raison, pour seconder la Nature ?

LE CŒUR.

Qu'elle ordonne qu'on nous traite comme des Enfans, je veux dire qu'on nous repaisse, de pain, de lait, de fruits, & de tout ce que la Nature produit & assaisonne elle-mesme, ou que l'art prepare, sans façon & sans peine. Nous imposant la loy d'en user moderelement, mais dans la veuë de nous accorder ensuite, s'il en est besoin, des alimens plus nourrissans & plus forts.

LA REFLECTION.

Je ne doute point que cette façon de vivre ne soit bonne, sur tout quand nous aurons recouvré la Santé, car je suis convaincuë, que le bon regime rétablit le Corps, & fait éviter les maladies: Aussi s'en faut-il tenir

N ij

uniquement à la Diète, & à un
même train de Vie.

LE COEUR.

Quoy ? si dans une Maladie, la
Nature vous inspiroit quelque
pressante envie de faire quelque
petit excès, ne voudriez-vous pas
l'écouter & la satisfaire ?

LA REFLECTION.

Encore qu'il faille écouter ces
envies, & les contenter quelque-
fois, il ne faut pas pourtant s'y
tellement abandonner, qu'on ne
soit toujours sur ses gardes, &
qu'on n'use de beaucoup de cir-
conspection ; car dans l'empres-
sement que la Nature a de nous
secourir, elle nous sollicite sans
relâche, d'exécuter ce qu'elle
nous inspire, se confiant à nostre
discretion, pour ce qui regarde le
temperament qu'on y doit ap-
porter, & pour l'usage qu'on en
doit faire.

On ne peut rien dire de mieux, j'entre dans tous les sentimens de la Reflexion & du Cœur, & je suis resoluë de me confier de telle sorte à leur conduite, que je puisse me donner toute entiere aux exercices de l'Esprit. Je ne veux pour cela me servir que de la Veüe & de l'Oïïe, & je laisse au Cœur à faire ce qu'il jugera à propos du Goust & de l'Odorat, pour le service du Corps.

LA REFLECTION.

Si vous en usiez de la sorte, on diroit que vous passez d'une foiblesse en une autre; Avez-vous oublié que la Raison, n'a pas esté donnée au Corps pour faire ses volontez, mais pour luy servir de contrepoids? Quoy qu'il vous paroisse presentement dans un

N iij

juste equilibrio , comment pourroit-il résister aux tentations continuelles , où il est exposé , si vous ne veillez sans cesse sur sa conduite ?

LE COEUR.

Ajoutez à cela , que si la Raison ne travaille qu'à s'instruire , & à exercer l'Esprit , en moins de rien le Corps sera languissant & abbatu.

LA REFLECTION.

C'est ce qui m'oblige à vous dire , que vous devez agir de concert tous ensemble ; Estudier avec application la Nature , & renfermer vostre plaisir à vous soumettre à ses Loix. Que la Raison ne se laisse donc plus séduire à cet égard par ceux qui viendront pour luy en dire des nouvelles , comme s'ils en estoient mieux informez qu'Elle : Ce sont

des Flateurs, qui cherchent à chatouiller l'oreille, pour se rendre maîtres du Cœur. Qu'elle se souvienne sur tout que la Santé est libre & indépendante, & que vous devez faire tous vos efforts, pour la maintenir dans ces privileges, quand vous la posséderez.

LA RAISON.

Que j'estois aveugle, quand je m'imaginois, que le plaisir de la Reflexion estoit de mesler de l'amertume dans les douceurs. Qu'on ne pouvoit estre heureuse, quand on l'écouloit, & que c'estoit estre son Martyr de suivre ses conseils. Que j'ay de regret d'avoir aquiescé si longtemps, à tout ce qu'une Prevention mal-fondée, m'inspiroit en faveur de la Crapule & des Remedes. Pour reparer tous ces

N iiij

abus , & achever d'estoufer la la mes-intelligence , qui n'a que trop regné entre nous , soyons , je vous prie , liez plus estroitement les uns aux autres , pour nostre propre satisfaction , que nous ne le sommes pour nos interets , par les liens de la naissance. Comme nous n'avons qu'un Cœur & qu'une Bouche , n'ayons aussi qu'un desir & une volonté , & qu'on ne puisse plus nous voir , ni nous entendre , que tous ensemble & en Corps. Pour vous le mieux persuader , j'ay resolu , toutes les fois que le Sommeil s'emparera des yeux , & les Songes de la Teste , de me retirer dans le Cœur , pendant que tout le corps repose , hormis luy , afin de remédier , aux alterations du Corps , & aux dérangemens qui se font le long du jour.

LA REFLECTION.

Voilà une pensée & une résolution digne de vous, Vous couperez par ce moyen la racine à toutes les disputes qui renaissent de temps en temps au sujet de la prééminence du Cœur & du Cerveau ; & vous allez dans ce nouveau réduit , à l'ombre du Sommeil faire un bon usage du loisir qu'il vous donne.

LA RAISON.

Je vous le dis encore, je donneray la nuit à tout ce qui concerne le dedans de l'Estat, & j'employeray le jour à tout ce qui regarde le dehors. Je croy que le Cœur ne des-aprouvera pas ce Reglement ?

LE COEUR.

J'approuve tout. Je consens à tout. Mais je me meurs.

D'où vient que le Cœur sou-
pire? D'où procedent ces longs
baaillemens?

LE COEUR.

C'est qu'il passe chez-moy des
Esprits irritez, & les avis qui me
viennent des Regions du Foye &
de la Ratte, m'assurent qu'il y
en a d'autres qui mettent le trou-
ble par tout; & comme ils font
soulever le Diaphragme, cela fait
que je me meurs.

LA RAISON.

Helas! Tout est perdu, le Cœur
est sans mouvement.

LA REFLECTION.

Je connois la cause de ce desor-
dre, c'est un reste de dépit contre
la Sobriété. Ne vous en alarmez
point, tout ira bien dans la suite.

Quand les Mutins porteroient leur furie, jusqu'à causer une foiblesse au Cœur, il ne faudroit point s'en estonner; il arrive toujours quelque petite disgrâce dans les grands changemens; avant que tout soit remis en un estat naturel.

L'ESTOMAC.

Si on veut me laisser faire, je puis mieux que tout autre calmer promptement cet orage. On vient de me donner dequoy attirer & domter tous ces Mutins, qui ont dessein de monter à la Teste, sous la conduite de l'Insomnie, pour en deffendre l'entrée au Sommeil.

LA RAISON.

Je connois ce Chef de party, c'est un débauché, que la Prevention & l'Intemperance attirent parmi nous, & qui est cause de la pluspart des maux que nous

avons endurez. Son premier abord est agreable à la jeunesse, qui aime la joye & le plaisir; mais il est d'une tres-dangereuse consequence, de luy laisser prendre trop d'autorité, parce qu'il altere tout, & si l'Estomac peut nous en défaire, il ne nous rendra pas un petit service.

L'ESTOMAC.

C'en est fait, le feu de ces Esprits se ralentit, & le Sommeil qui s'avance les va tous mettre à la raison, afin de vous regaler d'une Feste, qui renferme tous les plaisirs qu'on peut souhaiter dans la vie. La Comedie seule est capable de vous ravir en admiration.

LA REFLECTION.

Je say ce que c'est, on vient de me l'apprendre. Et vous pouvez en dire quelque chose à la Raison, puis qu'elle n'y assistera pas.

La Memoire en a fourni le sujet à la Fantaisie, qui fait représenter la piece par la Troupe des Songes; Si on en doit croire l'Imagination, elle n'a jamais inventé de Decorations, ni de Machines si surprenantes, que celles-cy, & le tout pour exprimer notre heureuse & parfaite reconciliation. Que la Raison donc pour favoriser leur entreprise, se dispose, s'il luy plaît, à descendre dans le Cœur, afin que les Sens n'estant plus obligez d'agir exterieurement pour son service, le Silence & la Tranquilité secondent leur dessein.

LA RAISON.

Allons, chere Reflexion. Allons establir nostre séjour dans le Cœur. Permettons cependant à l'Imagination, & aux Songes de réjouir le Public, & laissons

la conduite de leurs yeux à la Fantaisie. Quand la Galere a vogué tout le jour, il est juste que les Forçats se reposent de nuit, si on veut, que le lendemain ils reprennent la rame, & s'aquient de leur devoir.

LA REFLECTION.

J'approuve la pensée de laisser reprendre haleine aux Forçats, & de permettre au Sommeil, & aux Songes d'adoucir leurs peines. Je louë aussi la liberté, que vous laissez à l'Imagination de faire ce qu'il luy plaist; il y a long-temps qu'elle est en possession de bannir le Jugement de l'Empire du Sommeil. Aussi rien n'est plus incompatible que le Jugement, & les Songes.

LE COEVR.

A quoy bon tant de discours?
Que nous importe quoy qu'ils fassent.

sent, pourvu que le Sōmeil apaise nos maux, & qu'il confirme nostre réunion. C'est ce que l'Estomac nous promet. Il sçait dans quels engagemens est le Sommeil, de rendre la Santé au Corps, & puis qu'il est déjà sur nos Paupieres, laissons-luy faire ses fonctions. Ce n'est pas une petite affaire de nous rendre la Santé. Attendons en repos l'effet de ces promesses. Tout le secret de nostre Medecine ne consiste qu'à remettre le Malade dans l'estat où il estoit avant que de l'estre.

LA REFLECTION.

On fait à sçavoir à tous les Habitans du petit Monde, qu'ils aient incessamment à se ranger sous les loix du Sommeil; afin que demain matin chacun soit en estat de retourner au divertissement de son exercice ordinaire, & d'y perseverer, jusqu'à ce que

160 DIALOGUE, &c.
les Muses viennent à l'entrée de
la nuit mêler quelque Sym-
phonie , aux douceurs & à la
liberté d'un honneste & sobre
repas.



DIALOGUE



DIALOGUE DIXIÈME.

*Le Sommeil rend la Santé
au Corps.*

LE SOMMEIL. LA SANTÉ.

LE SOMMEIL.



QUELQUE envie que
j'aye de vous entrete-
nir de ce qui se passe,
vous seriez encore dans
la Compagnie des Songes, si les
ordres pressans & réiterez de la
Raison & du Cœur, ne m'avoient
forcé de vous tirer de ces diver-
tissemens, pour vous en proposer
de leur part de plus solides.

LA SANTÉ.

A quoy pensez-vous d'écouter

O

ces Ambitieux ? Pour peu que vous deferiez à leurs sentimens, ils troubleront la tranquillité de nostre retraite, & ils vous banniront, comme ils ont fait autrefois de l'estenduë de vostre propre Empire. Vous savez quand cela vous arrive, que je n'y puis demeurer agréablement sans vous.

LE SOMMEIL.

Mais si c'est une necessité indispensable d'écouter les sentimens de la Raison, & de suivre les mouvemens du Cœur, le moyen de s'empescher de leur répondre ?

LA SANTE'.

Hé bien ? Il faut leur répondre, que ne pretendant rien aux Honneurs ni à la Gloire dont ils se repaissent, nous les supplions de ne point troubler les plaisirs innocens dont nous jouissons. Car la felicité de la vie, ne consiste pas moins à se passer de ce que l'on

n'a pas, qu'à sçavoir jouir de ce qu'on possède. Helas peut-on estre plus heureuse que je l'estois sans eux, quand vous avez commencé à me parler de leur part ?

LE SOMMEIL.

Sans doute que les Songes vous occupoient toute entiere, & qu'ils vous avoient donné quelque rôle agreable ?

LA SANTE'.

Il est vray, je croyois estre une Reine Amazone, qui retournoit victorieuse de ses Ennemis, mais sur le point d'entrer triomphante, au bruit d'une infinité d'acclamations, dans un Palais de Rubis, suspendu en l'air, que le Vent agitoit doucement, une frayeur m'a faisie ; & quoy que je fusse environnée de Joye, de Musique, & de Dances, rien n'a pû me rassurer que le Sommeil. Pour reconnoistre ce plaisir, il me sembloit que je vous revêtois de mes habits,

O ij

& qu'en même temps on nous lioit
estroitement l'un à l'autre avec
des chaînes de fleurs. Or quoy
que j'en fusse bien-aise, cela n'a
pas laissé d'interrompre mon son-
ge. Que croyez-vous qu'il signi-
fie?

LE SOMMEIL.

Cela se peut expliquer facile-
ment. L'Amazone c'est la Santé,
les Ennemis dont Elle triomphoit,
sont les Medecins & l'Intempe-
rance. Le Palais de Rubis, agité du
vent, c'est le Cœur où la Raison
veut que je vous meine, & les
chaînes qui nous estraignoient, ce
sont les embrassemens de nostre
séparation.

LA SANTÉ.

Vous voila plus entesté de la
Raison, qu'elle ne l'a esté de sa Fa-
vorite; & je prévois qu'il ne tien-
dra pas à vous que nous ne renon-
cions tous deux à nostre droit
d'indépendance, pour nous sou-

mettre à tout ce qu'il luy plaira.

LE SOMMEIL.

Non, non, mon empressement ne va qu'à vous instruire de ce qui vous regarde dans cette reconciliation & de vous en faire jouir.

LA SANTÉ.

Je croy en savoir autant que vous. Croyez-moy, laissons la Raison & le Cœur se tourmenter tant qu'il leur plaira à trouver des temperamens, pour reparer les défordres de leurs dissensions & demeurons en repos.

LE SOMMEIL.

Cela seroit bon, s'ils pouvoient executer sans vous, ce qu'ils résolvent ensemble. Ils sont si persuadez de la nécessité qu'il y a de vous avoir, qu'ils ne cessent point de m'envoyer Couriers sur Couriers, avec priere de rendre la Santé au Corps. Me refuserez-vous le plaisir de vous mener au Cœur, & de vous y voir triompher, com-

166 DIALOGUE,
me vous faites par tout où vous
vous plaisez.

LA S A N T É.

Pourquoy faut-il que je paroisse en des lieux où j'ay reçu tant de mauvais traitemens. Avez-vous oublié, que sans vostre protection, il y a long-temps que je ne serois plus ? Voulez-vous perdre ce que vous avez sauvé ?

LE S O M M E I L.

Non. Je ne veux point vous perdre, ny mesme vous exposer au moindre hazard. Il n'est pas question de vous mener au Cœur, comme autrefois avec tous les brillans de la Jeunesse, qui pourroient en effet causer vostre perte, ou du moins troubler vostre tranquillité. On vous y attend, sans ostentation & sans magnificence; on veut simplement vous faire connoître que la Raison n'est plus prevenüe contre vous, & vous donner toutes sortes d'assuran-

ces, qu'elle ne prononcera plus sur rien qui vous regarde, qu'après en avoir consulté la Reflexion & le Cœur.

LA SANTE'.

Mais si elle ne vous consulte pas, je n'en feray pas moins en peril. Non. Je ne veux point vous quitter. Je ne puis estre en feureté qu'avec vous. Pourquoi avez-vous tant de charmes? Pourquoi goûte-t-on avec vous tant de douceurs? Après m'avoir accoutumée à une vie tranquille & solitaire, voudriez-vous me remettre dans le trouble & dans la confusion?

LE SOMMEIL.

Toutes ces agitations que vous craignez, ne sont plus à redouter pour vous. On vient d'en séparer la peine, & on ne vous en laisse que le plaisir. Encore si ce plaisir vous cause le moindre dégoust, faites-moy signe de l'œil, & je vo-

leray à vostre secours. Quand mesme il ne vous arriveroit rien de fâcheux, ma tendresse ne me permettra pas d'attendre jusqu'à la nuit à vous rendre visite, j'iray vous dérober quelques momens sur le milieu du jour. Si les Festins & les Jeux qu'on vous prépare, ne m'empeschent de vous approcher.

LA SÂNTÉ.

Tous ces aprests dont vous parlez, au lieu de nuire à vostre dessein, vous faciliteront les moyens de l'exécuter. Je les previeudray mesme, si je puis, car je ne me plaist qu'avec vous, & sur tout à cette heure-là, quoy que les Medecins en puissent dire.

LE SOMMEIL.

Vous voila donc resoluë d'accorder à la Raison ce qu'elle desire de vous?

LA SÂNTÉ.

Quand la Raison formoit le dessein

sein de m'attirer dans le Cœur,
il falloit luy représenter combien
il est changeant & leger. Qu'a-
près le premier abord il ne me sen-
tira plus. En effet, il desire avec
passion ce qu'il n'a pas, & il ne
conte pour rien tout ce qu'il pos-
sede. En un mot il est si extrême en
toute chose, que ce qu'il fera pour
me réjoûir, ne servira qu'à m'alte-
rer, & peut-estre à me perdre.

LE SOMMEIL.

Toutes ces défiances cesseront
quand je vous auray dit ce qu'on
a fait sur cela, pour vostre seureté
& pour vostre gloire.

LA SANTE'.

Je ne veux rien sçavoir davan-
tage, vous voulez me livrer au
Cœur; Hé bien, je m'y abandon-
ne. Apprenez-moy seulement com-
ment je pourray résister à la dou-
leur de nostre séparation.

P

Si je pouvois comme vous paroître au jour, nous serions inséparables, mais estant destinez à estre quelquefois l'un sans l'autre, ne craignez pas que quelques momens d'absence puissent donner atteinte à une aussi estroite union que la nostre. Songez qu'il nous seroit honteux de ne souhaiter du repos & du plaisir que pour nous seuls. Cette pensée n'est pardonnable qu'à une folle Amour. Quelque peine donc que nôtre séparation nous cause, supportons-la constamment; & faisons tant de bien à tout le monde, que tout le monde nous aime autant, que nous nous aimons tous deux.

LA SANTÉ.

Achevons ce que vous avez commencé, allons nous rendre au Cœur.

LE SOMMEIL.

Vous me faites un plaisir sensible, mais permettez-moy de vous dire, que dans la reconciliation qu'on vient de faire de la Raison avec toutes les parties du Corps, il a esté arresté entr'autres choses: Que du moment que le Sommeil se feroit emparé des Paupieres, la Raison passera de la Teste dans le Cœur, afin de travailler là avec luy, à tout ce qui regarde le dedans du Royaume.

LA SANTE'.

Pourquoy a-t-elle choisi ce lieu & ce temps-là?

LE SOMMEIL.

Parce que la Nuit donne conseil, & que tout ce qui se passe dans le Cœur est plus secret qu'ailleurs.

LA SANTE'.

Cela doit bien rabattre de la présomption du Cerveau, qui se vantoit d'avoir seul l'avanta-

172 DIALOGUE
ge de servir de Siege à la Rai-
son.

LE SOMMEIL.

Ce qui le doit plus fâcher, c'est
qu'on parle de ne plus traiter chez
luy, que des affaires estrangeres.
Mais ce qui vous regarde uni-
quement, est que du moment
que le Réveil aura guidé la Rai-
son du Cœur, dans la Teste, la
Joye vous doit mettre en posses-
sion du Cœur, & confondant
vos talens avec les siens, il vous
fera permis de vous faire desirer &
cherir de tout le monde.

LA SANTÉ.

Malgré ma resignation à ne
vouloir que ce que vous voulez,
permettez-moy de vous dire
pour la dernière fois, que je ne
comprends pas comment il se peut
faire que vous m'aimiez, & que
vous me donniez à un autre?

LE SOMMEIL.

Je n'ay point parlé de vous

donner. Ce mot blefferoit nostre amitié, je me suis seulement engagé de vous laisser dans le Cœur, aussi long-temps que la Raison seroit dans la Teste. Car lors que de la Teste la Raison reviendra dans le Cœur, je pretens vous en tirer & ne vous point quitter, tant qu'elle y sera. Songez au plaisir que nous aurons alors, de nous rendre conte à loisir, de nos impatiences & de nos inquiétudes. Quelle felicité en nous promenant dans l'étendue de nostre Empire, de répandre par tout nos faveurs, faisant boire à longs traits à ceux que vous favorisez, les douleurs du dormir, qui chasse la lassitude du pied du Voyageur, & de la main de l'Artisan. Qui dépotille le Cœur de ses passions & l'esprit des soins les plus cuisans. Quand je prendray à tâche d'appaiser les douleurs aiguës, vous verserez un Baume salutaire sur

les playes les plus desesperées: Et tandis que je tiendray les chaînes des Esclaves suspenduës, vous leur donnerez des forces, pour les porter à leur réveil. Enfin, si quelque chose manque à ceux dont nous prendrons à tâche d'adoucir les maux & les ennuis, nous ordonnerons aux Songes de leur accorder de nuit, ce que leur mauvaise fortune leur refuse de jour.

LA SANTÉ.

Ainsi laissant par tout les marques de nostre inclination bienfaisante, on ne pourra pas nous reprocher, que dans nostre Empire il y ait des Malades & des malheureux: puis qu'ils ne souffriront point tout le temps qu'ils seront sous nostre domination. Mais pour achever de m'instruire de tous ces Reglemens, apprenez-moy ce que fait la Raison avec le Cœur.

LE SOMMEIL.

Ils ne font pas de nouvelles loix, mais ils font revivre celles qui estoient comme esteintes; Ils ont déjà arresté que pour peu que la Santé fût altérée, l'Estomac ne demandera rien; Que toutes les parties du Corps seront aux escoutes, pour entendre ce que la voix de la Nature prescrira, & en attendant cette inspiration, il sera permis aux parties surchargées de se soulager.

LA SANTE.

Comme il est jour, & que le Soleil va paroître, que fait la Raison pour se préparer au départ?

LE SOMMEIL.

Elle sollicite les Esprits, dispercez par le Corps, de se ranger à leur devoir, & considere avec plaisir, l'empressement qu'ils ont de remplir les organes des Sens, & toutes les facultez du Corps,

pouren faire les fonctions. Comme un General se divertit à voir au premier coup de Baguete ses Soldats bien disciplinez , fondre au Camp de toutes parts, courir aux Armes , & se ranger sous leurs Drapeaux , prests de donner au moindre signal.

LA SANTE'.

Quand tous ces Esprits sont rangez, comme ils le doivent estre, que fait la Raison?

LE SOMMEIL.

Elle part du Cœur, précédée du Jugement, environnée de Verus, & d'une infinité d'Esprits, comme on voit au Printemps, un jeune Exain d'Abeilles, voler confusément autour de leur nouvelle Reine.

LA SANTE'.

Vous me faites-là une peinture d'une Cour charmante.

LE SOMMEIL.

Cen'est pas tout, la Raison en

entrant dans la Teste, trouve d'abord toutes les Idées, qui sont les Habitans de cet Empire, rangées & distinguées, comme il plaît à la Réflexion d'en ordonner; & autant que le peut permettre, une multitude innombrable & un attirail infini, dans un aussi petit terrain que celui de la Mémoire.

LA SANTÉ.

Que vous me donniez de curiosité!

LE SOMMEIL.

Toutes ces Idées sont par Pelotons, semblables à la grappe d'un Exain d'Abeilles. Chaque Peloton est composé des Idées d'une même espèce ou approchantes, & tous ensemble sont rangés en l'air en forme d'Arc-en-Ciel; ce qui forme un des plus beaux spectacles du monde. Comme toutes ces Idées se repaissent du plaisir de voir leur Reine, elles s'efforcent toutes

d'occuper la superficie de leur Peloton, & les mouvemens qu'elles font pour en venir là, causent une diversité fort réjouissante.

LA SÂNTÉ.

N'est-ce que depuis que la Raison se retire dans le Cœur, qu'on la reçoit dans la Teste, de la façon que vous me le représentez? car j'en ay esté bannie si jeune, que tout cecy est pour moy une nouveauté.

LE SOMMEIL.

Cela s'est pratiqué de tout temps.

LA SÂNTÉ.

Où se retiroit donc la Raison, pendant que les Songes, sous votre autorité, occupoient la Teste, & dispoient du Corps?

LE SOMMEIL.

Les avis sont partagez sur cela, les uns ont crû qu'elle dormoit, d'autres qu'elle sortoit du Corps, pour aller visiter le lieu de son

Origine; pour moy je suis comme assuré qu'elle se renfermoit dans l'Entendement, afin de n'avoir aucune part aux desordres que la partie animale exerce quelquefois sous mon regne, de concert avec les Songes.

LA SANTÉ.

Revenons, je vous prie, à nos Idées. Que font ces petits Mirmidons quand ils aperçoivent leur Souveraine?

LE SOMMEIL.

Ils s'appliquent tous à l'observer, & suivant qu'elle est mélancolique ou enjouée, ils se revestent de joye ou de tristesse, & cela leur arrive autant de fois que la Raison change de face: si bien qu'on ne voit en aucun lieu du monde des Courtisans plus assidus.

LA SANTÉ.

Que fait la Raison en arrivant
là?

LE SOMMEIL.

Quelquefois elle fait la revue de ses Troupes, ordinairement elle se contente de voir les nouveaux venus, mais ce que je ne puis vous bien exprimer, & qui demande toute vostre attention, est, qu'à peine la Raison est-elle sur son Trône, environnée des Vertus, qu'elles deviennent toutes si resplendissantes, qu'il est difficile d'en soutenir l'éclat.

LA SÂNTÉ.

Je comprends fort bien que c'est le feu & la lumière de l'Esprit, qui tiennent lieu de Soleil dans ce petit monde, & que réfléchis-
sans sur cette nombreuse Cour, ils la rendent si majestueuse. Mais comment est-ce que la Raison agit dans les choses ordinaires?

LE SOMMEIL.

Soit que la Raison pense en elle-même, ou qu'elle fasse paroître au dehors, ce qui se passe

dans son interieur, elle se sert de deux Ministres. La Volonté en est un, qui preside à la source des nerfs, dans la disposition d'une personne qui joue du Clavestin : Et l'autre est la Memoire qui remuë d'une vitesse inconcevable les Idées qui sont par Pelotons. Cela supposé, quand la Raison agit, elle doit estre considérée comme faisant un recit de Musique, dont la Volonté & la Memoire font l'accompagnement. Par ce moyen, quoy que la Raison exprime, la partie du Corps qui a le plus de rapport à cette pensée, en est aussi-tost avertie par la Volonté, qui en touche les Nerfs. Et s'il y a quelque chose dans le passé qui quadre à cette pensée, la Memoire en rend les Idées presentes, que les Vertus tournent en tout sens, pour les mettre dans leur vray jour. Si bien que chacun a part au spectacle, &

rien n'est mieux concerté.

LA SANTE'.

Mais comment la Memoire peut-elle rendre presente une Idée, qui est confondue avec un million d'autres?

LE SOMMEIL.

De la mesme façon que dans une Armée rangée en bataille, il n'y a que le Soldat qu'on appelle qui réponde, ou ses Voisins pour luy.

LA SANTE'.

Vous me parlez-là d'une harmonie fort singuliere.

LE SOMMEIL.

Mais fort juste. Car le Jugement qui bat la mesure, marque les déterminations de la Raison, qui sont comme les fins de cadence, dans la Musique ordinaire; à quoy l'Organe de la voix qui est au dessous, répond de temps en temps, accompagnée du geste des mains & du mouvement des

yeux; qui tous ensemble tiennent lieu de Chorus, dans cette espece d'Opera.

LA SANTE'.

Cela est d'une grande discussion?

LE SOMMEIL.

Point du tout. Ce Manege se fait en un instant, & tous ces mouvemens sont plus prompts que les Eclairs.

LA SANTE'.

Les choses s'excutent-elles toujours avec toute la justesse & la promptitude que vous dites?

LE SOMMEIL.

Il est bien difficile dans une grande Symphonie comme cellecy, qu'il n'y ait souvent quelque chose de discordant. Il arrive mesme quelquefois que tout y est faux, à commencer depuis la Raïson, jusqu'à l'Organe de la Voix; Mais quand le mal n'est pas de durée, cela ne passe que

pour une broüillerie , dont on ne s'alarme point dans les grandes Cours, parce qu'elles y sont sujettes.

LA SÂNTÉ.

Mais quand ces broüilleries continuent?

LE SOMMEIL.

Tout est déconcerté, & l'Etat est en danger.

LA SÂNTÉ.

Quelle est la cause de ces contretemps, & que fait-on pour les éviter, & pour en arrêter le cours?

LE SOMMEIL.

Ces grands desordres n'arrivent guere, que lors que la Raison est entraînée par la violence de quelque passion dominante, qui partageant avec elle l'autorité Souveraine fait souffrir l'Etat, & le met souvent en danger, c'est ce que vous avez vû, tant que la Prevention a esté en credit.

LA

Que les Vertus n'arrestent-elles ce desordre à sa source? car ce n'est que pour cela qu'elles sont données à la Raïson?

LE SOMMEIL.

Y a-t-il quelqu'un qui exécute précisément ce qui luy est ordonné? Quoy que la Sageſſe tienne les Vertus attachées les unes aux autres, pour leur imposer la neceſſité de ne se hausſer, ni baiſſer; il eſt pourtant difficile, quand certain objet ſe preſente devant certaine vertu, qu'elle ne prenne le change. C'eſt ce qui fait que la Liberalité ſ'eſtend quelquefois juſqu'à la Profuſion, & que l'Oeconomie touche ſi ſouvent à l'Avarice.

LA S A N T E'.

Qui arreſte donc ces mouvemens impetueux?

Q

Les grandes Vertus , qui ont le talent de se rectifier , l'une par l'autre ; la Justice tempere la Force ; la Prudence modere le Courage : & la Raison mesme , a la Reflexion qui la conseille. Outre cela , la Pudeur a l'inspection sur toutes les Vertus , avec pouvoir de mettre en arrest , celles qui tombent en faute , les livrant à la Confusion , qui est une Geoliere impitoyable , qui les expose à la Honte sous un voile de pourpre , qui est parmy les Vertus , un supplice tres-sensible.

LA SANTÉ.

Que faudroit-il que la Raison fit , pour ne point tomber dans ces embarras ?

LE SOMMEIL.

Qu'elle fût indifferente , & qu'elle ne s'appuyast que sur la Simplicité & la Sincerité ; Qu'elle

le prît la Verité pour guide, & qu'elle ne retournaît point en arriere pour éviter l'affreux regard du Repentir. Qu'en parlant, le Cœur fût sur les lèvres, & que la Bonne-foy, se fit voir avec Elle, & avec Luy; comme une caution qui répond de tout, & qui les autorise tous deux.

LA SÂNTÉ.

J'admire tout ce que vous me dites; mais je ne comprends pas, qui peut vous en avoir tant appris?

LE SOMMEIL.

Je tiens cecy de la Reflexion, à qui j'aide souvent à mettre par ordre, ce qui se passe dans les assemblées dont elle garde les Archives. C'est ce qui fait que je demeure avec elle, jusqu'à ce que la Raison paroisse, & qu'elle se soit rangée dans la Teste avec toute sa suite, comme je viens de vous le dire.

Qij

LA SANTÉ.

Si je l'ay bien compris, je croy voir une foule d'Acteurs, qui remplissent la Scene d'un superbe Theatre, & qui attendent avec impatience qu'on ait levé la toile pour commencer leur rôle.

LE SOMMEIL.

C'est cela précisément, car aussitôt que l'Oeil ouvre la paupière, ils commencent à jouer, & je dispafois.

LA SANTÉ.

Encore que je croye cela au pied de la lettre, je n'oserois m'en vanter, car ce qui vient de vostre part, est sujet à passer pour des rêveries; parmi les gens éveillez.

LE SOMMEIL.

Que vous importe, quoy qu'on en puisse croire? la Verité n'a pas besoin d'Aprobateurs; Mais je

ne comprends pas à mon tour, ce qui vous a porté à me faire tant de questions; vous ne m'aviez jamais paru fort curieuse.

LA SANTÉ.

Ne vous en estonnez pas, tant que vous n'avez point parlé de vous défaire de moy, vous me teniez lieu de toutes choses. Presentement que vous me faites passer en d'autres mains, je ne veux pas qu'on puisse vous reprocher que vous ne m'avez rien appris. Dans la vérité, je suis fort ignorante. Je n'aime point la Science qui demande de l'Estude, & quand je n'ay point à me deffendre de l'Intemperance & de la Medecine, je ne songe qu'à la joye & aux plaisirs. Il n'en sera plus de mesme à l'avenir. J'ay déjà mille questions à vous faire, au sujet de la Raison & de sa Cour, que je veux connoistre.

Vous pourrez dès aujourd'huy
satisfaire vostre envie. Je say
qu'on vous mandera là haut, &
que la Raison s'estendra sur vos
louanges. Elle a mesme resolu,
pour vous bien regaler, de con-
fondre les Medecins en vostre
presence, afin de vous vanger de
tout le mal qu'ils vous ont fait.

LA SANTÉ.

Si leur défaite en vaut la peine,
nous en triompherons ce soir.
Mais ne vous appercevez-vous
pas que nous entrons dans un air
bien chaud, & bien agité?

LE SOMMEIL.

C'est que nous sommes tout con-
tre le Cœur, j'entens même la Rai-
son qui luy parle. Comme l'en-
trée m'en est defenduë, arrestons-
nous un moment, je vous prie,
à les écouter.

LA SANTÉ.

Je ne demande pas mieux.

*Suite d'un Dialogue de la Raison
et du Cœur.*

LA RAISON.

En effet, on ne peut trop bien reconnoître, le bon office que nous a rendu le Sommeil d'avoir protégé la Santé dans un temps, où je la persequois à outrance à force de bonne chere ; & de ce qu'il veut bien nous la rendre, aujourd'huy qu'il ne nous manque plus qu'Elle pour nostre felicité ; Que pourrions-nous faire par le Sommeil, en reconnoissance d'un si grand service ?

LE CŒUR.

Comme le Sommeil a donné retraite à la Santé, pendant les déreglemens du Corps, proposons à la Santé de rendre la pareille au Sommeil, quand le Corps, le fuit. Comme ils s'aiment tendrement, je ne doute point qu'ils n'acceptent ce parti avec joye.

LA RAISON.

Si cela est, pour les rendre inseparables, marions-les ensemble.

LE COEUR.

Cette proposition seroit admirable, s'il s'agissoit de les punir, & non pas de les recompenser. Croyez-moy, le joug n'est supportable à personne ; le plus beau Palais du Monde, dont la sortie nous est defenduë, est une Prison plus affreuse qu'un Cachot, dont la porte est ouverte. L'amour ne veut point d'autre contrainte, que celle qu'il s'impose.

LA RAISON.

Hé bien ! Je consens que l'Amour les lie de ses plus forts nœuds, aux conditions que le Sommeil & la Santé se voudront prescrire. Mais si j'en suis cruë, le Sommeil & la Santé ne feront plus qu'une mesme chose, que le Corps reverera sous deux noms diferens.

L E

C'est à dire que de jour ils paroîtront sous le nom de la Santé, & qu'on les reverera sous ce nom, tant que les yeux seront ouverts. Mais du moment que les Pauvres seront fermées, on ne considérera plus en eux que le Sommeil.

LA RAISON.

Agencez cela comme vous voudrez, je suis pressée de partir: je laisse à nos Amans cette porte libre, & vas sortir par l'autre; ma présence n'accommode pas toujours ceux qui s'aiment éperduement, je ne veux point les contraindre. Recevez-les, comme vous avez accoustumé de recevoir ce que vous aimez le mieux.

LA SANTÉ.

Voilà la parfaite explication de mon Songe, pour faire que de ma part il n'y manque rien, que je vous couvre de mon voile.

R

Vostre Songe veut encore que nos bras & nos mains soient les liens, & les chaînes qui nous rendent inseparables.

LA SÂNTÉ.

Ajoutez pour comble de felicité, que le Cœur en nous recevant, nous étreint & nous unit plus fortement, que tous les nœuds de l'Amour ensemble.





DIALOGUE ONZIÈME.

Toutes les parties du Corps de l'Homme, sont censées estre réunies icy sous le nom du Malade, qui garde ce nom à l'égard du Medecin, qui ne le croit pas guery.

LE MEDECIN.

LE MALADE.

LE MEDECIN.



UE voy-je dans ce bassin? Que d'impuretez? Que de corruptions? Je savois fort bien que vous ne m'échaperiez pas! A la fin je vous tiens, & vous voila où je vous demande.

R ij

LE MALADE.

Et moy aussi.

LE MEDECIN.

Vous avez raison, Voyez-vous
cét Orangé ferugineux, que je
touche du bout de ma houssine.
C'est la propre substance de la
vescicule du Fiel; Que cette
noirceur délayée qui est à costé,
nous assure bien de la desopila-
tion de nostre Ratte. Vous devez
estre bien aise?

LE MALADE.

Aussi suis-je.

LE MEDECIN.

Et fort soulagé?

LE MALADE.

Assurément.

LE MEDECIN.

Aprés avoir bien tourné & re-
tourné ce grand amas de matie-
res recuites, & de glaires fangui-
nolentes & conglutinées, je con-
clus, qu'il ne faut plus s'étonner si
nos Reins & nos Visceres, estoient

si fort engagez ; Nous voila, nous voila , Graces à la Medecine, dans le grand chemin d'une prompte guerison ; Ettrois ou quatre petites Potions subseqentes & diversifiées, suivant les occurrences du temps & de la maladie, nous vont decouvrir le fonds du sac, & nous rendre maistres de la tenacité de ce Mesentere. Hé bien, pauvre Cacochime, qu'en dites-vous ? Voudriez-vous avoir toutes ces ordures & ces poisons dans le Corps ?

LE MALADE.

Non, je vous jure, & c'est pour cela que je ne les ay pas pris.

LE MEDECIN.

Vous n'avez pas pris la Medecine que je vous ordonnay hier, pour ce matin ?

LE MALADE.

Non,

R iij

Quoy non? Ce que je voy est donc l'effet du Lavement du soir, & du Julep que vous pristez en vous couchant? Car ce dernier trouvant la Nature ébranlée par le premier, peut fort bien avoir expulsé ces loüables matieres; En ce cas là vous auriez bien fait de suspendre vostre purgation; encore que je sente dans ce bas ventre grande plénitude.

LE MALADE.

Contez que je n'ay rien pris du tout, & toutes ces Medecines, ces Juleps, & ces Lavemens, dont vous parlez; au sortir des mains de l'Apoticaire ont esté jettez dans le bassin de cette Chaise; il seroit inutile de vous dire l'effet que cela a produit, après le détail que vous en venez de faire.

LE MEDECIN.

Qu'est-ce que j'entens? Qui peut vous avoir empoisonné l'Esprit, au point d'avoir eu la pensée d'oser attenter contre mon Ordonnance?

LE MALADE.

Demandez-moy plutôt qui m'a donné un préservatif contre vos poisons. Car sachez que je ne pretens plus à l'avenir donner à corps perdu à travers les Saignées & les Medecines sans connoissance de cause.

LE MEDECIN.

Ha! Je commence à sentir qu'il y entre icy de l'Alchimiste, de l'Empirique, & du Charlatan. Nous verrons, nous verrons dans la suite comme vous vous en trouverez, & vous ferez trop heureux, après cette Escapade de recourir à nous, quand ces ignorans Bourreaux vous auront mis sur le bord de la fosse.

R. iij

Ils disent la même chose de vous, & avec justice; Car il est certain que depuis que la Faculté est convaincue que ces prétendus Empiriques font vivre ceux qu'elle avoit condamné à mourir, vous avez * arrêté entre vous, de ne plus abandonner vos Patients, que vous ne leur ayez donné, comme on dit, cent coups après leur mort; Et ce qui est de cruel, c'est que vous exécutez cette charitable résolution.

D'où vient cette belle humeur? Sans doute que vous avez mis le nez dans le livre de quelque * faux frère, qui aura eu la lâcheté de mettre en langue vulgaire, quelques secrets de notre Art.

* Arrêté de la Faculté fait au sujet de M. LAB. S. qui avoit guéri une personne de qualité, abandonnée des Medecins.

* Le Medecin charitable, & autres,

Mais-patience. Vous n'êtes pas encore où vous pensez. Si j'en suis crû , la Faculté inventera un nouveau Jargon , où personne ne verra goûte ; après quoy il nous fera permis de nous venger de qui nous voudrons.

LE MALADE.

Cela ne suffira pas , si vous n'ajoutez à ce nouveau Grimoire, une Declaration qui enjoigne à tout le monde, de se servir d'un Medicament que vous seuls pourrez distribuer. Pour estre encore plus assurez de vostre vengeance , & pour contenter en mesme temps vostre avarice , proposez de mettre la Pharmacie en parti : En sorte qu'on ne puisse plus acheter de remedes que chez les Apoticaire , qui auront un Tableau devant leur Boutique, où on lise en grosses lettres d'or.

BUREAU
DE LA FACULTE
DE MEDECINE,
POUR LA DISPENSATION
DE TOUTES SORTES.

DE PURGATIFS, VOMITIFS,
SUDORIFIQUES, DIURETIQUES,
ANODINS, &c.

LE MEDECIN.

Courage ! Quand les Enfans
ne peuvent cueillir les Noix,
ils y jettent des pierres. Je ne
veux pour rabatre ce caquet
qu'une legere Fluxion ou le
moindre ressentiment de Fièvre.
En attendant reformez vostre
plaidoyer, si d'autres que moy
vous entendoient, on se moque-
roit de vous.

J'en doute. Mais quand cela arriveroit, j'aurois compassion de ceux qui seroient dans l'erreur où j'ay esté. Il y a si long-temps que les Medecins se jouient de moy, qu'il me doit estre permis de railler d'eux à mon tour. Toutes ces découvertes & ces démonstrations du Bassin m'ont fait rire ; aussi quand je vous entens consulter tous ensemble, je croy voir les Quinze-Vingts, qui tirent au blanc.

LE MEDECIN.

A la fin, trop c'est trop, si je vous abandonne à vostre Sens-reproché, que deviendrez-vous pauvre malheureux, qui ne connoissez ni la qualité des Alimens, ni la quantité qui vous convient, ni le temps qu'il les faut prendre. Qui ne prevoyez non plus qu'u-

ne Beste les maux qui vous menacent : & ignorant l'usage des précautions, qui en peuvent détourner le cours, vous seriez exposé à chaque moment à toutes sortes de maladies, sans nostre prévoyance.

LE MALADE.

Comment osez-vous, vous vanter de pronostiquer l'avenir, vous qui ne devinez pas ce que vous voyez, touchez & sentez. C'est bien à vous à parler de Précaution. Vous qui la rendez si souvent perilleuse & mortelle.

LE MEDECIN.
Tout beau, vous dis-je, arrêtez-vous.

LE MALADE.
Non : le moindre des Animaux en fait plus que vous, sur le fait de se précautionner & de se nourrir : car sans user d'autre conseil, que de son Goust & de son Odorat, il évite ce qui luy

est contraire, & s'attache à ce qui luy est bon: Suposé mesme qu'il luy arrive de prendre plus de nourriture en un temps qu'en un autre; il en est quite pour estre un peu plus de temps sans y retourner.

LE MEDECIN.

Mais cét Animal tombe-t-il malade, il meurt comme une Beste, sans aucun secours?

LE MALADE.

Au contraire, pour peu qu'il soit indisposé, il se tient en repos, & cessant de manger il s'abandonne à la Nature; qui n'estant point traversée par les Medecins, ni interrompuë par leurs remèdes, le guerit, sans douleur aiguë: & le fait passer de la naissance à la vieillesse sans grande infirmité.

LE MEDECIN.

Je suis bien-aïse de voir l'homme se ranger avec les Bestes, &

soûmettre sa Raison à leur Instinct.

LE MALADE.

Ne le prenez pas là; Je ne croy pas estre plus habile pour la conservation de mon corps, que les Animaux le sont pour la conservation du leur. Si leur Raisonnement est court, il est solide: & si le nostre est plus estendu, il est plus chancelant. D'où je conclus, que s'il y a moins de rouës à leur Horloge qu'à la nostre, elle n'en est que plus juste; & toutes nos Sonneries & nos Réveill-matins, nos Minutes & nos Secondes, avec le lever & le coucher des Astres, ne servent qu'à nous déregler.

LE MEDECIN.

Avoüez qu'il y a bien du déreglement dans vostre Tymbre, Il faut de toute nécessité vous saigner * *Cito, Cito*, alternativement

* Toft, toft.

du pied & du bras, sans interruption.

LE MALADE.

Si la chose est si pressée, vous eussiez plutôt fait de dire des quatre * Arhes.

LE MEDECIN.

Vous riez, mais je neris pas : Et si ce n'est pas assez de vous saigner du bras & du pied, nous vous seignerons à la gorge, à la langue, & par tout où l'envie nous en prendra.

LE MALADE.

On a bien raison de dire qu'il vaut mieux faire ce que pratiquent les Medecins, que d'exécuter ce qu'ils ordonnent.

LE MEDECIN.

Voilà un prurit de Langue, qui marque certitude de détraction d'Organe, & un grand panchant à un prompt transport. Pour aller au devant de cette volubilité de

* Jambes, terme de Marschal.

Langue, & de cette fréquence de Pouls, procedons par voyes promptes & spécifiques. Viste donc qu'on coure au premier Chirurgien, qu'on chauffe de l'eau, qu'on prépare des bandes; sur tout rasons cette Teste, & appliquons dessus un Pigeon blanc fendu chaud & palpitant, avec toute sa plume, pour fortifier la débilité de ce Cerveau.

LE MALADE.

Si ce dernier remede est bon, il vous convient mieux qu'à moy, Mais c'est une chose étrange que défendant aux autres de faire du bruit auprès des Malades, vous frapiez si fort du pied, & ordōniez d'un ton si haut des choses qu'on ne veut pas faire. Je suis si fatigué de vous ouïr ordonner, & si rebuté de vous obeïr, que je veux commander à mon tour. Taisez-vous donc, ou je vous feray taire, car je suis icy le maistre.

LE

Quelle Petulence ! Le monde est renversé. Au feu, Au feu. Où trouverons-nous assez d'eau d'Enufar, & de sel de Saturne, pour arrester le bouillonnement & l'effet vefcence d'un Sang & d'une Bile, qui jettent feux & flâmes de tous costez. Tost, tost des Acides pour domter ces Alcalis ; Visite, qu'on prépare un bain de Frayde Grenouilles à la glace, pour joindre les remedes Topyques aux internes. Qu'on ait sur tout des Veaux & des Agneaux, car cecy ne se passera pas sans Transfusion.

LE MALADE.

Peut-on dire plus d'extravagances en moins de mots ?

LE MEDECIN.

Que d'eau de Veau & de Poulet, nous ferons passer à travers ce Corps, fans conter les Emulsions, les Apofemes & les Som-

S

nifères , qui precéderont l'usage du jus de Cerfeuil & du petit lait, avec la Fumeterre.

LE MALADE.

Si on en croit une secte de Medecins, toutes les maladies neviennent que de chaleur, & n'ont besoin que de saignées & de rafraichissemens. Consultez-en d'autres, ils vous diront que ces memes maladies ne procedent que d'extinction d'Esprits; & que bien loin de saigner, il faut fortifier & augmenter la Chaleur-naturelle. Ceux-cy ordonnent du Vin, des Cordiaux, de forts alimens, & de respirer un grand air. Ceux-là vous coupent d'abord les vivres, vous noient l'Estomac de liqueurs froides, de bouillons sans substance, & vous renferment dans un air étouffé; comme si un rafraichissement exterieur, estoit plus dangereux que ceux dont ils

nous remplissent le corps. Que faire dans ces contrarietez?

LE MEDECIN.

Vous confondez l'Ofensive avec la Defensive. Un Conquerant ne peut se signaler sans effusion de sang.

LE MALADE.

Il ne s'agit point icy de conquête. Je pretens que tout Malade est sur la défensive, & par consequent qu'il faut imiter ce grand Capitaine, *qui en temporisant rétablit la Republique.* D'ailleurs, comme le froid est le symbole de la mort, ne vaudroit-il pas mieux réveiller la chaleur naturelle que de la diminuer & de l'éteindre? Du moins je me trouve si bien de cette maxime que je veux demeurer comme je suis.

LE MEDECIN.

En quel estat croyez-vous estre?

LE MALADE.

Je vous le demande?

LE MEDECIN.

Comment le puis-je savoir, si
vous ne me le dites?

LE MALADE.

Vous n'en savez donc pas tant
qu'un Marechal, qui traite les
Chevaux, sans qu'ils fassent le re-
cit de leurs maladies?

LE MEDECIN.

Fi, fi, n'avez-vous point de
honte de dire de si grandes pau-
vretes. Je serois plus Insensé que
vous, si je relevois cette vieille
impertinence.

LE MALADE.

Laissez ces termes méprisans à
vos Physiciens, d'où on les a pris.
On ne s'en doit jamais servir
qu'à dire, Phy, Phy, de la Mede-
cine, & de tout ce qui la con-
cerne.

LE MEDECIN.

Ha, treve de Quolibets, je ne

me paye point de Balivernes, mais de solides raisons. Dites-moy donc sérieusement si vous le savez, ce que c'est que Nature & Maladie, vous qui vous mêlez d'en vouloir discourir. Car je veux vous confondre, au point de n'avoir pas le moindre petit mot à dire.

LE MALADE.

Il est bien aisé de vous contenter. La Nature & la Maladie font deux Chefs de partis contraires. Vous tenez pour la Maladie, & moy pour la Nature. Vous combattez pour la Mort, & moy pour la Vie.

LE MEDECIN.

Quoy je tiendrois pour la Maladie, moy qui fais consister la Medecine à luy faire la guerre?

LE MALADE.

Appelez-vous faire la guerre à la Maladie, de choisir le temps que la Nature est aux prises avec

elle, pour vous acharner sur elle-
cy, luy ostant son sang quand elle
demande des forces, & luy don-
nant des poisons à combattre,
lors qu'elle succombe sous son
averfaire. Ajoutez à cela que si
dans le fort de cette guerre, la
Nature dispose les choses à pou-
voir reprendre haleine; aussi-tôt
vous Vantousez, Scarifiez, Sondez,
Clysterisez, & faites tant que la Vi-
ctoire qui panchoit vers la Natu-
re, se tourne à la Mort.

LE MEDECIN.

Et que faites-vous, vous autres
pretendus Partisans de la Na-
ture?

LE MALADE.

Comme nous n'avons point la
vanité de luy rien ordonner, nous
nous contentons de luy envoyer
les secours qu'elle demande, &
sans nous embarrasser si l'Enne-
my est dans le sang, ou dans les
humeurs, quand nous avons bien

fortifié la Nature, nous sommes certains qu'elle triomphera du mal, parce qu'il n'y a que les forces de la Nature capables de dompter les maladies.

LE MEDECIN.

Qui en doute? Aussi ne tendons-nous qu'à ménager les forces du Malade, pour le faire venir * *gradatim* à la Santé.

LE MALADE.

Cependant vous pratiquez tout le contraire. Les Medecins font-ils appelez au commencement d'une maladie; ils viennent prevenus, que la Ville n'est remplie que d'ennemis; & dans cette pensée, ils font main basse en entrant sur tout ce qu'ils rencontrent, sans distinguer le bon du mauvais, ni l'innocent du coupable. Comme ils n'aspirent qu'à une entiere evacuation de la place, quand ils en sont venus à

* Par degrez.

bout, ils crient Ville gagnée, s'imaginant qu'il leur fera aussi aisé de la rétablir avec de nouvelles Colonies, qu'il leur a esté facile d'en chasser les vieux Habitans. Mais la terre des Cimetieres se leve en jugement contre ces mortelles pratiques.

LE MEDECIN.

Je voy bien que vous ne savez pas de quel bois se chauffent les Medecins, si vous les connoissiez mieux vous n'en parleriez pas comme vous faites.

LE MALADE.

Je les connois si bien, que je vous en feray, si vous le voulez, le Portrait en deux mots.

LE MEDECIN.

Voyons.

LE MALADE.

Ce sont des gens payez, pour entretenir de fariboles, le Malade qui les appelle, jusqu'à ce que la
Nature

Nature le guerisse, ou que les Remedes le tuënt.

LE MEDECIN.

Vous estes fou au suprême degré, & vous ne pouvez plus, sans miracle, guerir de vostre frenesie.

LE MALADE.

Je n'ay rien à craindre de ma maladie. Mais j'aurois beaucoup à apprehender des Medecins, si j'estois assez fou pour m'y fier davantage. Nommez donc comme il vous plaira la disposition où je suis, je n'en veux point sortir.

LE MEDECIN.

Voila la marotte du jour. Mais dites-moy, Pourquoi en voulez-vous tant aux Medecins?

LE MALADE.

Je n'en veux qu'à leur pratique. Je ne puis souffrir qu'ils en imposent insolemment aux Esprits cre-

T

dules, & que sous le voile de la Nature, ils suivent une tradition fautive, qui leur fait ordonner les mêmes choses dans toutes les maladies, sans avoir égard au Sexe, à l'Age, au Temperamment, au Climat ni à la Saison; & qui se confians sur ce que la Chancellerie ne les oblige point à prendre de Cire, ils tuent indifferemment amis & ennemis.

LE MEDECIN.

Vous nous croyez donc sans conscience?

LE MALADE.

Non pas tout-à-fait; mais il en pourroit bien estre de vos Consciences, comme des Chiens à qui vos Anatomistes coupent les *Nerfs recurrans de la gorge pour les empêcher d'aboyer.

* C'est une experience fort ordinaire.

LE MEDECIN.

Vous concluez de là qu'il en est de la Faculté, comme du * Vieux de la Montagne, & de ses Assassins: Je veux dire qu'Elle élève ses Enfans, si ce n'est pour se défaire de tout le monde, que c'est du moins dans la veüe de tuer methodiquement toutes nos Pratiques.

LE MALADE.

Non, je ne croy pas que vous les tuiez de dessein formé, vostre volonté n'a pas tant de part à ces meurtres, que vostre ignorance; & on est persuadé qu'il ne tient pas à vous, que vos Pratiques & leurs Infirmitez ne soient immortelles.

LE MEDECIN.

A vous entendre, on diroit que les Medecins n'ont jamais gueri personne?

* C'est une Histoire fort connue, dont il est parlé dans les Croisades.

LE MALADE.

Aussi ne font-ils pas faits pour guerir les Malades, mais pour consoler ceux qui survivent le mort.

LE MEDECIN.

Si pourtant il en falloit venir à une guerre ouverte contre les Heretiques en Medecine, comme vous, je ne demanderois pour les terrasser, que d'estre accompagné de ceux qui doivent leur vie à ma science, & à mes soins.

LE MALADE.

En cét estat, je vous tiendrois si mal accompagné, que je ferois conscience de mener avec moy un Second. Parce que les loix de l'honneur, ne veulent pas qu'on se batte deux contre un.

LE MEDECIN.

De l'air dont vous parlez, je voy bien qu'il ne tiendra pas à vous, qu'on ne nous bannisse une seconde fois de la Republique.

LE MALADE.

Cela ne seroit pas à faire, si on souhaitoit à présent, comme on faisoit alors d'avoir des Familles nombreuses en Enfans. Mais comme on n'estime heureux aujourd'huy, que ceux qui n'en ont guere, & que vous contribuez beaucoup à parvenir à cette felicité; on vous regarde comme un mal nécessaire: Aussi la mode veut-elle que chacun meure aujourd'huy de vostre façon. Pour surcroist de bonne fortune, les morts qui devroient vous prendre à party, ne sont point vindicatifs; & la Veuve & l'Heritier qui envisagent plus la succession, que la vengeance, vous laissent vivre en repos.

LE MEDECIN.

Voila nostre procès fait & parfait, & il ne manque plus pour nous pendre, que quel-

T iiij

qu'un qui en voulust faire la dé-
pense. Mais avez-vous oublié
cette belle Sentence * *Honora*
Medicum propter necessitatem.

LE MEDECIN.

Non. Et pour preuve de cela,
c'est qu'en Grec *Honorer un Mede-*
sin, c'est le payer, ce que j'ay
toujours fait pour vous confirmer
dans vostre Aphorisme * *Dat Ga-*
lenus opes. Mais n'avez-vous pas
remarqué aussi dans le mesme en-
droit, où vous avez pris vostre
belle Sentence, que le Seigneur
après avoir promis une longue vie
à ceux qu'il aime, ajoute que
pour se vanger de celuy qui l'o-
fence, il le fera tomber entre les
les mains des Medecins ?

LE MEDECIN.

Assurément, afin que le Me-
decin luy rende le bien pour le
mal.

* Honore le Medecin pour la necessité.

* Galien donne les richesses.

LE MALADE.

Si vous en croyez pourtant un
 * grand Commentateur sur ce
 passage, il vous soutiendra qu'il
 en est d'une maladie comme d'une
 procédure criminelle; Que le
 Malade en cette occasion, est le
 Patient, Que les Instrumens de
 Chirurgie & les Potions de l'A-
 poticaire sont les aprests de la
 Torture & de la Question; Que le
 Seigneur est le Juge, & le Medec-
 in le Bourreau.

LE MEDECIN.

Ces Docteurs s'imaginent qu'il
 en est des Livres qu'ils commen-
 tent, comme du son des Cloches
 à qui on fait dire tout ce que l'on
 pense.

LE MALADE.

Je pourois pour defendre ces
 Auteurs, vous accabler d'un
 nombre infini d'exemples incon-

* Corn. à Lapid, Ecclesiasticus c. 38. 15.

testables. Mais je me contenteray
de ces deux Vers.

* *Carnificum periere manu Rex
Anglus & uxor,
Sustulit hunc Cromwel, sustulit
hanc Medicus.*

LE MEDECIN.

Voila des citations dignes de
vostre emportement. Il faut a-
voüer que les Medecins sont bien
à plaindre : Quelques Miracles
qu'ils puissent faire, ils s'attirent
toujours plus de blâme qu'ils n'ac-
quierent de loüange, tant l'hom-
me est naturellement injuste &
ingrat. Quelqu'un tombe-t-il
malade? On nous envoie querir
avec empressement, & on nous
reçoit en triomphe. Est-on guéri?
On nous renvoie, & on nous

* Le Roy & la Reine d'Angleterre sont morts
par la main des Bourreaux. Cromwel en fit
mourir l'un, & le Medecin l'autre.

fuit, comme des misérables, & souvent sans nous payer. Si bien qu'après nous avoir reveré dans le commencement de la maladie, comme des Demi-Dieux, on nous regarde comme des Demons dans la convalescence.

LE MALADE.

Je ne demeure pas d'accord que vous soyez si fort à plaindre que vous le dites. Au contraire, je ne vois point de profession plus heureuse que celle des Medecins. Tuent-ils quelqu'un ? La terre couvre aussi-tôt leur crime ; La Nature fauve-t-elle un Malade de leurs mains ? Ils s'en font honneur ; & le Soleil éclaire leur prétendue victoire.

LE MEDECIN.

Quelle injustice ! Pouvons-nous guerir tout le monde ? les Hommes sont-ils immortels ?

N'y a-t-il pas des maladies incurables ? des morts subites, où on ne peut arriver à temps, & encore moins les prévoir. Que faire *
Contra vim mortis, non est Medicamen in hortis.

LE MALADE.

C'est vostre negligence, & non pas la maladie qui est incurable; si vous aviez bien étudié les Anciens & les Modernes, qui ont esté chercher la Nature, jusques dans son centre, vous conserveriez la Santé de ceux à qui vous ôtez la Vie; mais vous estes si opiniastres que vous aimeriez mieux mourir, que de souffrir l'usage d'un remede, dont Hippocrate & Galien n'auroient point parlé.

LE MEDECIN.

Ce sont encore de bons ignorans, que ces Chercheurs de

* Il n'y a point de remede dans les Jardins, contre la force de la mort.

Nature. Il n'y a pas un de ces Soufleurs qui n'ait plus de millions en teste, que de Sous en bourse. Aussi ne voyent-ils point de Malade, qu'ils ne s'imaginent que le Corps du Patient est un Fourneau; son Cœur un Creuset; son Sang & ses Humeurs le Soufre & le Mercure; & se servans en toutes occasions de leurs Pouxmons, comme de Soufflets; ils pretendent à force de babil, vous persuader que rien n'est plus aisé que de faire le Grand-Oeuvre; & si on ne les en veut pas croire, ils vous demandent un Escu pour avoir du pain. Je suis si fatigué de leurs impertinences & de vos folies, que je n'en veux pas ouïr davantage. Aussi bien mes autres pratiques ont-elles besoin du temps que je pers icy. Je crains sur tout pour des Convalescens afamez, dont le violent appetit pourroit bien nous joüer un mau-

vais tour. Les rechutes sont pires
que le mal.

LE MALADE.

Ne vous tourmentez pas, vos
Malades souffrent moins en vostre
absence, que lors que vous leur
faites tirer un pied de Langue,
& que vous leur pressez les Hy-
pocondres. A l'égard de vos Con-
valescens, vous arriverez assez
tost, pour leur confirmer, comme
la nouvelle la plus importante du
monde, qu'ils auront à dîner le
petit Potage que vous leur pro-
mistes hier; à quoy vous ajoutez
par une grace singuliere, la
permission de succer & de ma-
chonner de *petits* os de Veau, ou
de Poulet bouilli. Et pour com-
ble de faveur, qu'ils auront au
dessert une *petite* demi-pomme
cuite, ou un *petit* jus de Pruneau,
accompagné d'une tranche lege-
re d'un *petit* Biscuit. Tout cela

prononcé d'un ton goguenard, & d'un souris matois, qui n'est supportable qu'à une Nourrice, qui se radoucit, pour plaifanter avec son Marmot.

LE MEDECIN.

Je voudrois bien favoir, vous qui faites tant le capable, ce que vous voudriez qu'on ordonnast à un Convalescent?

LE MALADE.

De manger à sa faim, & de boire à sa soif de ce qu'il aime le mieux, quand mesme il luy feroit contraire, faisant mettre à table avec luy, le Goust, l'Apetit, & la Fièvre-mesme.

LE MEDECIN.

Ce seroit le moyen d'en faire mourir plus que nous n'en tiions, mesme à vostre conte.

LE MALADE.

Pardonnez-moy. Car je ne tiendrois pas un Malade au filet, durant tout le cours de sa mala-

die, comme je le laisserois boire & manger, il ne tomberoit pas dans cette faim canine, qui devore vos Convalescens, & si par hazard, il faisoit quelque petit excès, il luy seroit aisé de le reparer par la Patience, l'Exercice, & la Diete.

LE MEDECIN.

Ho, Ho. Que dites-vous de Patience & de Diete, * *Est arcanum non revelandum.*

LE MALADE.

Et pourquoy ne pas reveler ce secret, s'il est bon. Croyez-moy, fermez vos Escoles de Medecine, ou formez vostre Faculté, sur le modele du Parlement d'Angleterre ; Qu'elle consiste en une Chambre-Haute, qui fasse jeûner & languir de faim, les Mylors & les Riches, qui n'ont que trop mangé, quand ils se portotent

* C'est un secret qu'il ne faut pas reveler.

bien : Et que la Chambre-Basse, destinée au menu Peuple , luy ordonne de boire & de manger de bonnes choses. Faisant de l'Ordinaire du Riche, la Medecine du Pauvre ; & composant du Travail & de l'Abstinence du Pauvre , le Regime du Riche. C'est l'unique moyen de faire de belles Cures, & de vous remettre en credit.

LE MEDECIN.

Ce ne sera pas d'une Teste sans cervelle comme la vostre, que nous prendrons avis de ce que nous devons faire. Songez seulement que vous ne sauriez vous passer de nous ; & que si vous ne me faites presentement reparation d'honneur , je vous feray condamner à une amande honorable.

LE MALADE.

De quelle utilité croyez-vous estre à un Malade ? Vous estes à

son égard, ce qu'est un Passeport à un Marchand qui voyage, le long d'une Frontiere ennemie; S'il ne trouve personne son Passeport luy est inutile, & s'il trouve un Parti, se confiant sur son Passeport, il se jette estourdiement dans l'embuscade, & il est plustost tué, qu'on ne luy a crié qui vive? Cependant on en est quite, pour dire, que le Mort a tort, que son Passeport estoit suranné, & qu'il ne devoit pas s'y fier temerairement comme il avoit fait.

LE MEDECIN.

Que pretend conclure de là vostre Extravagance?

LE MALADE.

Qu'il en est des Medecins, comme des Garde - foux des Ponts, qui sont inutiles aux Passans qui n'approchent pas des bords.

LE

LE MEDECIN.

Vous estes inépuisable en outrage. Vostre Frenesie toutefois a des Symptômes si singuliers, que je veux l'observer jusques au bout, pour régaler le Public de l'Idée d'une parfaite folie.

LE MALADE.

Je ferois aussi volontiers un Recueil des Asneries de la Faculté, si sa Tyrannie ne s'estendoit point à forcer ceux qui parlent de la Medecine dans leurs Ecrits, à prendre son attache.

LE MEDECIN.

Pouvoit-elle moins faire pour arreter l'insolence de ceux qui publient que nous ne faisons que Saigner, Purger & Clysteriser.

LE MALADE.

Toutes ces defences n'empes-

V

chent pas, qu'on ne vous représente tous les jours sur le Theatre avec l'habit, le visage, le ton de voix, & la démarche qui vous est la plus ordinaire.

LE MEDECIN.

Tout ce que vous dites là, du Theatre, n'est qu'une chanson; nous en avons nous-mêmes fournis les Memoires; & quand vous divulgueriez tout ce que vous en venez de dire, cela nous inquiéteroit moins que le son des Cloches. Il n'y a que les veritez qui offensent, les Invectives & les Satyres ne peuvent donner d'atteinte à la Science, ni à la Sagesse, Adieu. Il faut vous rendre le bien pour le mal, je vas vous preparer moy-mesme un Elixir des cinq Ellebores, où je feray entrer l'Agaric. Le tout pour mettre un frein à l'intemperie de ce Cerveau debilité, si cela

n'opere ce que j'ay lieu d'en esperer, j'iray des Incurables vous retenir une Chambre aux Petites-Maisons, car vous me faites pitié.

LE MALADE.

Gardez vos Ellebores & vos Petites-Maisons pour ceux qui ont creance en vous. Vous savez qu'une Medecine est mortelle à un Corps sain, & quand je serois aussi agité que vous le dites, le meilleur rafraîchissement, c'est le repos. Je me l'ordonne donc, & le prens. Pour ce qui est de vous, je vous conseille de renoncer à l'Art que vous professez, puis qu'il est defendu de faire un Mestier qu'on ne sçait pas, & vous donnez tout entier à l'Estude de la Nature. Cét avis vaut mieux que tout ce que vous m'avez jamais dit. Je ne laisse pas de vous estre obligé de vostre

Y ij

compassion. Car c'est une chose rare de faire pitié à un Medecin, Adieu. Une autre fois, vous n'en ferez pas quite a si bon marché.





DIALOGUE DOUZIE'ME.

Le Medecin dont on a parlé dans le Dialogue precedent, après avoir cherché long-temps la Nature, la trouve parmi des Sauvages, il luy parle, & se range sous ses Loix.

LE SAUVAGE. LE MEDECIN.

LA NATURE.

LE SAUVAGE.

IE comprends fort bien que ce que vous nommez *Nature*, est ce que nous appelons *l'Ame-du-Monde*. Mais ce n'est pas à moy à vous tenir compte de tous les pas que vous avez faits sans la rencontrer. Pour avoir

quelque accès auprès d'elle, puis-je en droit de luy faire faire ce que vous voulez ? Vous m'avez demandé à venir dans les lieux où nous avons accoustumé de luy parler, & de la consulter ; Nous y voila. Si la Nature a en horreur, ou vostre personne ou vostre profession, puis-je la forcer à vous répondre ?

LE MEDECIN.

Non. Mais si par hazard ma profession luy déplaît, ce que je ne croy pas, je veux bien m'en défaire. Tenez, voilà ma Robe, mon Bonnet, & mes Licences de Docteur, qui font toute ma Science, ma Dignité, & mon Patrimoine. Je luy en fais de bon cœur un Sacrifice, & croiray avoir remporté la Victoire, si elle daigne me parler, après avoir triomphé de mes dépouilles.

Que tout cét appareil fastueux, qui vous rendoit si redoutable, est superficiel & léger. Que les Hommes sont aveugles de n'avoir pas aperçu, à travers cét extérieur de Pourpre & d'Hermine, l'inutilité de ce qui estoit dessous.

LE MEDECIN.

Telles que sont ces Dépouilles, je les quite sans regret, & je les consacre avec joye à la Nature; après cela, je ne voy rien qui la puisse empêcher de m'accorder ce que je demande. Car nous ne sommes pas si inutiles que vous dites, les plus grands Rois nous recherchent, & nous consultent à tous momens.

LE SAUVAGE.

Tout cela peut estre; Mais je juge par vos discours qu'il faut avant toute chose que je vous donne un coup d'Epingle dans la

Teste, pour en faire sortir la presumption & la vanité, dont elle est pleine. Tenez-vous bien.

LE MEDECIN.

Ouf. Vous me blesez.

LE SAUVAGE.

Ecoutez, comme le vent sort avec violence ! Voyez comme l'air est obscurci des vapeurs que vous exhalez. N'y portez pas la main que toutes ces malignez ne soient dehors.

LE MEDECIN.

Helas ! Que je suis surpris. Je croyois avoir une Teste : & je sens que ce n'est qu'une Vescie. Fermez, je vous prie cette ouverture, que je ne m'en aille tout en fumée.

LE SAUVAGE.

Je m'en garderay bien. Vous-driez-vous ressembler à la plupart des hommes, qui portent des Balons au lieu de Testes ?

LE

Non. Je m'aperçois que j'avois besoin de cette operation; mais j'en fay, qui en ont encore plus besoin que moy.

LE SAUVAGE.

On vous apprendra à la faire, non seulement à la Teste, mais à la Langue, au Cœur, & ailleurs; car tout le Monde n'a pas le vent en mesme endroit.

LE MEDECIN.

Que je suis surpris de vous entendre, je croyois tout savoir, & je voy que je ne fay rien.

LE SAUVAGE.

J'attendray à vous loüer de cét aveu sincere, que vous ayez mis ce bras gauche, & cette jambe droite en liberté. Vous cachez des gouffres sous ces bandages, ou un infinité d'esprits se corrompent & se perdent. On veut icy, que tout soit libre & sans contrainte.

X

LE MEDECIN.

S'il faut que ces Fontaines tarissent, je suffoqueray dans un moment, accablé d'humeurs.

LE SAUVAGE.

Quelle rêverie ? N'avez-vous pas assez d'Emonctaires sans en augmenter le nombre ? Dequoy sera composé le courant de vos Rivieres, si necessaire au commerce de la vie, si vous en détournez les ruisseaux ? Quittez, quittez aussi ces Plastrons, & ces Ceintures, sous pretexte de réchauffer vostre Estomac, & de rafraîchir vos Reins, & vous jetez nud dans cette Fontaine.

LE MEDECIN?

Quoy, tout nud ?

LE SAUVAGE.

Que craignez-vous ? Voila bien des façons ? Courage. Presentement que je vous ay fait faire le plongeon, & boire de nos Eaux mangez de ce fruit, me

dites comme vous vous en trou-
vez ? Je suis bien trompé , où
vous allez changer de langage.

LE MEDECIN.

Helas ! Où suis-je ? Je ne me
sens pas de joye , mon cœur vole ;
Mais que voy - je ? Ma vieille
peau tombe ; Une chair d'Enfant
succede à mes Rides ; des che-
veux noirs font tomber mes che-
veux blancs. Quelle vigueur !
Quelle force ! Que je suis aisé.
Que j'ay de plaisir. J'avois tou-
jours cru que la Fontaine de Jou-
vence estoit une chimere, cepen-
dant je l'ay trouvée , Qui l'auroit
cru ? Mais qui en pourra dou-
ter , en me voyant si jeune & si
frais !

LE SAUVAGE.

Ajoutez que toutes ces mer-
veilles & tous ces avantages , ne
vous ont pas coûté la moindre
petite Saignée , n'y rien d'apro-
chant d'une Medecine.

X ij

LE MEDECIN.

Au contraire, je n'ay rien pris,
qui ne m'ait paru encore plus de-
licieux que salutaire.

LE SAUVAGE.

Puis que vous estes persuadé
de ces veritez, où pouvez-vous
mieux eriger le Trophée de vos
dépoüilles que sur cette Monta-
gne-cy, d'où on découvre tout le
Monde? Servez-vous pour cela
des branches de ce bel Arbre, qui
tient lieu de parasol à la source
de ces Eaux salutaires, & qui
répandant son ombrage tout au-
tour, nous fait jouir avec plaisir,
de l'agréable verdure qui cou-
ronne ses bords.

LE MEDECIN.

Je le veux. Car je ne doute
point que de tous les lieux où la
Nature se plaist, celui-cy ne soit
le premier par toutes les merveil-
les qui s'y rencontrent. Les Plan-

tes ne se contentent pas de se presser de tous côtez, pour nous dérober la veüe de la Terre, Elles poussent encore tant de Fleurs, qu'il semble qu'Elles s'efforcent de ravir l'un à l'autre, la gloire de plaire aux yeux, & de parfumer les Airs. Que les Zephirs & les petits Oyseaux qui se joient dans ces buissons, font de charmans Concerts. Je suis transporté de joye. Je suis penetré de plaisir. Rien n'égale ma felicité.

LE SAUVAGE.

Plus vous exprimez vostre ravissement, & plus j'admire avec vous la vertu de nos Eaux, & l'excellence de nos Fruits. J'espère aussi que vous n'en demeurerez pas là, & je prévois qu'après ce premier mouvement, dont vous n'avez pas esté le maistre, vous obtiendrez ce que vous fouhaitez depuis si long-temps.

X iij

LE MEDECIN.

Voilà mes dépouilles placées;
 Vous semblent-elles bien de la
 sorte? & approuvez-vous ces deux
 mots que j'ay mis sur la branche
 qui les soutient.

DEPOUILLES
 DE LA VANITE',
 CONSACREES
 A L'AME-DU-MONDE.



LE SAUVAGE.

De la Vanité. Cela ne suffit pas.
 Puis que vous avez dit, en arri-
 vant icy, que vous estiez de la
 Faculté de Medecine, il faut le
 mettre dans l'Inscription, en
 Grec & en Latin; car on dit que
 vous n'excellez qu'en cela.

LE MEDECIN.

Voulez-vous me desespérer,
après m'avoir donné tant de sujet
de me louer de vos honnestetez.
La Vanité & la Faculté n'est icy
qu'une mesme chose. Puis à quoy
serviroit ce Grec & Latin, si per-
sonne ne l'entend en ce País?

LA NATURE.

Ne changez rien à l'Inscri-
ption: J'en suis contente.

LE MEDECIN.

Qu'ay-je entendu?

LA NATURE.

Tu as entendu ce que tu
appelles l'*Ame-du-Monde*, qui
touchée de ton aveu, ay re-
solu de répondre à tes deman-
des. Parle seulement en peu de
mots, sans façon, & sans préam-
bule.

LE MEDECIN.

D'où vient que les Hommes,
depuis quelque temps ont un tel
mépris pour la vie, qu'ils ne veu-

X iij

lent plus se servir de Medecins ?

LA NATURE.

C'est que les Hommes aiment à vivre, & que les Medecins les tuent.

LE MEDEGIN.

Je croy bien qu'un Homme de bon sens, qui a étudié ses complexions, peut dans le courant ordinaire de la Vie, se passer de Medecins ; car pour peu qu'on roule dans le petit cercle de nos façons de faire, il est aisé d'observer, que ce sont toujours les mêmes Révolutions.

LA NATURE.

Si la Vie ne consistoit qu'à faire plusieurs tours dans un même cercle, il arriveroit qu'au lieu de retourner en Enfance, on reviendroit en Jeunesse. La Vie n'est pas ce que tu penses. Quand j'allume une Lampe, je l'emplis d'Huile, & j'en laisse la

conduite à la Raison, qui la défend de tous les accidens à quoy elle est sujette. Je luy permets mesme de disposer de sa Méche, comme il luy plaît ; & delà vient que ceux qui la mettent en double, l'ont bien plutôt consumée, que ceux qui la partagent par filets.

LE MEDECIN.

C'est ce que nous disons aussi qu'on ne peut trop bien conserver l'Humide-radical dont vous parlez, comme d'un huile & d'un baume, & je juge par là que nous nous conformons en tout avec vous.

LA NATURE.

Et moy je juge par ton discours que nous ne nous conformons en rien du tout. Qu'on luy donne encore un coup d'Epingle, pour évaporer ce reste de vanité.

LE MEDECIN.

Du moins nous avons cela de

commun avec vous que nous allons guerir le Malade qui nous appelle.

LA NATURE.

Qu'on fasse un Crible de la peau de sa teste, s'il persiste dans ses folles presomptions. Ignorest-tu que j'abhorre le sang, & as-tu oublié que les Medecins en sont alterez? Qu'ils ne vont qu'à main armée chez le Malade, semant l'épouvante par tout & traînant la Mort à leur suite?

LE MEDECIN.

Et comment y allez-vous?

LA NATURE.

J'y suis, avant que le Malade, qui ne me sent pas, m'y appelle; j'infinie de moy-mesme dans son cœur, un rayon d'esperance & de joye; & si on ne traverse point l'envie que j'inspire au Malade, je luy fais voir à ma suite la Santé, que la Patience amene.

Qui oseroit vous traverser?

LA NATURE.

Un Medecin comme toy, qui ne connoissant ni la maladie, ni les remedes qui luy conviennent, s'occupe auprès du Malade à faire l'office d'un mediocre Cuisinier, ordonnant d'un Bouillon, d'une Gelée & d'une Tisane, comme si tu prenois à tâche d'ajouter au dégoust de la maladie l'usage de tout ce que le Malade a en horreur.

LE MEDECIN.

Peut-on d'abord rien faire de mieux, que d'user d'alimens légers & de remedes benins en attendant que nous ayons observé dans les jours Critiques ce que vous voulez faire. Après quoy marchant sur vos traces, nous en venons aux grans Purgatifs. Car il est de la prudence de ne rien precipiter d'abord.

LA NATURE.

Quand quelqu'un tombe, peut-on trop tost le relever? Avouë de bonne foy, si tu veux que je t'instruise que c'est ton' ignorance, & non la maladie qui te force à temporiser.

LE MEDECIN.

J'avouë que dans le commencement d'une maladie, nous n'avons que des notions tres-confuses du mal & des remedes qu'il y faut apporter; ainsi vous me feriez une grace sans pareille, si vous aviez la bonté de m'apprendre de quelle sorte les Creatures agissent depuis leur naissance jusqu'à leur mort.

LA NATURE.

Il faut pour cela que tu t'adres-
ses à l'Agent que j'ay dans cha-
que Creature. C'est luy qui la di-
rige à la fin que je me suis propo-
sée pour Elle, & il en dispose sè-

absolument qu'Elle ne subsiste que par luy.

LE MEDECIN.

Ce que vous nommez Agent, est-ce, ce que nous appelons Raison dans l'Homme; Instinct dans les Bestes, & Vertus dans les Plantes?

LA NATURE.

Ce que je nomme Agent, c'est moy-mesme. J'anime & dispose la matiere suivant des Intentions & des Idées qui ne te sont pas connues. Si bien qu'un mesme Esprit meut toutes les diferentes specifications du monde, comme un même vent fait jouer tous les differens tuyaux d'une Orgue.

LE MEDECIN.

J'avois crû jusqu'icy, que l'Animal n'estoit qu'un arangement de parties, dont tout l'artifice consistoit en de certains ressorts, qui le faisoient mouvoir, sans qu'il fût susceptible de douleur, ni de joye.

Supposé que cela soit, apprend moy qui a fait cet arrangement de parties ? Qui le met en mouvement ? Car il n'y a point d'effet sans cause, ni de mouvement sans moteur. Si tu répons que c'est moy ; Qui t'a revelé que je suis composée de parties Pointuës, Globuleuses & Cannelées ? Et qui t'a donné le pouvoir de me mesurer par cercles & par quarrez, comme si j'estois une dépendance des Mathematiques, Moy qui informe tout ce qui est renfermé dans les Elemens.

LE MEDECIN.

Inspirez-moy donc, cōme il faut que je parle pour ne vous point déplaire, je veux faire précisément tout ce qui dépendra de moy pour vous bien connoître.

LA NATURE.

Si tu m'estudies, tu me connoîtras, autant que l'Homme en est

capable, & qu'il en a besoin. Mais ne crois pas en venir about, tant que tu ne verras point des yeux de l'Esprit, ce que renferment les Elemens. Car les Elemens que tu vois, ne font à parler proprement que l'Ecorce des Elemens, d'ont je me sers pour composer les Creatures. N'as-tu jamais remarqué, que du moment qu'une Creature est morte, si on permet au Feu de renvoyer les parties qui la composoient chacune en leur place, il ne te restera qu'un peu de cendre, tout le reste se dérobant à ta veuë, rentre dans le sein des Elemens, d'où je l'avois tiré.

LE MEDECIN.

Ce qui me paroît des Elemens est, qu'ils se font une guerre continuelle, soit qu'ils agissent d'eux-mêmes, ou par le moyen de cet Esprit universel dont vous parlez, qui inspire la même

diffention entre toutes les Creatures.

LA NATURE.

Cet Esprit est si ennemi du désordre & de la destruction, que du moment qu'il est uni à une nouvelle Creature, il se revest en mesme temps pour elle d'un Amour si violent, qu'il ne s'applique plus uniquement qu'à la conduire à la fin que je luy ay déterminée: Et quoy que pour la perfectionner, l'entretenir & la défendre, il faille employer une infinité de moyens differens, & mesme de ruses & de stratagèmes nouveaux, il n'oublie rien de ce qu'il faut faire pour s'aquiter de ce qui luy est prescrit, parce que rien ne le peut détourner de son devoir. Mais comme cette Amour propre pourroit rendre la Creature si farouche qu'elle deviendrait indépendante du lieu de la société. Je luy impose la nécessité d'avoir besoin

besoin d'un autre pour se perpetuer.

LE MEDECIN.

Je ne comprends pas, comment un mesme Esprit peut agir en même temps en tant de manieres differentes & opposées; & ne conçois pas non plus, quelle est cette matiere qui se dérobe à nostre veüe, & dont vous vous servez pour cōposer toutes les Creatures.

LA NATURE.

Pour comprendre l'un & l'autre, considere ces Vapeurs qui s'élevent de la Mer. Admire la beauté des nüages qu'elles composent; qui après s'estre long-temps promenez dans l'air, au gré du vent, pour estre mieux imbûs & penetrez des rayons du Soleil; A la fin ne pouvant plus supporter le poids des riches dépouilles dont ils sont chargez, Voyez comme ils retombent en pluye douce sur la terre alterée; qui en

Y

reconnoissance de cette faveur exhale un parfum plus délicieux que celui des Fleurs. A peine ces Eaux tant souhaitées ont-elles défaluté les Champs & les Jardins, qu'ils produisent presque autant de différens effets, que ces nuages renfermoient de gouttes d'eau. Cependant ces gouttes d'eau viennent-elles à se rejoindre, elles se rassemblent, regagnent la Mer, & se dépouillant de leur limon elles reprennent leur salure. Si je puis donc par l'entremise de la plus grossière partie des Elemens, produire tant de merveilles, juge quel est l'Esprit qui les anime & qui les tient en mouvement.

LE MEDECIN.

Il me semble que ces Eaux & ces Rosées, ne font simplement que rafraîchir & humecter la Terre, sans rien contribuer de plus aux productions dont vous parlez.

LA NATURE.

C'est que tu ne portes pas ton Esprit au delà de ta veüe. Considere que les Vertus des rayons du Soleil pour estre entraînées sous terre par les pluyes, ne perdent pas la disposition qu'elles ont de regagner le lieu d'où elles viennent. A mesure donc que ces Eaux se filtrent en penetrant les terres, ces sortes d'Esprits se dégagent & se détachent. Que si en s'élevant ils rencontrent quelque semence ou quelque jeune racine, ils s'y attachent cōme à un chemin disposé à leur faire regagner avec facilité la region de l'Air. Mais tous leurs mouvemens & toutes leurs agitations, dans ces semences & dans ces racines, au lieu d'ouvrir leurs prisons, alongent leurs chaînes, & ne servent qu'à faire les diferentes extensions & les divers accroissemens, des Sim-

Y ij

ples, des Arbres, & en un mot de toutes les Creatures.

LE MEDECIN.

J'admire ce que vous me dites, quoy que je ne le comprenne pas fort bien.

LA NATURE.

Il ne faut pas que tu t'en étonnes, le Corps Humain n'est pas un vaisseau assez solide, pour renfermer un Esprit qui contiendrait la Science. Tu n'es capable d'en recevoir qu'une legere teinture, parce que les Hommes ne sont remplis que d'Opinions.

LE MEDECIN.

Mais n'y a-t-il pas de la science mêlée dans nos Opinions?

LA NATURE.

Si les Opinions des Hommes renferment de la science, il en est de cette Science-là, comme des feux Follets dans une nuit obscure, dont la clarté sert plus à égayer les Voyageurs, qu'à redresser

ceux qui en sont égarez. Au lieu qu'il en est de la Science dont j'entens parler, comme des Rayons du Soleil, qui brûlent tout ce qu'ils touchent pour peu qu'on en rassemble.

LE MEDECIN.

Nos Opinions sont pourtant fondées en Raison, qui part de nostre Intelligence.

LA NATURE.

Si l'Homme avoit une Intelligence la Raison luy seroit inutile. L'Homme est un Aveugle à qui l'art de raisonner tient lieu de Baston pour se conduire. Delà vient, qu'il ne fait que tâtonner toute sa vie, sans estre jamais assuré de rien.

LE MEDECIN.

Quel jugement faut-il donc que je fasse de tous ces grands Hommes, qui ont laissé des Ecrits remplis d'un si profond savoir, qu'on ne peut rien découvrir de

nouveau dans la Theorie, ni dans la Pratique de nostre profession, qu'on ne trouve dans leurs Ouvrages, pour peu qu'on les creuse à fonds.

LA NATURE.

La Science de tes Docteurs, dont tu fais un si grand cas, n'est qu'une Perspective en peinture: plus on approche du Tableau, plus on se détrompe; le touche-t-on, on revient à l'instant de ces Lointains infinis, ou la veüe se perdoit. Et pour achever de rompre le charme, si tu grates la toile, tu trouveras en découvrant le fil, que ce que tu prenois pour un Enfoncement veritable, n'en a plus mesme les apparences.

LE MEDECIN.

Mais pour en revenir à vostre Science, ne pourriez-vous point en temperer les rayons, de manie-

re que j'en pûsse ressentir quelque douce influence?

LA NATURE.

Cela ne se peut faire au sens que tu penses, qui est de connoître une chose par elle-mesme.

LE MEDECIN.

Que pouvez-vous donc faire pour moy?

LA NATURE.

T'apprendre que j'ay renfermé dans chaque espece de Creature, une simple Raison, ou un Art de vivre, qui luy tient lieu de savoir-faire pour subsister. Or j'ay de telle sorte diversifié ce Talent, que pas un art de vivre, n'est semblable à l'autre : Jusques-là qu'un mesme art de vivre, dans une mesme espece de Creature, a ses pratiques diferentes, selon les Païs, les Saisons & les Cas-fortuits qui se rencontrent. Cependant tous ces arts de vivre, partent tous d'une mesme source & s'y réunissent.

LE MEDECIN.

J'avois toujours oüy dire que la Nature estoit simple & sans art.

LA NATURE.

Je ne suis point sans art, mais je suis sans artifice: Car j'appelle *Art-de-vivre*, la Lumiere naturelle que je donne à chaque Creature, pour se conduire & pour se gouverner, pendant la durée de sa composition.

LE MEDECIN.

C'est à dire, que vous départez plus ou moins de cette Lumiere à chaque espece de Creature, suivant l'inclination que vous avez pour elle, & que delà procedel'inégalité qu'on y remarque.

LA NATURE.

J'aime également toutes mes productions, & les Vertus & les Merveilles qu'elles renferment au dedans & qu'elles étallent au dehors, pour estre diferentes & opposées, ne cedent en rien les unes
aux

aux autres. Y a-t-il rien, par exemple, plus salutaire, ni moins corruptible que l'Or ? Cependant la grande nécessité que les Hommes ont du Fer, est cause que celui-cy ne leur est pas moins recommandable que le premier. Void-on rien sur la Terre, qui soit plus rempli d'effets incompréhensibles que la Pierre-d'Aymant ? la moindre Semence qui germe, qui croist & qui retourne en semence, est encore un plus grand sujet d'admiration. Car afin que tu le saches, les Simples que tu foules aux pieds, sont autant de Boites précieuses, peintes & figurées différemment, qui renferment autant de divers Trésors.

LE MEDECIN.

Quoy vous ne mettez point de différence entre un Insecte, qui naist d'une matiere corrompue, & un Animal parfait qui vient de generation ?

Z

Tu parles de corruption sans la connoître. Tout s'engendre & naît d'une mesme sorte, une Creature n'a point en cela à se glorifier plus qu'une autre. A l'égard des Insectes que tu méprises à tort, mon Art de vivre y paroît mieux concerté & mieux suivi, que dans les Animaux d'un plus grand Volume. Car tous les Animaux qui ne peuvent, sans le secours de leurs semblables, pourvoir à leurs besoins ni à leur sûreté, se tiennent unis entr'eux, travaillent de concert & vivent en commun. C'est ce qui fait qu'une société d'Abeilles ou de Fourmis, & mesme de * Castors ou de

* Voyez ce qu'a écrit des Castors, un Auteur digne de foy, qui a demeuré plus de 50. ans en Canada, & qui vit encore; Et ce que d'autres nous ont appris des Boubas ou Blereaux de l'Ukraine; Vous remarquerez que ceux-là se font des Dignes étonnantes & des Maisons à deux Estages; & que ceux cy se défendent en Corps, de ceux de leur El-

pece qui leur font la guerre, en mettant en pratique une partie de nostre Discipline Militaire. Je ne parle point des Abeilles, de leurs Cellules ni de leur Police & économie, car cela est connu de tout le Monde.

Blereaux, produisent des effets bien plus dignes d'admiration que tout ce que peut faire un Cerf ou un Sanglier, un Tygre ni un Lion, qui menent une vie oisive & solitaire dans l'obscurité des Antres & des Bois. Sans se bastir de Palais diversifiez d'apparemens, sans se pourvoir de ces vivres, qui font les délices de la vie innocente, & enfin sans mettre en usage les Stratagêmes que les plus grands Capitaines employent pour la défense de leur Patrie. Aussi une Etincelle seule n'est rien, mais quand plusieurs se rassemblent elles composent une Flâme.

LE MEDECIN.

Vous concluez donc que la Raison de l'Homme n'est qu'un

Z ij

simple Art de vivre, comme les Bestes ont le leur.

LA NATURE.

Je croyois t'avoir assez témoigné par tout ce que je te viens de dire, que je n'entens parler dans tout ce Discours que de la partie animale de l'Homme, car il n'est icy question que de cela. Tu fais par ta propre experience que je me contente de faire chez toy les fonctions du Corps; & que je ne m'en aquite jamais mieux que lors que tu t'en méles le moins. Aussi tout Homme sage se repose-t-il sur moy de tous les menus détails des Organes. Comme il ne peut rien comprendre à la Structure, ni à la parfaite harmonie du Corps; il se contente de louer sans cesse celui qui l'a rendu dépositaire d'un si précieux Chef-d'œuvre. Mais comme il ne s'agit pas de cela presentement; Revenons aux

Arts de vivre dont je gratifie les Animaux.

LE MEDECIN.

Hé bien, dites - moy je vous prie, quelle est la fin que vous vous proposez dans tous ces differens Arts?

LA NATURE.

De conserver & de perpetuer les especes. Je donne cette impression à tout ce qui a vie, & même aux choses qui te semblent privées de sentiment. Mais je les informe en des manieres differentes, & par des moyens qui ne te sont pas bien connus.

LE MEDECIN.

Où cette empreinte s'efface; où on ne vous obeit pas, puis que vos Creatures se détruisent entr'elles, & semblent ne reconnoître que la loy du plus fort.

LA NATURE.

Je t'ay déjà dit que ce que tu appelles destruction, n'est que

l'exécution des différentes façons de vivre des Créatures. Car il n'y en a pas une qui n'ait besoin pour conserver son individu d'un aliment particulier ; Or quand elle le rencontre , elle le prend , jusques-là que dans le besoin elle devore les Créatures de son Espèce , & dans une pressante nécessité elle se repaist d'une partie d'elle - même.

LE MEDECIN.

Pour n'en point venir à ces dures extrémités , ne pourriez-vous pas faire subsister vos Créatures d'Air, d'Eau & de Terre, sans qu'elles fussent obligées pour vivre de détruire vos chefs-d'œuvre ?

LA NATURE.

C'est ce que je fais à l'égard de quelques Animaux qui vivent purement de ce qu'ils peuvent tirer de l'Eau & de l'Air. Mais comme il faut aux autres une nourriture

plus solide que la respiration, je diversifie en cent & cent façons les alimens que je leur prépare ; mais toujours avec cette précaution que plus cét Aliment tarde à estre consumé, & plus il croist & se multiplie. Or je n'accorde aux Simples, aux Insectes, & aux Animaux sans défense de croistre promptement, & de multiplier dans l'excès, qu'à condition d'imiter les Fontaines, les Ruisseaux & les Rivieres, qui au sortir de Terre courent par tout le Monde, pour désalterer ce qui a soif ; suivant ces ordres les alimens ainsi specifiez se font voir à la Creature qui en a besoin, afin qu'en les mangeant elle ajoute au feu de sa Lampe les étincelles de vie que ces petites Specifications renferment.

LE MEDECIN.

L'Homme peut donc avec

Z iiij

justice tuer des Animaux pour
vivre?

LA NATURE.

S'il y avoit de l'injustice à manger des Animaux, il n'y en auroit guere moins à se repaître de la semence des Plantes, du fruit des Arbres & des Oeufs des Oyseaux. L'Homme peut donc sans scrupule se servir des productions des Eaux & de la Terre ? C'est à dire des Poissons & des Animaux Sauvages ? Car pour ceux que tu élèves chez toy, & que tu honores de ta protection, contente-toy qu'ils payent avec usure, les soins & les alimens que tu leur donnes, puis qu'ils se dépoüillent pour t'enrichir de leurs Plumes & de leurs Toisons, & qu'ils te repaissent de leurs Oeufs & te defalterent de leur Lait. Sans parler du mal qu'ils endurent à labourer tes Champs, & à transporter d'un lieu

en un autre les fruits de leur travail; sans conter aussi le plaisir qu'ils te donnent dans leur jeunesse; l'ardeur qu'ils ont de t'accompagner à la Chasse & en tous lieux, & la fidélité qu'ils te gardent jusqu'à la mort.

LE MEDECIN.

Comme vous avez dit, qu'il n'y a qu'une partie de la Creature qui profite à celle qui s'en repaist? Que devient le reste? Est-il perdu?

LA NATURE.

Rien ne se perd, de ce qui est renfermé dans un Vase sans ouverture; les parties pour changer de place, de couleur & de figure, ne s'anéantissent pas. L'Eau de Savon qu'un léger soufle agite, forme un nombre infinité de Globes, qui se détruisent tour à tour en succédant les uns aux autres. Cependant rien ne se perd, ni ne diminue; ce qui se détache de la

matiere y retombe ; & comme c'est un mesme Air, qui agit ces Globes au dedans, & qui les environne au dehors: Aussi l'Esprit qui anime les Creatures, & celui qui est comme afranchi des entraves de la Specification, n'est qu'un mesme Esprit.

LE MEDECIN.

Suposé que rien ne se perde de la matiere, ces divers changemens doivent du moins l'alterer.

LA NATURE.

Si un morceau de Terre, peut retourner une infinité de fois entre les mains du Potier, & en sortir toujours sous une nouvelle figure ; à plus forte raison la masse des Elemens est-elle capable de toutes ces Metamorphoses sans s'alterer. Pour moy, je me fais un jeu de toutes ces vicissitudes.

LE MEDECIN.

Je le croy. Mais d'où vient que nous voyons le Potier préparer sa Terre, & que nous ne nous apercevons de ce que vous faites, que lors qu'il est fort avancé?

LA NATURE.

C'est que l'Artisan est hors de son Ouvrage, & que je suis renfermée dans le mien. Aussi ne peut-il imiter que l'exterieur de l'Oeuf, & il n'appartient qu'à moy, qui suis au dedans, d'informer le Poulet.

LE MEDECIN.

Ne pourrions-nous pas voir la disposition des choses dans le temps que vous vous déterminez à spécifier la matiere?

LA NATURE.

Oùy des yeux de l'Esprit, mais non pas du Corps, parce que je commence mon Ouvrage par un point imperceptible; & que

delà, comme d'un centre, je me trace une circonférence proportionnée à ce point, que je remplis comme je dois, à la faveur d'un voile, car personne ne m'a jamais vu travailler à découvert; si bien que mon Ouvrage est plus qu'à demi fait, quand il commence à tomber sous tes sens.

LE MEDECIN.

D'où vient cela?

LA NATURE.

C'est que la matiere dont je me sers depuis le commencement jusqu'à la fin d'un Mixte, ne peut s'apercevoir des yeux du Corps, quoy que revestue des Elemens. Or cette matiere ne se trouve nulle part ailleurs, plus abondamment ni plus à ma portée que dans l'Air: Aussi est-il le grand Dépôttaire de ce pretieux Trésor. C'est donc de ce vaste reservoir, qui

est au dessus de ta teste hors la portée de tes sens, que je forme la multitude des Jets-d'eau qui embellissent le parterre du Monde, & qui s'élevent plus ou moins selon qu'ils tirent leur influence de plus haut. Car sache que la vie n'est qu'un écoulement des Eaux vives, dont les Astres, font comme les sources, & qui tombant du Ciel en Terre, jallissent de toutes parts sur ce Theatre de l'Univers.

LE MEDECIN.

Je vous admire & me pers dans la foule des pensées que vos Oracles me font naistre.

LA NATURE.

Commence-tu à y comprendre quelque chose?

LE MEDECIN.

Je ne say. Mais je vous diray si vous me le permettez, que je vous considere presentement comme

un Esprit immense , à qui les
Elemens que nos sens n'aperçoi-
vent pas , tiennent lieu de Corps ;
que toutes les Creatures en sont
les Organes animez , & que ce
n'est que par leurs actions que
nous découvrons ce que vous
estes.

LA NATURE.

Tu conçois donc comme j'ani-
me les Organes.

LE MEDECIN.

Non pas tout-à-fait , mais ju-
geant de vous par ces actions des
Organes , il me semble que vô-
tre Corps corporifie vostre Es-
prit , & que vostre Esprit spiri-
tualise vostre Corps : Quoy qu'il
en soit , je suis ravi de voir avec
quelle dextérité , vous ouvrez
les noyaux les plus durs , d'où
vous tirez comme d'un point ,
une Creature immense & d'un
poids enorme , sans que la ter-
re d'où sort ce Palmier ou ce

Chefne s'affaiblie ni diminuë. Et ce qui me semble encore plus incomprehensible, est de voir avec quelle adresse; vous ramenez & vous reduisez, les parties essentielles de cette Creature, dans un point aussi petit que celui dont elle estoit partie; avec cette circonstance étonnante, qu'elle estoit seule à sa naissance, & que durant des Siecles entiers, elle produit tous les ans des nombres innombrables de Creatures comme elle.

LA NATURE.

Si tu pouvois penetrer dans la profondeur de ce point, dont tu parles, tu y retrouverois en raccourcy ton Chefne & ton Palmier dans toutes leurs proportions. Mais je ne te souhaite qu'une Veüe assez perçante, pour bien voir l'assemblage des parties des Insectes, afin de juger de leur juste harmonie lors qu'elles sont en

mouvement : Si tu pouvois entrer dans ce profond détail, tu avouerois que la distance n'est peut-estre pas moins grande de ce que tu es, jusqu'à l'extrême division qui se peut faire des parties qui te composent ; que de toy, en l'état où tu es, comparé avec cette vaste étendue que renferme le Firmament.

LE MEDECIN.

J'en connois assez pour reverer la main qui a sceu agencer avec tant d'adresse dans un si petit espace, toutes les choses nécessaires pour faire que * des Insectes presque imperceptibles, se tracent des chemins dans une peau dure. Que * d'autres sautent en l'air mille fois plus haut qu'elles ne sont grosses, & qu'il y en ait * qui sonnent de

* Cirons-Mittos.

* Püces.

* Cousins.

ntit la charge, & donnent des coups cruels aux plus redoutables * Animaux : Si bien que je suis convaincu, que vous estes encore plus digne d'adoration dans les petites choses que dans les grandes.

LA NATURE.

Tu en dis trop.

LE MEDECIN.

Helas! Que ne dirois-je point de vostre Fécondité inépuisable & de la vaste étendue de vostre Prévoyance, si en m'apprenant à vous voir à découvert, vous m'aviez appris à vous louer, comme vous méritez de l'estre. L'unique parti qui me reste à prendre, c'est de me recrier dans le ravissement où je suis. Quelle Puissance? Que d'Esprit! Que de Sagesse, à disposer & à figurer tant de divers Corps, de la maniere qu'ils le doivent estre, pour exe-

* Les Lions, &c. autres.

A a

enter des intentions & des envies si diferentes & si opposées.

LA NATURE.

Tu me donnes-là des loüanges qui ne m'appartiennent pas, le pouvoir que j'exerce n'est rien à comparaison, de la Toute-puissance de celui qui me l'a confiée. Si je dispose des Elemens, c'est par ses ordres. Son pouvoir égale sa Volonté. Veut-il une chose, elle est. Appelle-t-il ce qui n'a jamais esté, il se presente & il subsiste autant qu'il luy plaît. A peine eut-il dit que le Monde soit, que le Monde sortit du Neant. Aussi quand il parle, les Cieux écoutent, la Terre presse l'Oreille, les Vents retiennent leur haleine, la Mer aplanit l'orgueil de ses Ondes, les Montagnes tremblent jusqu'aux fondemens, la Frayeur saisit toutes les Creatures. Moy-mesme pressée

de mon devoir, je n'atens pour executer ses ordres, que la fin du commandement: Car il en est moy à son égard, comme des Eclairs, quoy qu'il semble qu'ils precedent le coup du Tonnerre, ils n'en font pourtant que la suite.

LE MEDECIN.

Quoy il y a une Divinité supérieure à la vostre? Apprenez-moy, je vous prie, où elle est, ce qu'elle fait, & ce qu'elle dit.

LA NATURE.

Est-ce que tu n'entens pas ce que racontent de l'Auteur de l'Univers, les différentes revolutions des Astres, dont les Cieux sont embellis? Ne vois-tu pas comme la Terre luy marque sa reconnoissance par le retour des Saisons couronnées de Fleurs & de Fruits? La Majesté de la Mer ne t'imprime-t-elle point de respect pour luy? Que penses-tu des mouvemens reglez de ce

A a ij

vasse Ocean? Que dis-tu de toutes ces Creatures, que tous ces grans Corps sôûtiennent, ou renferment? Es-tu sourd à tous ces divins Langages?

LE MEDECIN.

Non. Je commence à distinguer ce que j'avois confondu jusqu'icy. Me voila donc pénétré de ces nouvelles lumieres, & tellement remply de ces grandes veritez, que je suis confirmé, que l'Esprit de l'Homme n'est pas capable de contenir la science. Je ne puis plus rien entendre ni retenir. Me voila content & satisfait.

LA NATURE.

Cela ne suffit pas. Je veux encore pour achever de te guerir de ton erreur, que tu saches plus precisément la difference qu'il y a du Souverain à la Nature. Le Tout-puissant crée, & la Nature produit. Si j'anime les

Creatures, c'est luy qui donne le
 fonds de la Vie, qui l'ôte & la
 rend. Et comme l'Art tâche d'i-
 miter la Nature, de mesme la
 Nature s'efforce d'atteindre à la
 perfection du Createur. Mais
 c'est inutilement que je me tour-
 mente, parce que je dépens des
 Principes. Tout ce que je puis
 donc faire se borne à mettre les
 Creatures en mouvement, & à
 les gouverner de sorte, qu'avant
 la fin de leurs courses, elles soient,
 si cela se peut, en estat d'en laisser
 d'autres, qui courent sur leurs
 mesmes traces. Mais comme
 toutes ces courses sont inégales,
 de là vient, qu'on remarque en-
 moy dans un mesme temps, &
 dans un mesme lieu des Creatu-
 res qui naissent, & d'autres qui
 meurent; les unes qui se cor-
 rompent, & les autres qui ten-
 dent à leur perfection, où elles
 ne peuvent atteindre, comme je

viens de dire; car ma puissance n'est pas moins bornée à la fin de mes Ouvrages qu'au commencement.

LE MEDECIN.

Me voila si bien instruit, que je comprends parfaitement qu'il en est de vous, comme du Soleil, qui dans tous les momens de son cours se leve & se couche pour quelqu'un, si bien que vostre agitation continuelle aussi bien que la fièvre, est une preuve assurée de vostre dépendance, & de vostre subordination.

LA NATURE.

Tu n'as encore rien dit de meilleur, quoy que la comparaison du Soleil ne soit pas fort juste, en un sens. Car à parler proprement cet Astre ne se leve ni ne se couche jamais. C'est une source de Vie, que toutes les Planètes, qui ont besoin de son feu, viennent chercher avec empref-

fement, pour se réjouir à sa lumière, aussi ne s'en éloignent-elles qu'à regret.

LE MEDECIN.

Ces choses sont trop relevées pour moy. Ayez seulement la bonté de me dire, si les defauts qu'on void dans les Creatures, sont un effet des bornes qu'on a mises à vostre puissance.

LA NATURE.

Les manquemens que tu remarques dans les Creatures, ne viennent jamais de moy. L'ordre est bon de ma part, mais la matiere ne peut pas toujours répondre à ce que je luy demande. Cependant telle que te paroît la Creature dans son imperfection, elle renferme encore plus de merveilles, que tu n'es capable d'en comprendre en toute ta Vie.

LE MEDECIN.

Helas! nostre Vie est si courte, qu'à peine suffit-elle pour vous

entrevoir. Je vous consacrerai
pourtant de bon cœur, le peu de
temps qui me reste à vivre, si vous
daigniez me dire comment je le
dois employer.

LA NATURE.

Dans la partie animale, imite
les Animaux qui se forment sur
les façons de faire de leurs sem-
blables, & qui ne sortent jamais
des bornes de leur espèce.

LE MEDECIN.

Les Animaux font-ils quel-
que chose qui mérite d'être ob-
servé, & encore moins pratiqué
par un Homme raisonnable?

LA NATURE.

Ils ne font rien au contraire
qui ne demande toute ton atten-
tion, étudie leur prévoyance,
& la peine qu'ils se donnent pour
amasser, & pour conserver leurs
provisions. Admire l'adresse
qu'ils ont à faire leurs Nids, &
à les placer sûrement ; les pré-
cautions

cautions qu'ils prennent , & les hazards qu'ils courent pour sauver leurs Petits; dans quelle propriété la Mere les élève ; son habileté à leur trouver à manger, à le preparer, & à le partager entre eux. Enfin voy l'amitié que les Animaux ont pour ceux qui leur font du bien; la Justice qu'ils prennent de ceux qui leur font du mal; leur courage, leur générosité, & sur tout leur constance dans un mesme train de Vie, & tu trouveras dans leur conduite, dequoy rectifier la tienne.

LE MEDECIN.

Pour un Animal qui fait quelque chose de regulier en apparence, ou par hazard, il y en a mille qui vivent defordonnément.

LA NATURE.

Non, te dis-je. La plupart des Animaux ont-ils mangé, s'ils sont jeunes & libres ils se joient; s'ils

B b

sont vieux ou fatiguez ils se reposent, & d'Acteurs ils deviennent Spectateurs. La Faim revient-elle les attaquer, ils cherchent à la satisfaire, & l'exercice qu'ils font pour avoir leur nourriture, fait qu'ils la trouvent meilleure, & qu'elle leur est plus profitable. Enfin ils passent doucement la Vie, & n'ont jamais rien à démêler entre eux, si ce n'est quelquefois dans le temps de leur amour.

LE MEDECIN.

Il n'en est pas de même de l'Homme, qui n'est jamais plus traitable que lors qu'il est le plus amoureux.

LA NATURE.

Ne me donne point l'Homme pour exemple. C'est de toutes les Creatures la plus déreglée en toute chose, & sur tout en ses Amours; où il se brûle & se consume comme le Phœnix dans

l'Esperance de renaistre de ses Cendres , ou c'est-un Tamis qui s'agitant sans cesse ne retient que le Son.

LE MEDECIN.

Je voy bien que vous voulez conclure , qu'il faut imiter les Animaux dans leurs devoirs, dans leurs jeux, & sur tout dans leur moderation, & dans l'uniformité de leur Vie.

LA NATURE.

Il est vray. Mais je veux que ta Raison qui ne tient rien des Elemens , en use avec toute la Noblesse , & avec toute l'excellence, que requiert une condition aussi relevée que la tienne, qui est au dessus de tout ce qu'il y a de visible dans l'Univers.

LE MEDECIN.

Je comprends fort bien, que c'est à la Raison que s'adresse tout ce que vous m'avez dit pour le Corps; Mais quel chemin tiendray - je

B b ij

pour connoître les vertus que renferment les Elemens , & la maniere dont vous les informez ? Car ce que vous m'en avez dit en passant , me tient fort au Cœur.

LA NATURE.

Pour savoir comment les Elemens agissent , confie nous le tresor de tes Greniers , & observe les démarches que nous ferons , pour te le rendre au centuple , plus beau & meilleur ; Si tu veux voir cette Operation sous d'autres figures , convie nous par tes soins & par ton travail , dans tes Vignes & dans tes Jardins , & nous y menerons les délices avec l'abondance , d'où tu pourras tirer des consequences salutaires pour les Maladies les plus desesperées.

LE MEDECIN.

Puis que vous voulez bien

me communiquer vos richesses,
je renonce de bon cœur à tous les
tresors du monde.

LA NATURE.

Tu n'en feras pas plus pauvre. J'ay mis dans toutes les Contrées de la Terre, ce qui convient à chacune, pour la subsistance de ceux qui l'habitent & qui m'aiment. Je leur en laisse la jouissance, qui est tout ce que je puis faire pour l'Homme, parce qu'il ne peut rien posséder en propre. Adieu. Profite de la connoissance de ce Sauvage. Etudie sa conduite, & pratique ce qu'il fait. C'est le moyen de vivre sain & long-temps, sans estre à charge aux autres ni à soy-mesme. Enfin sois persuadé, que le chemin qu'il tient, c'est celuy que j'approuve le plus. Adieu.

Bb iij

LE MEDECIN.

Quoy ! je ne vous entendray pas davantage ?

LE SAUVAGE.

Comment cela s'accorde-t-il avec ce que vous disiez tantost, que vous n'estiez plus en estat de rien entendre ni retenir. Depuis cela, que ne vous a-t-on point dit ? Vous devez estre content.

LE MEDECIN.

Non. Je ne le suis point. Confirmez-moy, je vous prie, par une parole, ce que vous venez de m'inspirer. Encore un mot, de grace, après cela je n'auray plus rien à desirer, ni à craindre.

LA NATURE.

Quand tu n'aurois rien à craindre des autres, defie-toy de toy-mesme, & pour te mettre à couvert de l'injustice des Hommes, sois sans interest & sans volonté : Mene une vie inno-

cente & tranquile; Compatis aux maux d'autrui sans exagerer les tiens. Enfin fais du bien à tout le monde , & dis en tout temps la verité.

LE MEDECIN.

De tout mon cœur. Peut-on rien faire de mieux que ce que vous inspirez ?

LE SAUVAGE.

A la fin, vous voila satisfait.

LE MEDECIN.

On ne peut pas davantage. Mais j'ay si peur d'oublier ce que je viens d'entendre, que je meurs d'impatience de l'écrire.

LE SAUVAGE.

La seule precaution que vous devez prendre, à l'égard des semences dont l'Ame-du-Monde vient d'enrichir la vostre, c'est d'arracher de vostre Esprit toutes les mauvaises Plantes que l'Ecole y a fait naistre, afin qu'elles n'étouffent pas les Simples de la Nature.

Ce n'est pas assez. Les Meurtres que j'ay commis, & les précieux Talens qu'on vient de me confier, veulent que j'aïlle offrir ma Teste à ceux dont j'ay tué les Parens & les Amis, & que je les porte par mes discours & par mon exemple, à se ranger sous les loix de la Nature. Car je ne mourray jamais content, que je ne luy aye témoigné ma reconnoissance, par toute la peine que je me veux donner à defabufer les Hommes des excès de la bouche, & à les guerir de la Maladie des Medecins, & des Erreurs de la Medecine.

+ F I N.



